

Contes et légendes érotiques

Ces pages contiennent des contes et des légendes érotiques relatant des faits imaginaires se passant dans des lieux réels.

Ce sont des récits de jeunesse, des histoires asiatiques, africaines, arabes et du reste du monde, illustrées d'images sensuelles et de musiques sensorielles.

Les personnages sont fictifs et l'action n'est pas nécessairement représentative des us et coutumes des populations décrites.

Le vocabulaire utilisé n'est pas celui véhiculé par les encombrants disciples de la "**Rectitude Politique**".

1-Contes et légendes érotiques de jeunesse

2-Contes et légendes érotiques asiatiques

3-Contes et légendes érotiques africaines

4-Contes et légendes érotiques arabes

5-Contes et légendes érotiques du reste du monde

6-Contes et légendes érotiques d'outre-monde

Ces pages contiennent des contes et des légendes érotiques relatant des faits imaginaires se passant dans des lieux réels explorés par l'auteur durant la période de sa jeunesse jusqu'à la fin de son adolescence.

Les femmes, les filles, les autres personnages ainsi que les aventures, les actions et les lieux sont imaginaires mais pas nécessairement fictifs.

Contes et légendes de jeunesse

les devoirs pratiques de l'Institutrice

Je dédie ce conte à ces maîtresses légendaires qui m'ont fait rêver alors qu'il m'était interdit de le faire.

le message d'Amour de la Vierge Marie

Conte lubrique sur un thème religieux agrémenté de fragments de peintures des grandsmaîtres.

le corps astral de l'indienne

Voici le théâtre de l'agitation d'une armée de chamanes terrifiants sortis du fond des temps pour venger le viol de la terre sacrée de l'indien.

le Tombeau de la jolie cousine

C'étaient des jeux d'enfants, des jeux innocents, des jeux d'amoureux insouciantes, alors pourquoi fallait-il mourir pour ça?

Les devoirs pratiques de l'institutrice

"Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant"

"D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,"

"Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même"

"Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend."

Verlaine

Chaque matin, je faisais le même trajet entre la maison et le collège. Moi qui me prenais déjà pour un homme, je transportais pourtant mon air de petit garçon innocent dans ma culotte courte et affublé d'un sac à dos d'élève

A mi-chemin de la maison au collège Sacré-Coeur, il y avait le couvent Notre-Dame pour jeunes filles, l'objet de mes angoisses quotidiennes. Je n'osais marcher sur le même trottoir, là où ces jeunes filles en noir circulaient, bavardaient, minaudaient avant le tintement de la cloche qui les ramènerait à l'intérieur.

Il y avait une surveillance, facile à contourner, d'une religieuse. Mais je n'osais percer cette cohue invitante et je restais de mon côté du trottoir, espérant un regard, un rire espiègle, une sorte d'invite de la part de la plus délurée d'entre elles.

J'aurais voulu prendre sa main, l'emmener dans le parc derrière le Sacré-Coeur, toucher ses mains, son visage, ses papilles qui perçaient son corsage, la plus belle des trois, qui subissait les provocations de ses copines à réagir à mes regards incertains. Et elle ne faisait rien, comme tous les matins, rien de plus que d'agacer mes sens qui se manifestaient déjà en moi.

Ce matin comme tous les matins, je m'installais à ma place sur le premier rang et au centre de la classe. Je soulevais le couvercle de mon pupitre pour y déposer mes livres et je me préparais docilement à une autre journée de découvertes. Je m'imprégnais de l'école avec passion, autant que pour les fillettes du couvent Notre-Dame.

Notre maîtresse s'appelait mademoiselle Yvonne. Je la dévorais des yeux, comme pour mieux assimiler la science qu'elle nous transmettait. Elle était comme ma mère, une autre mère pour meubler d'autres moments de mes journées, une mère comme toutes les mères, attentive à tous vos gestes, impérative, défenderesse de la vérité.

Ce matin, elle portait une robe de crêpe luisante qui moulait son corps. Je remarquais cela pour la première fois, comme pour me souvenir des désirs qui m'exaltaient en passant près du couvent Notre-Dame. Était-ce vraiment la première fois, lorsqu'elle déambulait de son pupitre au tableau noir montrant toutes les courbes de sa croupe, je remarquais une fissure bien visible qui semblait aspirer le tissu de sa robe?

Puis elle se mouvait du tableau jusqu'au devant de la classe, frôlant mon pupitre et faisant de longs gestes comme pour mieux faire saisir le sens de ses paroles. Quelques fois elle s'appuyait à mon pupitre, pour mieux cibler son regard sur certains élèves, les moins dociles, qui trônaient à l'arrière de la classe. Et elle restait là un temps, parlant et bougeant à peine, suffisamment pour déplacer le crêpe de sa robe sur le socle ferme de ses chairs. J'entendais presque le son du tissu qui crépitait en frôlant les aspérités de son corps, ses seins pointus, son torse mince, ses hanches proéminentes, qui se moulaient au moindre de ses mouvements.

J'oubliais les fillettes du couvent Notre-Dame. J'avais sous mon nez, l'endroit où commencent ses jambes, ses fesses lorsqu'elle se retournait. Elle se déplaçait comme si j'étais le centre d'intérêt de la classe, autour de mon pupitre ou, s'y appuyant. Je humais les essences de son corps, un parfum et une odeur indéfinissables lorsque son abdomen s'approchait à quelques centimètres de mon visage.

J'aurais pu la toucher, glisser mes mains sur le crêpe tendu par ses chairs fermes, cela eut été facile et je fermais les yeux comme si cela était vrai. Je semblais le seul à voir ces choses comme si les autres n'étaient pas là ou, qu'elle n'était là que pour moi. Je n'entendais, ni ne voyais les signes d'une semblable découverte chez les autres élèves occupés à travailler, à absorber ces nouvelles connaissances ou à somnoler.

Je souhaitais qu'elle se penchât sur moi, m'expliquant un passage du curriculum trop difficile à assimiler. Cela s'est produit, j'ai senti ses mains sur mes doigts et le souffle de sa voix asperger mon cou. Je n'ai pu oublier, d'étranges courants se sont manifestés sous ma culotte et je sentais plus fortement, le poids de mon pupitre sur mon appareil génital.

J'avais une certaine crainte que ces manifestations soient repérées par les autres élèves qui n'apprécieraient pas cette attention de la maîtresse à mon endroit. J'étais catalogué déjà comme le chouchou de la classe, mais ces moments me semblaient d'un tout autre ordre. En me couchant ce soir-là, j'avais la sensation d'avoir accompli quelque chose et, pour la première fois dans ma vie d'enfant, je me préparais au sommeil comme si je partais à l'aventure.

Je n'arrivais pas à dormir vraiment, oui légèrement sans doute. J'avais recouvert mon visage des draps du lit, comme pour m'imprégner d'une grande obscurité. Je somnolais quelque peu et, tous les bruits de la maison se transformaient en étranges épopées qui me faisaient presque peur.

J'ai senti comme une présence dans la chambre. Une certaine lueur perçait maintenant à travers le drap qui recouvrait mon visage, quelqu'un s'approchait et l'angoisse de la nuit ne me permettait pas de penser que ce ne pouvait n'être que ma mère.

J'avais cessé de bouger, croyant m'effacer face à ce fantôme de la nuit. Mon drap s'est subitement soulevé.

Devant moi, elle était là mademoiselle Yvonne, nue comme je n'avais jamais vu une femme nue. Elle me regardait fixement avec un air de tendresse et, elle se glissa à mes côtés et se blottit contre mon corps. Je pouvais contempler discrètement toute la sensualité de ses formes que le crêpe de sa robe ne m'avait laissé que deviner; toutes ces autres formes que j'imaginai et que mon jeune âge m'interdisait de connaître. Je n'osais bouger pour ne pas perturber ce qui aurait pu n'être qu'une chimère.

Elle a pris ma main et la guida sur son corps, qu'elle m'a voulu faire découvrir.

*"nous nous sommes étendus sur le sol"
"je vous ai prise au bout de mes doigts"
"douce et blanche peau nue au bout de mes doigts"
"mes doigts ont parcouru le cercle de vos yeux"
"ils se sont attardés le long de votre nez linéaire"
"mes doigts se sont jetés sur votre bouche"
"et ils ont frôlés vos lèvres, labouré votre gorge"
"ils ont fouillé vos cheveux de par leur fond"
"se sont arrêtés au frisson de votre oreille"
"puis mes doigts sont allés mourir sur votre sein rose"
"attardés"
"ils se sont épuisés à chercher votre coeur"
"ils se sont épuisés à chercher derrière"
"vos yeux votre visage votre bouche"
"un peu de ce qui était derrière"
"vos yeux votre visage votre bouche"
"la vérité votre jeux vos sentiments"
"ils se sont épuisés."*

Elle a guidé ma main vers la dense forêt qui protégeait son sexe, et mes doigts ont pénétré cette caverne étrange; toute ma main trop petite s'y est engouffré parmi les muqueuses stalactites et ces étranges filaments d'épais liquides que je découvrais pour la toute première fois.

Puis, avant l'extinction des spasmes de son corps, lentement, avec des gestes précis, elle a déposé sa tête sur mon buste, elle s'y est reposé un moment. Puis ses lèvres ont touché ma chair, j'ai frissonné, de plaisir ou de crainte, un réflexe indéfinissable que je n'avais jamais senti dans le passé. Ses lèvres se sont ouvertes sur sa langue qu'elle glissait lentement sur mon corps, l'aspergeant d'une salive odorante et presque palpable; ses doigts, précédant sa bouche, se sont emparés doucement de mon appareil génital qui montrait des signes de croissance jamais expérimentés avant.

Pendant un moment sublime, je sentais les gestes habiles de ses doigts, sa bouche qui frôlait mon sexe pour s'y engloutir finalement et, dans des mouvements rythmés et d'une extrême sensibilité, elle a fait jaillir chez moi le plaisir, l'extase, cette espèce de sensation jamais vécue de cette façon. C'était cela sans doute, ce que les curés appelaient dans leurs prêches du dimanche, le paradis.

Cela s'est produit subitement, mon sexe explosait au moment où un cri sortait de mon ventre, un cri, une plainte immense qui résonnait sur les parois de ma chambre, puis je me suis assoupi après un long moment d'éjaculation.

J'ai senti comme une présence dans la chambre. Une certaine lueur perçait à travers le drap qui recouvrait mon visage, quelqu'un s'approchait et l'angoisse de la nuit ne me permettait pas de penser que ce ne pouvait n'être que ma maîtresse.

J'avais cessé de bouger, croyant m'effacer face à ce fantôme de mes nuits. Mon drap s'est subitement soulevé.

Devant moi, elle était là, ma mère, belle comme je n'avais jamais vu une mère. Elle me regardait fixement avec un air de tendresse et elle se glissa à mes côtés pour me border. Je pouvais saisir toute la délicatesse d'une mère à chasser les angoisses et les cauchemars d'un fils plein d'imagination. Je n'osais bouger pour ne pas dévoiler les secrets humides qui garnissaient mon lit.

Elle a dû découvrir ce secret.

"Ce ne sont pas des cauchemars qu'a fait mon fils" dit-elle, "mais de jolis rêves."

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Contes et légendes, août 1996) © 1996 Jean-Pierre Lapointe

Lecture multimédiatique sur le site suivant: <http://www.marcopoloimaginaire.com/contela1.htm> (1494mots)

Le message d'Amour de la Vierge Marie, *un conte érotique sur une thématique religieuse.*

"Je te salue Marie pleine de grâce"

"le seigneur est avec toi"

"tu es bénie entre toutes les femmes"

"et JeSuis, le fruit de tes entrailles, bénies"

Ce matin comme tous les matins, je refaisais le trajet entre la maison familiale et l'église. J'avais encore une fois, succombé aux pleurs de ma mère. Pourtant, j'aurais aimé goûter, quelques minutes supplémentaires, à la douce volupté de mes rêves fabriqués, mais il me fallait servir la messe, victime de la morale abusive de ma tendre mère. Je n'osais aller au-delà de cette mince rébellion et je succombais, comme toujours, à ses pleurs qu'elle savait utiliser sciemment comme de vulgaires instruments de chantage.

J'enfilais avec précipitation la soutane noire et le surplis ridicule qui l'agrémentait, essayant de calmer l'impatience de monsieur le vicaire qui m'attendait depuis plusieurs minutes avec un air inquisiteur.

Puis je procédais mécaniquement aux divers rituels de la messe, activant la clochette, soulevant la chasuble de l'officiant, tournant les pages du missel hiéroglyphique, répondant aux interpellations latines, faisant mine de dévotion, mais replongeant dans les tendres rêves interrompus de façon impromptue par ma mère; ma mère qui serait morte de peine à découvrir la lubricité précoce qui agrémentait mes rêves de jeune homme en gestation.

Le moment de la communion constituait pour moi, le temps de récréation de ce mystérieux rituel eucharistique dont je ne saisisais pas encore toute la logique.

Ce matin, comme tous les matins, je scrutais les bouches étranges des paroissiens de St-Félicien, les plus dévots, qui se présentaient là tous les matins accompagnant ma mère; et les nouveaux, les rescapés ou les égarés que je voyais agenouillés pour la première fois, sur le marchepied de la balustrade de la Sainte Communion; j'avais plaisir à fabuler, à m'inventer des supplices à leur faire subir, des liquides ou des condiments exotiques pour tromper leurs attentes gustatives.

Je présentais la paterne sous leur menton captant au passage les miettes de l'hostie que leur offrait, sans conviction, monsieur le vicaire et je m'amusais des façons particulières à chacun de manger, de dévorer, de lécher le corps du christ.

Monsieur le vicaire était trop absorbé à sortir la petite hostie du calice argenté, il ne voyait pas la large échancrure sur le corsage de madame Gagnon qui laissait découvrir une noire caverne entre ses seins volumineux; je percevais tous ces détails, j'avais écarté malicieusement la paterne du menton de la dame et les miettes de l'hostie s'étaient éparpillées dans l'autre invitant. J'imaginai plonger ma petite main vicieuse dans ce décolleté mystérieux, cherchant les restes du corps du christ, dispersés sur la chair humectée de sueur, s'accrochant aux papilles proéminentes; et mes doigts s'agitaient avec frénésie dans ce repaire secret, préférant aux restes du Christ, la quête des plaisirs de l'Enfer.

Puis je détournais les yeux vers une autre aventure, la petite Susie. A peine plus jeune que moi, fillette, elle laissait voir sous son corsage transparent des soupçons de petits mamelons presque imperceptibles.

J'approchais la paterne de son menton et je l'y appuyais; elle se détournait sous le contact froid de la paterne, elle me fixait d'un air effaré de ses deux globes d'une étonnante blancheur. L'hostie avait raté sa petite langue sensuelle et s'était écrasée inerte sur la paterne; sa langue restait là offerte en pâture.

J'aurais voulu la mordre, l'avalier, la croquer, j'aurais voulu titiller ses petits mamelons naissants, enfoncer ma tête sous ses jupes et je fermais les yeux croyant que cela était vrai.

Je fabulais ainsi sur les incursions imaginaires de la paterne froide, qui venait patauger sous son corsage et sous sa jupe, à voir ses réactions de petite bête affolée mais naïvement curieuse. Je l'emportais toute entière, dépouillée de ses fripes, au plus profond de mes rêves lubriques interrompus inopinément par les déplacements nerveux de monsieur le vicaire.

J'initialis ses premiers ébats amoureux elle qui n'en avait pas encore l'âge.

"Je te salue Marie pleine de grâce"

"le seigneur est avec toi"

"tu es bénie entre toutes les femmes"

"et JeSuis, le fruit de tes entrailles, bénies"

Je meublais ainsi d'incidents imaginaires, ce trop court moment de contact avec les fidèles crédules qui s'alignaient au comptoir alimentaire de la sainte église.

Et je retournais avec monsieur le vicaire, devant l'autel et le tabernacle, le dos au peuple, activant de nouveau les gestes mécaniques qui accompagnent le mystère de la représentation

de la mort
du Christ.

Je recommençais ainsi les mêmes gestes, une ou deux fois par jour, tous les jours, entendant les mêmes litanies, les mêmes chants latins sortis du gosier de mon père, lui aussi je suppose, contraint à ce rituel pour éviter les pleurs de ma sainte mère. J'avais ainsi une certaine complicité avec mon père, mon père silencieux, qui préférait sans doute comme moi, se taire, s'enfermer dans ses rêves plutôt que de contredire les dogmes outranciers de ma mère.

Dans la sacristie après le service, j'aidais monsieur le vicaire à enlever ses ridicules vêtements ecclésiastiques pour les ranger délicatement dans les larges tiroirs du volumineux bahut de la sacristie. Monsieur le vicaire se dirigeait vers le confessionnal. Avant de me dévêtir de mes vêtements de servant de messe, je me gavais des restes du vin que j'agrémentais de quelques hosties non consacrées; ces gestes espiègles faisaient partie du rituel et accompagnaient, je le sentais, la modification incontournable de ma personnalité, je ne me sentais déjà plus un enfant.

J'entendis soudain mon nom:

– *"Marco!"*

–

Une voix féminine, venue de nulle part avait prononcé mon nom. Je cherchais en vain autour de moi, il n'y avait personne, j'entendis de nouveau la voix:

– *"Marco, c'est Moi, Ta Sainte Mère."*

–

Je cherchais en vain ma mère, je n'aurais jamais imaginé qu'elle ait pu venir dans la sacristie, je n'y avais jamais vu de femmes, et cela était bien ainsi. Il faut aux hommes des endroits pour échapper aux gémissements des mères pleureuses.

– *"Marco, c'est moi, Ta Sainte Mère Marie!"*

–

J'avais oublié la statue de la vierge Marie qui trônait bien haut sur le mur gauche de la sacristie. J'avais un faible pour la Vierge Marie, une attirance inexplicable, c'était une femme. J'aimais déjà les femmes. Je l'aimais, je crois, en secret. C'était comme une autre mère, qui ne pleurait jamais.

Elle avait toujours été là, immobile, ses yeux seuls épiaient mes moindres gestes depuis les quelques années que je servais la messe. Je m'étais habitué à son doux regard protecteur. Mais elle avait bougé. Son corps s'était déplacé dans ma direction. Le tchador qui protégeait depuis toujours ses cheveux des regards indiscrets s'était dégagé, les découvrant en une gerbe immense qui allait s'affaler onctueusement au niveau de ses hanches. Le burnous, qui s'était étiré sous cette subite tension, moulait maintenant son corps de façon précise, je distinguais toute la sensualité de son corps de femme mûre, la fissure au partage de ses longues et fines jambes, l'excroissance démesurée de ses hanches et la douce rondeur de ses seins. Elle devait être belle, plus belle qu'une mère, belle comme une maîtresse.

– *"Veux-tu Me faire la grâce de venir ici?"* Dit-elle.

–

Elle étira un bras dans ma direction en m'invitant à m'approcher. Puis avec délicatesse, elle me héla vers elle me laissant choir sur l'étroit piédestal qui lui servait de trône depuis tant d'années. J'avais peine à tenir mon équilibre sur ce frêle esquif, elle m'enveloppait de ses bras pour m'empêcher de basculer dans le vide.

Je sentais à travers mes minces vêtements, les anfractuosités de son corps, s'incruster en moi alors qu'elle me serrait avec force, j'avais peine à m'imaginer qu'elle ne pouvait être qu'une mère, je craignais de voir apparaître monsieur le vicaire, le bedeau, ma mère qui n'auraient pu interpréter la scène qu'à partir de leurs schèmes puritains.

– *"Tu comptes beaucoup à Mes yeux, tu as du prix pour Moi et Je t'aime."*

- "Si tu es ici, ce n'est pas par hasard; Je t'attendais ici, pour Te déclarer Mon Amour."
Je ne compris pas tout à fait le sens de ses paroles. Je restai figé, abasourdi.

"Je te salue Marie pleine de grâce"

"le seigneur est avec toi"

"tu es bénie entre toutes les femmes"

"et JeSuis, le fruit de tes entrailles, bénies"

D'une main, elle dégagea l'un de ses seins et se servant de son autre main, elle dirigea tendrement ma petite tête vers ce sein d'une étonnante rondeur.

– *"Allez bois à la fontaine et va t'y laver."*

Je frôlais déjà cette tendre chair, l'aspirant, la humant, la bambochant sans retenue; j'y enfonçai la bouche avec gourmandise me délectant des effluves aromatiques qui giclaient du minuscule arrosoir qui trônait au centre de la large aréole déposée là, comme un joli ornement, sur le galbe de son sein, ces mystérieux liquides, ces enivrants parfums qui gavaient ma bouche, et s'écoulaient aux commissures de mes lèvres, aspergeant le galbe frémissant de son sein élastique.

J'avais soif, j'avais soif, j'avais soif.

- *"Si tu as soif, viens à Moi et bois, toi qui crois en Moi!"*
- *"De Mon sein, couleront des fleuves d'eau vive..."*

J'entendis un bruit de pas à l'extérieur, c'était le prêtre qui revenait et j'eus juste le temps de redescendre m'appuyant pour m'aider au corps de la Vierge Marie, impassible devant ce que je considérais pourtant être un danger. Et elle ajouta avec candeur ces mots:

- *"Je suis Celle en qui tu mets toute ta joie. Ouvre-toi, ouvre-toi à l'amour que Je t'offre."*
- *"Va petit et propage Mon message d'amour sur cette terre."*

Avant de partir, je jetai un dernier regard complice en direction de la Vierge Marie. Elle se tenait toujours rigide sur son piédestal.

Elle avait les yeux fixés sur moi, comme toujours. Elle avait un étrange sourire, énigmatique, indéfinissable, un petit rictus presque imperceptible qui s'accrochait à ses lèvres, un regard complice qui m'aurait poursuivi toujours si je n'avais cessé de servir la messe cette même année.

Ma mère avait subitement cessé de pleurer. J'étais maintenant devenu un petit homme. J'accomplis depuis, ces pèlerinages incessants sur les routes poussiéreuses du monde, propageant le message d'amour de l'Immaculée Conception aux femmes de la terre.

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Contes et légendes, février 1997) © 1997 Jean-Pierre Lapointe

Lecture multimédiatique sur le site suivant: <http://www.marcopoloimaginaire.com/contes1b1.htm> (1659mots)

Le corps astral de l'indienne *un conte érotique de l'adolescence.*

**"Le Soleil est mon père"
"et la Terre est ma mère"
"dans son giron je reposerai."
*Teccumseh, chef Shawnee.***

C'est déjà la nuit, la lune est pleine. Comme un phare puissant, elle transforme les obstacles en ombres fascinantes, des ombres qui s'agitent au niveau de mes yeux comme d'inquiétants ennemis. Je rampe ainsi sur le sol depuis des heures, à la recherche de ces mystérieux repères cachés ici et là et qui me mèneront, je l'espère, au point ultime du rassemblement des membres de la troupe.

Le dernier repère indiquait une orientation de 0 degrés en direction Nord-sud, et une distance de 1050 pieds jusqu'au repère suivant. J'ai compté plus de 1000 pieds. Je dois être prudent, j'entends les coups de semonce des snipers au loin, destinés à d'autres fantassins sans doute; il suffirait d'une maladresse, d'un faux pas, l'envol d'un oiseau effarouché, le craquement d'une branche morte, une ombre qui s'agite, pour que les balles viennent crépiter autour de moi; ces snipers juchés dans les arbres, sur les collines ou derrière les obstacles et qui se déguisent en ombres sinistres là tout près. Tous mes gestes doivent être prémédités pour éviter le moindre signe de ma présence à cet endroit.

C'est l'un des nombreux exercices de mon entraînement au corps de génie des officiers de l'armée canadienne. Nous sommes au camp de Chilliwack dans la vallée de la Frazer, aux pieds des rocheuses canadiennes. L'entraînement est difficile, varié et dangereux. Nous sommes debout à 5 heures du matin, pour de futiles tâches domestiques, des exercices de drill sur le "parade square", des travaux pratiques à dynamiter des ponts ferroviaires, à viser au bazooka sur des tanks immobiles, à déminer le sol, et à ce jeu subtil qui consiste à ramper de repère en repère vers un point ultime, la nuit, en évitant les coups de semonce de snipers disposés ici et là sur le terrain, exercices laborieux sous la direction de sergents rudes et de caporaux gueulards qui ont pour tâche de vous débarrasser de toute humanité, ils mettent à l'épreuve votre témérité, votre orgueil, votre agilité et votre individualité. Nous apprenons à incendier, à dynamiter, à torturer, à tuer, à vaincre, à violer et quoi encore.

Ces longues journées de durs labeurs sont souvent récompensées, le soir venu, de dragues amoureuses sur les bords de Cultus Lake avec des fillettes de la région, naïves nymphettes en chasse d'aventures puérides, à découvrir les secrets qui se cachent sous leurs corsages; des week-ends lubriques dans les théâtres burlesques de Seattle, à se masturber laborieusement en regardant le lent effeuillage de Lily Saint-Cyr et de ses "strip-teaseuses"; de longs congés agrémentés d'expéditions audacieuses sur les pentes abruptes des Skagit Range, les monts qui entourent la région; d'illustres beuveries entre hommes dans les tentes qui nous servent de dortoir.

Je pense à ces choses, à ces courts moments d'évasion et à ma mère pieuse et possessive, qui n'aurait pas apprécié les évasions perverses de mon esprit, ou me voir ainsi pendant que mon corps glisse lentement sur le sol irrégulier et accidenté, mon corps lourdement chargé d'un encombrant battledress et d'une arme au long canon prolongée d'une baïonnette; je la tiens des deux mains devant moi au bout de mes bras, et elle me sert à avancer, à garder l'équilibre, à me déplacer comme si je pagayais sur un canot lourdaud.

Pendant ce long cheminement, je pense à ce "french kiss" fouillant de ma langue au plus profond de son oesophage, et à cette incursion sous les fripes de Lynda, à caresser de mes mains fébriles ses petits seins naissants, à triturer son vagin non encore défloré; petite fille aventurière, là, derrière le comptoir du magasin général d'Agassiz, faisant l'apprentissage de ses premières incursions sexuelles avec l'un de ces salaces apprentis soldats, venus de l'est et parlant une langue étrangère, et qu'il faut éviter de fréquenter et que pourtant Lynda subjugue et déguste comme un fruit exotique; ce fruit pervers interdit par sa mère scrupuleuse et son père autoritaire; son père qu'on entend tripoter les boîtes de conserves dans la remise arrière, et qui pourrait surgir à tout moment dans la boutique; je la guide adroitement à manipuler le rigide bazooka en fusion qui s'échappe sournoisement de l'encolure de la fermeture-éclair de mon pantalon; je l'entends, petite biche aux abois, hululer d'étonnement à sentir le froid liquide qui gicle déjà hors de l'étroit fuseau et vient imprégner sa petite main figée par l'étonnement.

Je pense à ces choses, courts moments d'évasion pendant que mon ventre s'égratigne et que mon pénis gonflé d'orgueil par ces pensées lubriques se mortifie sur les ronces et les pierres.

*"Au sommet de la montagne"
"Est suspendu un nuage"
"Et mon coeur mon coeur"
"Est suspendu à lui."*

D'après mes calculs, je devrais être au repère numéro 9. Je remercie le ciel de n'avoir pas été repéré. Je franchis un petit monticule de terre, vraisemblablement sculpté par la main de l'homme. Un regard circulaire sur le site, me montre la présence d'ombres inquiétantes: des formes grossières qui s'alignent au niveau de mes yeux comme des gnomes prêts au combat, d'autres ombres déchiquetées en forme d'épouvantails disséminées ici et là; l'envol hystérique de mystérieux oiseaux me glace d'effroi.

Je cherche le repère avec anxiété: déchiffrer le message et quitter au plus vite cet endroit sinistre. Là, tout près, à bout de bras, une pierre fichée en terre légèrement penchée sur le côté gauche, derrière laquelle doit se trouver la boîte de métal dans laquelle se trouve le message; c'est ainsi qu'il est écrit sur le message du repère numéro 8. Le contenant n'est pas là. Est-ce la bonne pierre, ai-je bien réalisé le trajet décrit? Je m'interroge et m'inquiète, je regarde les autres pierres aux pétroglyphes mystérieux, alignées là tout près, d'une façon désordonnée, et qui s'inclinent dans toutes les directions; je me prépare à les visiter l'une après l'autre.

Puis j'aperçois dans un repli sombre du sol, le contenant de métal; j'en extirpe, non pas le message, mais un assemblage hétéroclite de petits ossements, des plumes d'aigles, des morceaux d'écorces de bouleau subcordata aux calligraphies étranges tracées avec du sang, tout cela relié grossièrement à des lanières en peaux de caribou. J'ai un mouvement de recul. Un bruit strident envahit mes tympans, comme le sifflement d'une balle qui m'aurait frôlé de trop près. J'aperçois, fiché en terre et presque sous mon nez, une longue et fine baguette surmontée d'un plumeau et de rubans teintés de sang, encore agitée du tremblement de la fine lance sous l'effet de son violent impact au sol.

Des voix, des gémissements, des invectives, des caquetages d'oiseaux, des sons de tambours, des bruits, des cris gutturaux comme sortis du gosier de monstres imaginaires, les piétinements rapprochés d'êtres invisibles, là, tout près; d'autres flèches qui s'abattent inopinément autour de moi, au moindre de mes mouvements. L'espace qui s'anime, qui prend vie soudainement, comme perturbé par l'invasion d'un corps étranger. J'en suis glacé d'effroi.

Les pierres s'agitent sous mon nez en un ballet désordonné, elles semblent me narguer; des ombres inquiétantes se profilent au loin; j'essaie de faire un mouvement, les flèches se fichent au sol comme pour m'interdire tout mouvement dans quelque direction que ce soit.

Elles m'entourent sans jamais m'atteindre, comme si l'espace où je me trouvais était protégé par un ange gardien invisible et que le danger réel ne pouvait se manifester qu'au-delà cette frontière étroite. Il m'est impossible d'avancer, d'atteindre l'une des pierres ou de rebrousser chemin sans provoquer le réveil belliqueux des lieux, l'envol des flèches meurtrières. Je suis glacé d'effroi. Il me suffirait de me lever, les snipers feraient crépiter leurs armes, j'aurais de la compagnie, une milice peut-être pour me faire prisonnier, éliminer mes angoisses, au prix d'une incarcération, d'une pénible corvée. Ou serais-je sacrifié aux monstres invisibles qui se terrent tout près de là?

Puis le sol se met à bouger sous moi, en des mouvements ondulatoires lents et rythmiques; il se soulève et m'entraîne dans un lent mouvement ascensionnel. Je n'ai pas bougé de ma position, mon corps est largement étalé au sol, les membres écartés comme pour m'empêcher de basculer, je sens le sol se désagréger sous mes rudes vêtements militaires, puis se transformer graduellement en une forme presque humaine, un spectre sorti des entrailles de la terre. Je suis figé d'effroi, immobile comme pour éviter de signaler ma présence pendant que se dessine petit à petit la forme du spectre, le corps d'une femme immobile et endormie, une jeune sauvagesse sortie inopinément des entrailles de la terre et qui me supporte de son corps nu, glacial et gracile.

Me lever, prendre la fuite, j'en suis incapable comme figé par une inexplicable force, qui me retient allongé au-dessus du corps inerte de l'étrange créature sortie des entrailles de la terre; je me soulève légèrement, mes forces m'empêchent d'aller plus loin, elle est là inerte, glaciale et nue.

"L'homme est un dieu déchu"

"Qui se souvient des Cieux,"

pensée anonyme

"La femme est une sorcière en gloire"

"Qui revient de l'Enfer."

pensée corrolaire

Son visage est dessiné d'étranges tatouages géométriques qui naissent près des yeux, s'étalent de part et d'autre des ailes de son nez aquilin, se déploient plus loin en traits plus larges et imprécis jusqu'au niveau du menton; ses cheveux sont minutieusement travaillés en deux longues tresses de la couleur de l'encre noire entremêlées de cordons multicolores, se prolongent jusqu'au niveau des hanches, frôlant au passage ses petits seins juvéniles délicatement soulignés d'un maquillage de terre de couleur ocre; son front est ceint d'un large bandeau en peau de daim finement ciselé d'intrigants dessins d'animaux tutélaires et surmonté de plumes d'aigle multicolores; elle porte à son cou, à ses chevilles, à ses poignets, au-dessus de ses coudes et jusque sous les aisselles, des colliers de perles, des coquillages, des verroteries étincelantes, des plumes d'épervier, des ossements d'oiseaux et des wampums. Mon corps repose de tout son long sur le corps ainsi décoré de la jeune indienne; ses petits seins rigides s'appuient avec audace sur mon thorax, je les sens à travers l'épais tissu de mon battledress; le bas de mon ventre titille au contact d'un minuscule bouclier en peau tannée, et décoré de perles tressées serré, relié à la taille de ma funeste visiteuse, fragile armure ne protégeant qu'à peine l'accès au refuge secret de sa vulve. Spectre étrange, femme d'un autre temps, immobile, gracile, vêtue et décorée en vue d'un mystérieux rituel initiatique. Je reste là, inerte, et comme un nécrophore halluciné, je suis soudainement investi d'un indescriptible appétit.

Les invectives et les attaques des fantômes invisibles se font de plus en plus oppressantes tout autour. Puis les yeux de la jeune squaw s'ouvrent lentement et s'animent, son corps s'agite doucement sous mon corps sans doute trop lourd à supporter; elle me regarde dans les yeux, de ses yeux noirs et perçants et qui n'expriment aucune surprise devant ce Visage Pâle et de me voir ainsi si près et reposant sur son corps fragile; puis elle me parle, elle me parle d'une voix douce, des mots inconnus des phrases en un dialecte incompréhensible, mais qui m'apaisent.

Je sens tout son corps s'imbriquer à mon corps. Elle m'enlace d'une étreinte presque amoureuse. Je me sens soudainement plus léger; mes rudes vêtements de toile, mon battledress, mon casque d'acier, mes armes se sont mystérieusement évanouies au sol, je suis léger, aussi léger qu'il me semble pouvoir voler comme si mon corps astral s'échappait de mon corps charnel. Je sens de façon charnelle le contact chaud de sa chair s'imprégner à ma chair. Nos deux corps imbriqués l'un dans l'autre s'agitent, et s'élèvent doucement audessus du sol pendant que l'angoissant tumulte s'intensifie tout autour de nous.

Notre lente ascension s'accompagne de l'agitation plus prononcée des mystérieux fantômes, le sifflement inquiétant des flèches de part et d'autre de notre étrange équipage, des flèches, des lances qui nous évitent de justesse et qui viennent mourir lentement à la hauteur de nos corps enlacés avant de redescendre, épuisées, vers le sol.

Nous grimpons doucement hors d'atteinte des flèches et nous voguons ainsi en vol plané comme de paisibles oiseaux nocturnes en route vers le royaume du Grand Manitou.

En dessous de nous, je vois des tracés géométriques, des objets aux alignements symétriques, des signes abstraits disposés en vue de rituels magiques; le dessin nettement visible, de là haut, d'une enceinte circulaire, des pierres aux formes courbes disposées à l'intérieur d'un tumulus de terre, des totems chargés de menaçants manitous, tout cela s'agite en un malveillant potlatch sous l'effet d'épouvantails squelettiques aux formes fantomatiques animées de mouvements erratiques, théâtre de l'agitation d'une armée de chamans terrifiants sortis du fond des temps pour venger le viol de la terre sacrée de l'indien, les détails évidents d'un antique cimetière indien.

Nous voguons ainsi au-delà les limites du cimetière et à l'abri des attaques de ses fébriles occupants. Nous redescendons lentement vers le sol, le tumulte venant du cimetière tout près s'estompe graduellement, la nuit est subitement paisible et calme, la lune nous enveloppe d'une douce lumière, elle illumine ainsi l'image de nos corps enlacés qui viennent s'immobiliser doucement sur le sol.

*Toi Toi le caribou
Oui toi aux longues jambes
Oui toi aux longues oreilles
A la crinière abondante
Vu de loin tu es aussi petit qu'un pou
Viens vole vers moi comme un cygne
viens viens grand caribou
Allez viens remue-toi
Remue les os de tes jambes
Viens t'offrir à moi
Je suis là je t'attends
Je suis là pour toi
Pour toi seul caribou
Allez viens
Nakasuk*

Des coups de feu répétés, un tumulte angoissant, je me réveille en sursaut. Le sol est froid sous mon ventre dénudé, je suis nu et allongé à même le sol froid du matin. J'ai du mal à réaliser ce qui s'est passé.

Nuit étrange. Je la serrais dans mes bras; femme d'outre-monde, sorcière d'outre-tombe, jeune indienne sortie du "temps du rêve". Je me souviens, je la serrais dans mes bras et nous nous sommes aimés.

Des hommes s'approchent, des indiens des tribus Salishan, des Shuswap ou des Cowichan, des Okanagan, des Thompson, des Skwah des Skway ou des Kwaw Kwaw A Pilt, des Nootkas et des Kwakiutl, des Lillooets des Songhees des Chicotins des Masqueam et des Wakashan ou ce sont des Fantômes, des Sasquatch ou des Satanachias, des Astarots et des Lucifugés, des Sargatanas, des Nebiros, ou bien encore des Esprits, des Hokhokw, des Baxbaxwalanuxsimes, Tirawa ou Wakan Tanka ou ce seraient des Visages Pâles, des Pères outragés, des Soldats, des Fantassins, des Missionnaires, des Militaires, en Armes; j'entends leurs lourdes bottes marteler le sol, les cliquetis de leurs armes, de leurs crucifix, leurs sarcasmes aussi, ils sont presque à ma hauteur, ils ont noté ma présence.

Elle m'enveloppait de ses bras nus aux chairs sanguines; ses jambes se relevaient très haut au-dessus de mes flancs; les bijoux qui garnissaient son corps rugueux labouraient mes chairs fragiles; comme des objets fétiches, ils exacerbèrent mes pulsions sexuelles. Elle gémissait déjà, son étreinte devenait plus intense, nous allions nous fondre l'un dans l'autre. Des hommes tout près, des soldats, des fantassins armés, frôlant mon visage de leurs bottes lourdes et poussiéreuses, ils sont là tout près et agités, l'agitation du vainqueur au-dessus du corps inerte du sauvage, de l'indien outragé, de l'ennemi vaincu.

Je l'ai prise avec vigueur, plongeant mon sexe dans sa vulve chaude et accueillante. Elle se débattait vigoureusement comme pour accélérer l'invasion de sa vulve par ce Trickster anxieux de conquérir son invitant yoni. Ses jambes appuyées au sol, elle arc-boutait son corps vers le haut puis vers le bas dans une gymnastique rythmée qui exacerbait les mouvements de mon pénis dans les profondeurs secrètes de son utérus déjà chargé je le sentais, d'une matière visqueuse aux âpres odeurs. J'y plongeais et replongeais avec toute la fougue de mon jeune âge. Elle gémissait, se déplaçait de façon hystérique, triturant mes chairs, y traçant, je le sentais, des sillons profonds, des stigmates chargés de sang; comme un animal en furie elle s'agitait, s'immobilisait, s'agitait de nouveau pour mieux me dévorer lentement; tel un vampire elle avait vidé mon corps de sa substance vitale, mon Mana, je le sentais, me quittait lentement, une douce euphorie s'emparait de mon Être, j'allais mourir en lui transmettant la vie; je perdais déjà conscience, je le sentais, et tel Pygmalion, j'allais lui transmettre la vie, ma vie.

– *"son of a bitch, you're damned fuck'n dead."*

J'étais nu, humilié. Le canon froid d'une arme glissait outrageusement sur mon pénis endolori. Les soldats me relevaient avec vigueur, simulaient le peloton d'exécution, m'enchaînaient, puis s'esclaffaient, proférant à mon endroit des propos racistes et vulgaires.

- *"We got you damned frog, you're our goddam prisoner, moove your fuck'n ass out of here, you're just good to park on a fuck'n reservation."*

J'ai toujours en mémoire, pendant que les soldats m'emmènent au loin tout en savourant avec arrogance leur éphémère conquête, le spectre nu de la jeune indienne et j'essaie d'imaginer que cela n'était pas un rêve.

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Contes et légendes érotiques, août 1998) © 1998 Jean-Pierre Lapointe
Lecture multimédiatique sur le site suivant: <http://www.marcopoloimaginaire.com/contes1c1.htm> (2705mots)

Le tombeau de la jolie cousine

un conte érotique de l'adolescence

- *"Prêt ou pas prêt j'y vais"* On appelait cela, jouer à cache-cache ou plus familièrement jouer à la cachette.

Le pion quittait promptement la maison, regardait tout autour, il se dirigeait n'importe où à la recherche des autres membres du groupe qui se cachaient ici et là et qu'il lui fallait débusquer. Pour un court moment, c'était l'angoisse; il fallait au plus vite retrouver l'un et l'autre des participants qui se terraient quelque part, pour briser ce silence soudain, cette solitude inhabituelle qui nous envahissait, retrouver les bruits, les cris, la turbulence sécurisante de nos jeux d'enfant.

- *"Prêt ou pas prêt j'y vais,"*

Denise une jolie voisine, agissait ce jour-là comme pion.

Je n'aimais pas jouer le rôle du pion. Je préférais me terrer, être l'animal chassé, essayant de déjouer le chasseur, pendant qu'il se déplaçait silencieusement, l'air fouineur, anxieux, à deux pas de moi sans me voir; j'aurais pu le toucher, je n'en faisais rien et je jouissais de cette soudaine maîtrise à m'évader du monde des vivants, comme si j'étais invisible. Je pouvais voir sans être vu, et contrairement aux autres, qui se faisaient facilement débusquer, et qui s'esclaffaient soudainement dans un tintamarre indescriptible, brisant le silence des autres et les forçant à se démasquer promptement, je pouvais au contraire m'évader de mon terrier en silence, retrouver la maison sans perturber la chasse silencieuse du pion. Je n'aimais pas la compagnie des autres dans le refuge inexpugnable que je me choisissais toujours.

Nous n'avions pas l'habitude de fréquenter les filles, préférant les jeux entre garçons.

Ces jeux mâles qui nous permettaient d'expérimenter la bravoure, l'audace, le danger, une certaine brutalité, le langage de charretiers, le viol de certains tabous, tout cela, loin du voisinage des filles. Parfois elles s'approchaient, elles semblaient participer de loin à nos jeux, ou elles s'y infiltraient sournoisement, nous les repoussions toujours avec vigueur.

Ce jour-là, les garçons avaient fléchi, pour jouer à la cachette, jeux plutôt neutre où garçons et filles pouvaient se sentir à l'aise sans avoir l'air de trahir leur sexe; et nous nous retrouvions ainsi garçons et filles, cousins et cousines, frères et soeurs, voisins et voisines.

Nous avons succombé cette fois, allez savoir pourquoi. Quelques fois ainsi, nous descendions au niveau des filles, acceptant de jouer avec elles, de jouer leurs jeux; des moments circonstanciels, des situations inexplicables; comment savoir pourquoi? Lorsque les filles se retrouvaient dans la nature, ayant délaissé leurs poupées ou la jupe de leurs mères, comme si elles s'étaient concertées pour se retrouver là ensembles, comme un petit troupeau de biches sans défense, épiant nos ébats sans vraiment les investir, comme des spectatrices qu'on ne manquait pas d'éblouir de nos bravades.

Il nous arrivait de participer aux jeux des filles, mais rarement en groupe; nous n'en parlions pas entre nous comme si cela pouvait être perçu comme une faiblesse de notre part. Dans les jeux des filles nous n'étions que des figurants, on découvrait avec un certain malaise leur propension à gérer l'inutile.

C'est ainsi que j'avais joué déjà le rôle du malade impuissant auprès des filles du docteur Letendre. Elles étaient pédantes, snob, comme l'étaient les fils et les filles des professionnels du village. Ils formaient une classe à part, un monde séparé de notre monde qui ne se rencontrait qu'à l'Église ou lors d'événements fortuits. Cette rencontre avait été fortuite et accidentelle; j'allais rouler la surface en terre battue du jeu de tennis, en échange de la permission d'y lancer quelques balles; ce jour- là, je m'étais laissé entraîner par la plus âgée des soeurs Letendre, à ce jeu jusque là inconnu de moi. J'avais accepté, me croyant à l'abri de l'effet désastreux, sur mes copains de jeux, d'avoir participé à quelques jeux puérils avec des filles, et particulièrement avec les soeurs Letendre, que l'on disait emmerdeuses et pédantes.

Elles étaient docteur, infirmière ou ambulancière; elles mimaient ainsi sur l'impuissante victime que j'étais, les gestes médicaux qu'elles avaient entrevus sournoisement par l'ouverture de la serrure, ou cachées derrière le grand bahut du cabinet de consultation de leur père.

Je me souviens, Nicole, la plus jeune des deux, avait sondé ma langue avec un bâton de popsicle, écouté les battements de mon coeur par ma chemise entrouverte, la joue appuyée à ma poitrine nue, elle accomplissait cette tâche telle une professionnelle; des touchers qui avaient un effet provocateur sur ma libido naissante; mon pénis se gonflait sous mes frocs, et elle avait écarté ma main avec vigueur lorsque j'avais voulu caresser sa tignasse blonde, me méprenant outrageusement, sur le sens de ses gestes.

Puis, j'ai bien senti les gestes entreprenants de Mireille, la plus âgée des filles. Ses doigts agiles avaient déboutonné l'ouverture de mon pantalon, j'étais stupéfait, inconfortable et humilié devant cette impudeur, comme lorsque ma mère me soignait ou me lavait. J'avais cependant frissonné et ressenti un certain plaisir, elle avait dégagé mon pénis et touché mes boules, et elle me demandait de tousser d'une voix déterminée; je ne me suis jamais expliqué pourquoi elle m'avait giflé lorsque j'avais déposé ma main sur le mince tissu de sa robe, et que j'avais manipulé doucement les papilles de sa poitrine presque mature. Je ne comprenais manifestement pas le jeu des filles.

Je revois de temps en temps et particulièrement lorsque je vais au cabinet du médecin, les gestes impassibles des fillettes du docteur Letendre, fouillant mon corps, le dépouillant, l'analysant comme un objet vil et anonyme sans que j'ai le moindre contrôle; je ferme alors les yeux et j'imagine les découvertes étonnantes de mes doigts agiles de jeune homme imberbe, fouillant leurs corps, les dépouillant, les analysant comme des objets puérils et anonymes sans qu'elles offrent la moindre résistance.

- "*Prêt ou pas prêt j'y vais*", j'entendais parfaitement la voix frêle de Denise par les anfractuosités entre les planches du hangar lequel contenait les objets hétéroclites du magasin général de mon oncle René.

J'escaladais laborieusement les parois sombres du cercueil qui reposait sur le plancher instable du hangar. Jocelyne était déjà là, inerte, tétanisée par la peur. Lorsque j'étais passé par là, elle était assise sur les planches de bois se croyant invisible, j'avais eu peine à la convaincre de s'étaler à l'intérieur du cercueil à l'abri parmi les rembourrages de satin blanc. Jocelyne, petite cousine d'à peine mon âge, jusque là anonyme petite poupée qui avait peine à suivre la cadence, les jeux, les fêtes, les rendez-vous; elle se tenait toujours à l'écart, passive, invisible petite soubrette qui avait momentanément délaissé sa solitude et sa poupée pour nous suivre dans ce jeu de groupe.

L'espace était restreint, elle se blottissait tout au fond du cercueil, son corps se perdant dans les rembourrages de satin blanc, ne laissant apparaître que des bribes de ce frêle corps de fillette à peine sorti de l'enfance; son visage inquiet, ses mains étalées contre ses flancs, ses jambes nues sous sa jupette relevée jusqu'à la naissance de ses cuisses, laissait apparaître la forme d'une limpide blancheur d'un délicat slip agrémenté de dentelle. Elle avait l'air d'une petite poupée sans défense.

- "*j'ai peur*", avait-elle dit.

J'avais renoncé à refermer sur elle le couvercle du cercueil, tétanisée qu'elle était par la peur, elle m'avait suppliée de la rejoindre dans l'étroit cercueil.

Je m'étais glissé à ses côtés avec douceur, essayant tant bien que mal de ne pas l'écraser sous mon poids de jeune garçon presque adolescent, elle si fragile. Je ne pouvais faire autrement qu'appuyer mon corps sur le sien l'enfouissant encore plus profondément dans les rembourrages soyeux de satin blanc. Puis, j'avais refermé le couvercle du cercueil ne laissant qu'une mince ouverture qui laissait filtrer une faible lumière.

Le silence était total, seul le craquement sinistre de quelques planches venait troubler ce calme inquiétant. Elle ne bougeait pas. Sa petite poitrine se soulevait régulièrement sous l'effet d'une tension excessive; elle haletait, me regardant de ses yeux sombres cherchant dans mon regard un signe sécurisant, comme celui d'un père protecteur, d'une mère attentive. J'étais inconfortable, je m'étais appuyé sur elle, j'avais la sensation de l'écraser sous mon poids, nous étions tête contre tête, je pouvais sentir sur mon visage le souffle léger de son haleine. Nous ne bougions plus mais nous nous regardions attendant quelque chose, l'irruption du pion dans notre repère, des voix qui parfois se faisaient entendre au loin, qui s'effaçaient soudainement et nous replongeaient dans le silence des lieux et l'inconfort de notre sinistre cachette.

Ma joue s'était appuyée contre sa joue. Ce n'était pas un geste délibéré. J'avais enroulé mes bras autour de son corps pour prendre une position plus confortable. Je la sentais frêle sous mon corps, vulnérable comme une petite proie prise au piège; comme ces lièvres agiles soudainement devenus impuissants, les pattes prises aux collets que nous tendions dans les sous-bois qui entourent le village, ils nous regardaient suppliants attendant un geste de compassion, devant une mort assurée.

Ma bouche s'était appuyée à sa joue, délicatement pour rien sans doute, ou pour la calmer; un geste de tendresse, inhabituel, une façon de calmer son anxiété ou sous l'effet d'une trop grande promiscuité, je ne saurais l'expliquer, je l'avais embrassée timidement. Elle s'était laissé faire, était-ce sous l'effet de la peur, elle s'était laissé embrasser, par méprise peut-être, ne sachant expliquer ce geste, elle s'était laissé embrasser sur la joue sans broncher; puis mes lèvres s'étaient promenées de façon malhabile sur son visage, sur ses paupières, le long de son nez puis s'étaient arrêtées sur ses lèvres entrouvertes.

C'était la première fois. Je n'avais jamais ressenti cela avant, ne sachant pas que cela pouvait se produire entre garçons et filles, une sorte de tumulte dans mon corps. Pourquoi alors que je dédaignais mes soeurs, les amies de mes soeurs; quelque chose qui se différenciait de l'admiration envers ma maîtresse d'école, l'affection que je pouvais ressentir pour ma mère ou l'attirance particulière pour la Vierge Marie ou ce qu'elle représentait derrière la statue de plâtre multicolore, qui ornait la sacristie de l'église; elle qui ne me quittait pas de son regard tendre tout le temps que j'étais là, aidant Monsieur le vicaire à enfiler ses vêtements eucharistiques. Je me sentais bien ainsi, mon corps largement étalé sur le corps inoffensif de ma cousine, mais d'une manière différente. Je ressentais une sorte de tumulte inexplicable dans mon corps de jeune homme fraîchement sorti de l'enfance.

J'avais relevé le bras, ma main s'était appuyée sur le mince tissu qui recouvrait son abdomen. Je promenais doucement ma main, appliquant une faible pression dans un lent mouvement rotatoire déplaçant ainsi le mince tissu qui voilait à peine son abdomen. Ses lèvres avaient bougé, elle avait ouvert la bouche. J'avais dégagé le mince tissu qui voilait son abdomen et je pouvais maintenant sentir le frissonnement de ses chairs chaudes au bout de mes doigts hésitants. J'avais glissé ma langue dans sa bouche entrouverte, elle avait tressailli de surprise. Ma main voyageait maintenant librement sur son ventre dénudé, j'y découvrais des trésors cachés derrière les minces tissus qui voilaient les parties secrètes de son corps; deux minuscules monticules de chair ferme garnis d'excroissances qui s'agitaient sous mes doigts comme des ressorts sous tension, des fissures profondes par ci par là, un étrange petit cratère dans l'épicentre de son ventre, un volcan à la rencontre de ses cuisses qui laissait s'échapper de chaudes vapeurs. Elle avait mordillé légèrement ma langue, elle s'agitait sous mes doigts et gémissait douloureusement. J'avais pris sa main. Je la guidais ainsi la faisant caresser son propre corps de la paume de sa main. Elle semblait elle aussi découvrir avec bonheur les secrets insolites qui se cachaient derrière les minces tissus qui voilaient les parties vierges de son corps. Puis j'avais guidé sa main au-delà de son corps, j'avais guidé sa main sur mon corps, jusqu'à mon visage. Elle avait mordu ma langue avec une vigueur insoupçonnée. Puis ma main avait entraîné sa main vers le bas, frôlant au passage mes chairs les dégageant nerveusement des fripes qui les recouvrait.

J'avais guidé sa petite main craintive jusque sous mon pantalon, périlleuse aventure à la découverte des mystérieuses pulsions qui avaient démesurément gonflé mon pénis. J'avais appuyé sa petite main sur mon pénis chargé de sang, des pulsions soudaines avaient fait trembler tout son corps, elle gémissait, triturait ma langue, se cramponnait à moi et ses doigts s'étaient resserrés sur mon pénis en fusion. Je ne savais plus quoi faire, j'avais retiré lentement ma main pour la laisser s'égarer sournoisement sous sa petite culotte.

Elle triturait mon pénis, le violentait, le tordait; elle manipulait de façon malhabile mes boules, ne sachant quoi faire pour assouvir cette soudaine pulsion qui enflammait tout son corps, son corps de petite bête piégée et qui semblait exploiter avec anxiété les dernières énergies d'une longue et douloureuse agonie.

Puis elle avait soudainement trouvé la façon, le mode d'emploi; ses doigts s'étaient refermés sur mon pénis, ils l'entouraient, le serraient fortement et le manipulaient dans un mouvement saccadé de haut en bas, dégageant ainsi les chairs fragiles gonflées de sang de l'enveloppe mobile qui le recouvrait. Elle s'agitait, se tortillait sous l'effet de la transe, des plaintes sortaient de sa gorge, elle me mordait, avalait gloutonnement ma langue, elle ne cessait d'activer mon pénis de ce mouvement saccadé de haut en bas, impatiente, fébrile, anxieuse comme si elle cherchait les secrets enfouis derrière ce chaud appendice; frêle petite biche, innocente fillette, fragile poupée lancée dans une quête sublime, une quête aventureuse et qui mettait à nu toute l'énergie sexuelle endormie dans ses gênes. Mon pénis avait explosé soudainement, mon sperme chaud s'échappait de son enveloppe charnelle; sa main chaude et nerveuse ne cessait de l'activer comme pour en sortir toute la matière vitale. Nos deux corps imbriqués s'activaient en une transe insolite durant tout le temps du transfert de mon sperme de l'étroit fuseau de mon pénis en fusion vers sa petite main chaude et caressante.

Le silence avait soudainement réintégré l'abri, nous n'entendions plus rien, que le battement accéléré de nos deux coeurs. Elle avait cessé de bouger, son corps s'était apaisé, mon corps s'était détendu, je m'étais laissé choir sur elle, exténué mais satisfait. Nous étions restés ainsi un long moment, incertains de ce qui s'était passé, gênés peut-être ou simplement vaincus par l'effort.

Dehors, c'était presque le silence, on n'entendait que le bruissement léger du vent à travers les planches ajourées du hangar. Des éclats de voix venaient troubler momentanément notre paisible repos, puis c'était de nouveau le silence. Je m'étais relevé doucement au-dessus du corps inerte de ma petite cousine. J'avais soulevé le couvercle du cercueil y laissant pénétrer une lumière blafarde venant du vaste hangar.

Tout autour, des ombres s'agitaient comme d'inquiétants fantômes; des objets inertes, des outils scintillants, des instruments menaçants pendus au toit, des boîtes immobiles sur le plancher, des matériaux hétéroclites accrochés aux murs, et ces autres cercueils inertes et inquiétants qui miroitaient de façon sinistre sous l'effet de contre-jour. Je m'étais relevé.

J'allais sortir, me découvrir, atteindre la maison sans être vu par le pion. J'allais laisser ma cousine, encore abasourdie par cet instant de jouissance et qui avait laissé un doute dans mon esprit, dans mon cerveau de petit garçon encore ignorant des choses de la vie. J'avais atteint la maison avant le pion; j'étais sauvé comme d'autres cousins, des soeurs, des voisines surexcitées et qui attendaient dans un brouhaha indescriptible le dénouement du jeu.

Après un long moment de fébrilité, tous étaient maintenant là attendant avec impatience une autre séance avec cette fois comme pion, mon cousin Robert qui s'était manifestement laissé débusquer par Denise notre jolie voisine.

Jocelyne n'était toujours par revenue. On s'inquiétait déjà, on criait son nom pour la faire sortir de sa tanière. Je leur ai indiqué l'endroit où elle se trouvait; l'imprenable cachette dans les rembourrages de satin blanc du cercueil, trônant dans la partie arrière du deuxième étage du hangar adossé au magasin général de mon oncle René.

Après un certain temps d'attente, j'entendis des éclats de voix, des pleurs, des cris, des interpellations chargées d'effroi venant des filles qui s'étaient rendues là où devait être cachée Jocelyne.

Elle était là inerte, les mains croisées sous son buste, ses petits seins sortaient outrageusement, par l'ouverture béante de son corsage dégrafé; la jupe relevée jusqu'à la ceinture, elle exposait son ventre, son nombril, et une longue cicatrice à l'endroit de son appendice; ses jambes étaient légèrement écartées et s'appuyaient sur les parois satinées du cercueil laissant voir son slip maculé d'un mystérieux liquide blanchâtre. Elle souriait, elle semblait jouir, égarée dans une sorte d'extase indéfinissable, mais elle ne bougerait plus, elle était morte.

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Contes et légendes érotiques, février 1999) © 1999 Jean-Pierre Lapointe
Lecture multimédiatique sur le site suivant: <http://www.marcopoloimaginaire.com/contes1d1.htm> (2770mots)

Contes et légendes d'Asie

le présent de la Moudjahid

Récit d'un voyage d'aventure en Afghanistan accompagné de troublantes fabulations érotiques.

les yeux mystérieux de SuYen

Récit d'un voyage initiatique en 3 actes, dans le mystérieux Orient de la belle et énigmatique Su Yen.

Les métamorphoses de la Geisha

Les métamorphoses amoureuses de la geisha dans le Japon féodal.

Le sacrifice de ZahrA la belle aryenne

Récit d'une rencontre sulfureuse avec ZahrA la provoquante et belle aryenne au pays des Ayatollahs.

La nuit d'amour de la belle princesse Rajput

Récit d'une nuit d'amour insolite avec la princesse Rajput derrière les secrètes parois de marbre blanc
du palais Jag Mandir.

Le présent de la jeune combattante Moudjahid

Acte I d'un conte érotique ayant pour scène l'Afghanistan

Nous avons quitté Gazni depuis plus d'une heure, la route menant à Kaboul était enneigée et un bus avait fait une embardée devant notre camion campeur. Il s'était retourné dans le fossé, ses occupants hébétés l'entouraient sans savoir trop quoi faire. Nous nous étions arrêtés, comme la plupart des autres véhicules, à l'idée de briser la monotonie du trajet. Nous étions de peu d'utilité mais avons participé aux efforts pour stabiliser le bus, et nous reprenions la route de Kaboul. La nuit approchait et nous savions qu'il était alors imprudent de rouler. Cet arrêt avait quelque peu perturbé notre programme.

La nuit s'installa, plus vite que prévu. La prudence nous empêchait d'aller plus vite et nous devions continuer jusqu'à Kaboul sur cette route périlleuse et parsemée de barrages de police sans aucune signalisation, de véritables traquenards. Et ce fut la panne. Cette panne qui nous hantait et qui survenait comme toujours, dans les plus mauvais moments. Nous étions immobilisés, attendant du secours qui ne viendrait peut-être pas avant le matin, devant se protéger du froid, des brigands et de nos angoisses.

Après quelques heures d'attente, emmitouflés dans nos afghans achetés au bazar de Gazny, nous étions résignés à passer la nuit, garés sur l'emprise de la route, un véhicule s'immobilisa derrière nous. Nous souhaitions qu'il s'agisse de visiteurs amicaux ce dont nous n'étions pas sûrs. Nous étions quatre, moi et ma compagne et deux passagers anglais que nous avions eu la présence d'esprit de recueillir entre la frontière pakistanaise et le ville de Kandahar, de sorte que nous nous sentions moins seuls.

Quelques hommes s'approchèrent. Ils étaient armés, de longs fusils artisanaux suspendus à leurs épaules. Un inquiétant gilet de cuir bardé de munitions et de babioles retenaient tant bien que mal, leurs longues chemises de coton blanc qui pendaient sur des pyjamas bouffants. Ils étaient coiffés d'un turban enroulé autour de la tête en des formes distinctives pour chacun des hommes. Aucun signe apparent ne permettait de nous les faire percevoir comme des représentants officiels. J'ai eu peur. Les autres n'avaient pas encore réalisé leur présence.

Je n'ai ouvert ma vitre que légèrement et seulement pour obtempérer à des menaces apparentes de la part de celui qui semblait être le chef du groupe. Il nous demanda de descendre.

Les hommes fouillèrent le véhicule et y enlevèrent tout ce qu'il était possible de prendre. Nous allions protester, mais avec peu de fermeté, réalisant que nous pouvions être libres en y perdant quelques conserves, des vêtements, des appareils photographiques et autres biens plus ou moins précieux.

Dans ma tête, toutes les légendes sur l'Afghanistan, que nous avons recueillies ici et là, revenaient me hanter, obsessionnelles! On disait que la nuit, le territoire était sous le contrôle des moudjahiddins. Près de Kandahar, à proximité de l'aéroport international, où nous avons trouvé un site apparemment sécuritaire pour passer la nuit, un citoyen bien intentionné nous avait fortement conseillé d'aller nous installer dans la ville, où, disait-il, nous serions à l'abri des brigands. La nuit, le territoire Afghan n'est plus sous le contrôle des autorités légitimes. Mais l'était-il également le jour, nous avons pour la première fois de cette expédition autour du monde, l'impression d'être au bout du monde.

J'avais devant moi, quatre montagnards bien armés, à l'air belliqueux, fiers et bien déterminés, qui pouvaient être des moudjahiddins bien que je n'en connaissais pas les signes distinctifs. J'avais une certaine crainte, mais en même temps, ils me paraissaient plus rassurants que les fonctionnaires et soldats qui gardaient la frontière de ce même pays et qui, pour récupérer nos papiers officiels, nous avaient rançonnés sans vergogne.

On nous fit monter derrière le camion boiteux qui leur servait de transport. Sous une surveillance étroite, nous reprenions la route après qu'ils nous eurent bandé les yeux. Le véhicule sembla ralentir après plusieurs kilomètres sur la route droite et bien pavée, qui menait à Kaboul, cadeau empoisonné des Soviétiques à leurs voisins afghans.

Il sembla virer sur sa gauche et emprunter une route cahoteuse que nous avons suivie pendant au moins deux bonnes heures. Le parcours semblait difficile. Nous traversions des dénivellations rocailleuses qui faisaient vibrer le moteur. Quelques fois, nous pensions renverser et, aveugles, nous avions peine à garder notre équilibre, nous ne pouvions prévoir les tangages du camion de sorte que nous restions couchés au fond de la boîte.

Puis le véhicule s'immobilisa et l'on nous fit descendre. Avec une profusion d'ordres inintelligibles, d'éclats de voix, de bruits insolites, on nous conduisit et fit entrer dans ce qui semblait être un bâtiment. On nous attacha les pieds et les mains et l'on enleva nos bandeaux.

La pièce était grande et munie de peu d'ouvertures d'où filtrait la faible lumière de la lune. Les murs étaient un assemblage de briques, de troncs d'arbres et de terre séchée, les toits de tôle étaient supportés par des pieux faits d'arbres non équarris. Nous étions attachés à des piliers au centre de la pièce à faible distance l'un de l'autre. Les soldats sortirent dans un brouhaha de voix et de rires nous laissant derrière eux avec un gardien armé qui restait là, assis devant nous, fumant et se préparant à passer le reste de la nuit.

Nous étions anxieux et cette anxiété nous faisait converser entre nous de ce qui pouvait nous attendre. Chacun y allait de ses prévisions plus ou moins rassurantes. À un moment, j'interrogeai le gardien pour essayer d'entretenir une conversation qui aurait pu nous donner une piste d'espoir sur ce qui nous attendait. Peine perdue. Il ne comprenait aucune des langues que nous parlions ou dont nous connaissions quelques mots. Il resta muet et ses gestes étaient sans équivoque sur son intention de somnoler tranquillement.

Nous étions là depuis une heure déjà, des soldats entrèrent et repartirent avec l'un des anglais. Notre gardien fut remplacé par un autre gardien plus jeune et au visage moins hostile. Je m'inquiétais pour l'anglais et la raison de sa mise à l'écart du groupe. Le nouveau gardien était jeune, très jeune et beau, il me sembla qu'il était possible de s'en faire un ami. L'on croit ainsi faire l'objet de plus de compassion parce que le bourreau est beau, qu'il parle un peu votre langue ou qu'il est une femme, où n'est-ce qu'une trompeuse illusion?

On entendit soudainement un crépitement d'armes à feu. Le gardien bougea à peine. J'en ai déduit qu'il ne s'agissait pas d'une attaque venue d'ailleurs, et le bruit d'un objet massif tombant sur le sol me fit soudainement réaliser ce qui venait de se passer. La panique nous gagna.

Plus tard, ce fut au tour du second anglais qu'on emmena de la même façon que son compagnon.

Nous comprenions que nous allions y passer l'un après l'autre. Pour quelle raison, il nous était impossible de le savoir? Assassinés dans ce pays qui était un royaume, dont nous ne connaissions que peu les us et coutumes, nous réalisions subitement la justesse de nos préjugés et des fabulations dont on nous avait nourries. Ces terres qu'avaient foulées Alexandre Le grand, Marco Polo, étaient donc encore sous le règne de la barbarie dans cette moitié avancée du vingtième siècle.

J'essayais avec des gestes, des regards, des paroles, d'attirer l'attention de notre jeune gardien, une explication, un regard d'apaisement, un signe. Rien. Je recevais en retour, des onomatopées peu convaincantes, un visage qui se durcissait légèrement, une certaine impatience. Je persistais, je n'avais pas le choix, sentant que cette indifférence pouvait être factice.

Après de longues minutes d'attente, nous entendions à nouveau le crépitement des fusils et la chute d'un corps, nous le savions maintenant, était celui de notre compagnon anglais. Nous allions être éliminés l'un après l'autre, sans raison apparente, nos biens étant entre leurs mains, quel intérêt il y avait à nous liquider sinon pour éviter la tâche difficile de nous remettre aux autorités légales.

Puis un peu plus tard ce fut au tour de ma compagne. Je protestais auprès des soldats faisant tous les signes pour éviter cette étape ou me faire passer avant elle. Je réalisais qu'ils auraient pu la garder et abuser d'elle et cette perspective m'était aussi douloureuse que de la voir mourir avant moi. Puisqu'il fallait mourir.

On l'amena. J'attendais avec angoisse le crépitement des armes qui ne vint pas. Je craignais tout autant de ne pas les entendre. Il se passa des heures. Des heures atroces pendant lesquelles je me mettais à espérer cette cynique décharge qui l'aurait libérée de ses tortionnaires. Rien. Tout était silencieux.

Je restais là, prostré. L'air hagard, les yeux rivés au sol, j'attendais la fin, résigné; je repassais dans ma tête tous les épisodes de ma vie, qui défilaient en cascade. Une vie que j'allais abandonner, j'en avais la certitude.

Puis le jeune gardien bougea légèrement dans ma direction sans se lever. Il glissait vers moi sur ses genoux, ses fesses bondissant légèrement sur ses jambes qui traînaient sur la terre battue. Ses bonds hésitants le rapprochaient de moi lentement, et j'espérais enfin établir le contact, la sympathie réciproque qui m'aurait permis de communiquer. A l'extérieur, tout était calme. Il venait de se passer un long moment depuis le départ de ma compagne.

Je croyais avoir éveillé en lui une certaine compassion. Il allait venir me rassurer ou me reconforter avant ma fin ou simplement faire le travail lui-même. Je ne pouvais percevoir ses intentions réelles sur son visage. Nous nous regardions maintenant droit dans les yeux.

Ses yeux brillaient. De quel éclat s'agissait-il, je ne pouvais en saisir le sens; était-ce l'éclat dans les yeux du guerrier fanatisé, du bourreau vengeur, de l'assassin vindicatif, du violeur anxieux? Je voulais saisir le sens de sa démarche et il s'approchait lentement comme une bête vers sa proie, je sentais déjà son souffle sur mon visage, libéré par la transe, j'avais peur. La peur de l'homme abusé, violé mais en même temps j'avais un interlocuteur à qui parler, faire les gestes, les intonations de voix, les mimiques, les tractations qui pouvaient nous mener à un apaisement.

Il s'arrêta droit devant moi. Nos genoux se touchèrent. Sa carabine, incrustée de pierres brillantes, était suspendue à son épaule gauche et il la tenait bien fermement sur sa hanche gauche, le canon dans ma direction l'index appuyé sur la gâchette; je voyais distinctement les trous disposés symétriquement tout autour de la chambre de combustion, et qui cracheraient le feu au moment de l'explosion.

Il allait me liquider froidement, à un mètre de moi, mon sang allait lui gicler au visage. Cette image meublait mon esprit, je fermais les yeux, résigné j'attendais la détonation. J'ai senti sur ma joue, un léger soufflet. Un objet avait frôlé doucement ma joue. En ouvrant les yeux j'aperçus sa main qui caressait ma joue. Il explorait mon visage de sa main, comme s'il s'agissait d'un objet étranger, dont il ne connaissait pas l'origine. Ce geste n'était pas hostile, j'en avais la conviction.

Il se souleva à nouveau, et se retrouva à genoux, légèrement penché vers moi, j'aurais pu le toucher si mes mains avaient été libres, sa main restait appuyée sur mon visage.

Son arme était toujours suspendue à son épaule gauche, et elle ballottait légèrement sur sa hanche. Il avait dégagé son doigt de la gâchette et maintenait son équilibre de sa main gauche appuyée sur le sol. Sa main droite se mit à bouger de façon plus volontaire sur mon visage, explorant d'autres facettes qui lui paraissaient étranges ou incompréhensibles à ses yeux.

Il me touchait comme on touche un objet bizarre pour en saisir les formes, du moins c'est ainsi que je l'ai perçu. Sa main était rugueuse mais en même temps, je la sentais délicate, délicate comme la main d'un enfant, la main d'une fillette. Ses doigts manipulaient mes cheveux en les tirant délicatement. Puis ils frôlèrent mon oreille, mon nez, j'entendis alors un léger ricanement qui sortait de sa bouche. Puis il recula légèrement, s'appuya sur ses fesses avec lenteur et il sourit les yeux toujours rivés à mes yeux. J'avais le sentiment d'avoir façonné une amitié ou était-ce une mauvaise impression?

Son regard était d'une certaine tendresse et je pouvais presque imaginer les traits d'une jeune fille.

Il se rapprocha avec prudence et entreprit de dénouer les liens qui immobilisaient mes mains. Il parlait, des phrases courtes, inintelligibles, entrecoupées de légers rires. J'avais les mains libres. Il me regardait, la bouche ouverte; je pouvais voir ses petites dents blanches et ses yeux qui pétillaient.

Il approcha sa main et prit ma main droite qu'il déposa sur sa joue et l'y appuya fortement. J'ai eu comme un mouvement de recul, mais il l'a reteint avec une certaine énergie de sorte que j'ai compris que je n'avais pas le choix. Il était imberbe mais sa peau était gercée, sculptée par le soleil intense, une peau d'indien, comme une écorce d'arbre, elle avait la consistance de la nature, la couleur et l'odeur aussi.

Il fit voyager ma main calmement sur les aspérités de son visage, son nez, ses oreilles, ses cheveux noirs et gras sous son turban qui s'était dénoué, et il la dirigea lentement vers le bas, en l'appuyant fortement sur les tissus de coton qui recouvraient son torse. Il s'arrêta au niveau du buste. J'ai senti comme une excroissance, un petit mamelon qui moulait sa chemise, et mes doigts qui voyageaient ainsi, s'accrochèrent au passage à un petit bouton, la papille de son sein qui se raidissait sous mes doigts.

Je restai figé d'étonnement. Je n'avais pas prévu cela, je manipulais légèrement ce petit téton et la papille qui l'ornait, comme pour mieux me convaincre de la justesse de ma subite découverte, c'était une fille. J'allais retirer ma main mais elle la dirigea avec fermeté par l'ouverture lâche de sa chemise, et avec la paume de ma main, elle caressa cette jeune poitrine en des mouvements circulaires de plus en plus accélérés et violents. D'imperceptibles gémissements sortaient de sa bouche. Elle passa d'un mamelon à l'autre pour accélérer le réveil de ses sens, ses mamelons devenaient de plus en plus rigides sous mes doigts, et elle se tortillait frénétiquement autour de son tronc.

Puis sa main entraîna ma main par l'ouverture de son pantalon bouffant et l'y glissa avec assurance. Elle explorait en même temps, avec des yeux pleins d'avidité, les parties cachées de mon corps, au niveau de mon sexe qui montrait déjà des signes d'excitation sous mon pantalon, mes sens s'éveillaient, elle le savait mais ne fit aucun geste dans cette direction.

Je sentis une mare humide sur la paume de ma main; j'avais atteint l'orifice de son utérus déjà entrouvert, je sentais au bout de mes doigts la matière visqueuse de ses lèvres qui s'étalait sur tout le périmètre de l'ouverture; elle se tortillait de plaisir sous mes doigts accélérant ainsi le processus d'auto excitation, mes doigts pénétrèrent ce gouffre invitant sous l'action volontaire de sa main, je n'avais pourtant plus besoin de cette aide; mes doigts s'enfoncèrent au plus profond du gouffre, scrutant, égratignant au passage, violentant les étranges aspérités qui garnissaient cet antre de jeune fille de l'utérus jusqu'à la vulve faisant jaillir de fangeux liquides qui venaient gicler sur mes doigts, sur sa peau, sur mes mains, sur ses mains, hors de la caverne, titillant mes sens en de subtiles décharges électriques qui se propageaient jusque sous ma culotte, j'allais éclater comme une bombe pyrotechnique.

Au retrait de mes doigts, elle s'assoupit satisfaite, semblant humer l'odeur qui sortait de son gouffre encore entr'ouvert et qui se mélangeait à la sueur qui filtrait de mes pores, ses narines frétilaient

Des hommes entrèrent dans la pièce. Elle avait eu le temps de se déplacer vers l'arrière et de replacer tant bien que mal ses vêtements. On allait m'amener. Il y eut une discussion animée entre elle et les hommes. Cela me concernait. Puis ils sortirent. Je sentais que mon tour était venu.

J'entendais des bruits de voix animées puis ils revinrent. Ils m'emmenèrent. Elle était là, son visage ne montrait aucun signe de tristesse ni de contentement, elle était impassible. Bardée de sa quincaille militaire, elle n'avait plus l'air d'une jeune fille. Dehors le soleil se levait derrière les montagnes, qui entouraient une petite vallée rocailleuse, dissimulant tant bien que mal des habitations de fortune en briques et torchis. Un groupe de femmes, décorées de bijoux, de bracelets, d'amulettes scintillantes et des enfants multicolores et agités, sortirent d'une maison. Je reconnus ma compagne. Les enfants lui tenaient la main, chacun voulait la toucher.

On nous conduisit jusqu'au camion et les yeux bandés, nous refaisons la route jusqu'à notre véhicule qui avait été camouflé sur le bord de la route principale menant à Kaboul.

Il y avait des gens au restaurant Khyber Pass à Kaboul, et des gâteaux, du fromage, des fruits, des choses qui nous manquaient, qui nous ramenaient à la vie, à une certaine vie. Il y avait un brasseur de bières italien, un courtisan et fonctionnaire sournois, des marchands bavards, et le fils du roi Zahir Shah étudiant en Suisse qui venait passer les vacances dans son pays. Il y avait également une aventure chez les fougueux Pachtos peu vraisemblable au goût de nos nouveaux hôtes, notre aventure.

Les yeux de SuYen

conte érotique mettant en scène Hong Kong

".....la mort des uns a plus de poids
que le mont Taichan, celle des autres
en a moins qu'une plume....."

Sema Tsien.

Le train traverse à vive allure la campagne chinoise entre Kuangchou et Hong Kong. Des chantiers multiples viennent se greffer au paysage comme autant de blessures, des amorces d'infrastructures routières, des villes en gestation, les signes d'une expansion trop rapide et d'un concubinage avec Hong Kong, la belle et fière putain qui doit réintégrer le giron familial dès juillet de cette année.

La belle passagère assise sur la banquette d'en face doit elle aussi rentrer à Hong Kong. Ou comment laisserait-on une citoyenne chinoise s'évader ainsi par des voies aussi officielles, sans risquer de ne plus la voir réintégrer l'immense prison chinoise fabriquée par ces ignobles penseurs du maoïsme. Cette belle passagère aux yeux bridés qui me rappelle, 30 ans après l'événement, ma rencontre avec SuYen.

Le train traverse lentement la nouvelle, immense et insipide ville de Shenzhen, dédiée à la production manufacturière, née d'un modeste village qui n'apparaissait pas sur les cartes en ces temps, le train ne s'arrêtera pas à la frontière, il traversera imperturbable cette frontière autrefois inviolable.

J'ai un serrement au coeur à l'idée de revoir Hong Kong et les lieux qui ont marqué ma rencontre avec SuYen. Et les yeux de la belle passagère chinoise viennent parfois se fixer aux miens comme si elle devinait mes pensées. Serait-elle la réincarnation de l'étrange SuYen dont le souvenir me hante, et que j'angoisse à l'idée de revoir les lieux de notre rencontre au fur et à mesure que le train s'enfonce dans les nouveaux territoires.

Je viens de traverser ce pays qui hantait mes pensées depuis 1968. Je contournais alors la Chine, par sa frontière Sud, essayant sans succès d'y pénétrer, du Pakistan, du Népal, de l'Inde, de Hong Kong, la Chine était alors inexorablement fermée. J'aurai mis trente ans avant de percer cette inviolable et mystérieuse frontière.

A cette époque, la Chine était impénétrable. Les maoïstes n'avaient pas encore conquis Hong Kong et commençaient à peine à y installer leurs agitateurs professionnels à la Bank of China, au Chinese Emporium, au quotidien Drapeau Rouge ou à quelques autres institutions officielles. La paranoïa maoïste hantait les campus universitaires d'Occident. Des enfants gâtés soulevaient les pavés de Paris. Au-delà des nouveaux territoires, la révolution culturelle faisait des ravages culturels et sociaux que le temps n'arriverait jamais à réparer. Et les acteurs de cette inquisition planifiée, les anciens gardes rouges rencontrés au cours de mon périple en Chine n'osent aujourd'hui avouer qu'ils en ont été les témoins actifs.

Le train file à vive allure vers Hong Kong et je n'ai qu'effleuré au passage tout le mystère de cet immense pays comme celui de la belle passagère de la banquette d'en face qui ne cesse de me fixer de ses grands yeux en amande comme les yeux de SuYen, la belle et mystérieuse SuYen, et je pleure encore en pensant aux yeux de SuYen.

Nous faisons route sur Kobe venant de Bangkok. Le grand paquebot de la Compagnie Maritime Française mouillait pour une courte escale, dans le Victoria Harbour, ce bras de mer pittoresque qui divise Kowloon de Victoria.

Ce matin-là, le temple taoïste Wong Tai Sin baignait dans des effluves d'encens qui vous prenaient à la gorge. Les fidèles en grand nombre étaient agenouillés face au temple, brassant de mystérieux bâtonnets dans des cylindres en bambou dont le son se répercutait sur les parois irrégulières du temple. J'emmagasinais les sons, les effluves, les couleurs, comme de multiples signes qui venaient imprégner tout mon être des mystères de l'Orient. Instinctivement, je m'étais intégré au rituel collectif et je manipulais avec maladresse les mystérieux oraculaires, les laissant s'échapper en grand nombre annonçant ainsi de mauvais présages, je les réinstallais dans le bol jusqu'à la maîtrise nécessaire pour qu'un unique bâtonnet s'échappe par les mouvements contrôlés du cylindre, et dont la signification des calligraphies annoncerait d'heureux présages à venir.

L'un des bâtonnets s'échappa laborieusement du bol et vint choir sur le sol découvrant ses indéchiffrables hiéroglyphes. Je ne savais que faire je restais immobile, silencieux guettant du coin de l'oeil l'effet sur les fidèles incrédules de ce succès imprévu.

J'approchai la main pour cueillir le bâtonnet; une blanche et frêle main de jeune fille apparut pour cueillir le bâtonnet; la main frêle de la mystérieuse inconnue vint frôler ma main. Un frisson s'empara de mon être, l'Orient venait d'entrouvrir une toute petite porte où je pourrais peut-être pénétrer.

Je n'avais pas noté sa présence près de moi, absorbé que j'étais à découvrir les étranges rituels taoïstes que j'assimilais par mimétisme en observant les nombreux fidèles chinois qui tapissaient le parvis du temple.

Elle était vêtue d'un cheongsam d'une blancheur immaculée. Sous l'effet du mouvement pour ramasser le bâtonnet, ses cheveux longs et noirs s'étaient répandus avec désordre jusqu'à hauteur de ses hanches, une longue et fine jambe se profilait audacieusement hors de la large ouverture latérale de son cheongsam. Elle s'empara doucement du bâtonnet et l'approcha de ses yeux comme pour mieux déchiffrer ses étranges calligraphies.

Elle se tourna vers moi et me regarda fixement. Ses grands yeux bridés étaient empreints d'une tristesse qui me troubla.

- *"My name is SuYen,"* dit-elle timidement en baissant les yeux et en joignant ses deux mains dans un geste de révérence, elle tenait l'oracle fermement entre ses paumes comme un objet précieux qu'elle semblait vouloir protéger.

J'étais sidéré, je la regardais et je n'osais prononcer un seul mot.

J'oubliais le bâtonnet, le sens du présage, qu'il m'aurait fallu faire interpréter par les oracles du temple, j'aurais pu interroger SuYen, aurait-elle su interpréter le sens du présage, le garderait-elle jalousement, ma soudaine surprise m'enlevait tous mes moyens, j'étais muet comme foudroyé par l'apparition imprévue de SuYen, ses yeux étranges et l'indéfinissable trouble qui marquait son regard.

- *"If you wish, tonight we meet at the Tai Pak?"*

Cela était dit comme une prière, il n'y avait pas d'intonation significative laissant percevoir un racolage amoureux, il s'agissait d'autre chose, d'un rendez-vous mystérieux que son attitude dissimulait à peine et dont je ne pouvais soupçonner l'ampleur. J'ai compris que j'aurais alors droit à l'interprétation des présages de l'oraculaire.

Je n'osais répondre, ou je ne le pouvais pas.

Elle se leva calmement, et sans autre mot elle disparut silencieusement à l'extérieur du complexe religieux, elle avait laissé tomber un minuscule papier. Je ramassai le papier, c'était une carte d'affaire. Il indiquait le nom du Tai Pak, un restaurant d'Aberdeen.

J'ai à peine quitté les quais de la gare ferroviaire de Kowloon, les yeux de la belle étrangère sont toujours fixés sur moi, elle arbore un sourire espiègle, puis je la regarde disparaître lentement dans la foule.

Il y a effervescence ce soir-là. Les impériales défilent inlassablement; les enseignes multicolores illuminent le ciel; un bruit infernal emplit le canyon du Nathan Road; le long du Public Pier près du Star Ferry le panorama lumineux au pied du Victoria Peak brille de tous ses feux. Du côté de Victoria, autour et sous l'étrange tour de la Bank of Hong Kong, les travailleuses philippines garnissent tous les espaces libres dans un brouhaha indescriptible marquant leur congé dominical d'un rituel pathétique. Hong Kong a bien changé depuis, mais j'ai toujours les yeux de SuYen en tête, la belle SuYen; et je refais le trajet vers Aberdeen, comme il y a trente ans, mon coeur saute d'impatience et pourtant j'ai le spleen à l'âme.

Aberdeen a changé. Les restaurants multicolores sont toujours là, à quelques distances des quais, noyés dans une explosion de bâtiments insipides qui voilent à jamais les contours sinueux des hautes falaises. J'ai bien reconnu les pontons flottants, celui du Sea Palace puis celui du Tai Pak, les magnifiques jonques d'alors avec leurs grandes voiles rouges ont disparu de la rade; les Tankas, ces mystérieux "boat people" couvrent toujours les plans d'eau dans leurs jonques immobiles, garées à l'écart des lumineux restaurants flottants.

J'avais l'angoisse dans l'âme ce soir-là. Un tram lumineux m'emmenait lentement vers Aberdeen. Tout le long de Connought Road les calligraphies chinoises défilaient inlassablement accrochées aux façades le long des trottoirs en arcades. La ville disparaissait lentement, nous longions maintenant le Sulphur Channel sur Des Voeux Road pendant un long moment contournant les falaises du Mont Davis et de Pok Fu Lam, puis nous atteignons le bout de la ligne du tramway sur les quais d'Aberdeen.

Je n'ai pas cessé de penser à SuYen durant ce trajet. J'avais été frappé par la beauté de SuYen et l'inexplicable expression de ses yeux. J'étais envahi d'un malaise indéfinissable. Ce n'était pas physique, j'avais plutôt mal à l'âme. J'étais euphorique à l'idée de revoir SuYen et je sentais une certaine passion incontrôlable à l'idée d'être près d'elle, de subir le charme de ses yeux, de la toucher peut-être. Et pourtant j'en étais sur, ce sentiment n'était pas d'ordre sexuel. Je n'avais pas l'impression de me rendre à un rendez-vous galant. J'avais un sentiment d'excitation mêlé d'une certaine crainte, une espèce d'euphorie précédant l'accomplissement d'un grand exploit, d'un rituel initiatique ou le viol d'un tabou. C'était cela, je crois, comme si j'allais assister à un rituel jusque là inconnu de moi. Et je revoyais inlassablement ces étranges talismans qui m'avaient sidéré sur le parvis du temple Wong Tai Sin, les yeux mystérieusement bridés de SuYen. J'avais l'impression de rêver, voyageur d'Amérique égaré par hasard aux confins de l'Asie, et qui s'app préparait à pénétrer certains des mystères de l'Orient.

J'arpentais indécis les abords des quais. Je m'approchais craintif des pontons lumineux qui servaient de tête de pont aux majestueux restaurants flottants qui brillaient de tous leurs feux dans les eaux légèrement agitées du bras de mer. Les wallas- wallas, ces taxis nautiques avec leurs étranges parasols en bambous recourbés s'agglutinaient autour des pontons. Je n'osais encore entreprendre la traversée vers le Tai Pak dont je voyais clairement l'enseigne lumineuse se découper sur le sombre fond de scène que formaient les sinistres falaises de Apleichau Island et les maisons de fortune jetées là pêle-mêle et qui descendaient en cascade vers la mer.

J'imaginai voir apparaître SuYen dans son cheongsam tout blanc. N'était-ce qu'une illusion, alors que cette scène aurait dû me paraître incongrue et peu appropriée, je n'osais imaginer qu'il ne pouvait en être autrement, j'attendais anxieux le moment où elle paraîtrait devant moi. Mon cœur battait d'impatience je le sentais, j'allais vivre un moment de complète transcendance.

J'étais là depuis un bon moment, je m'approchais des sampans et des jonques amarrées sur les quais. Les chinois attendaient impassibles sur leurs gréements immobiles. Je devenais impatient. La nuit approchait, j'étais angoissé. Ce rendez-vous n'était-il qu'une illusion, comment me ferait-elle signe, ou devais-je la rencontrer, là-bas, sur les ponts animés du Tai Pak.

Je circulais autour des quais silencieux. Je m'arrêtais à chacun des sampans amarrés cherchant un signe de la présence de SuYen. J'avais beaucoup de peine à percer la frontière culturelle qui m'aurait permis de dialoguer avec les sampanières. Comment pourrais-je dans ces circonstances résoudre le mystère de SuYen?

– *"Ni hao!"*

Les mots furent prononcés discrètement comme un souffle, je cherchais d'où ils pouvaient venir.

J'avais repéré avec peine une vieille batelière qui me faisait des signes répétant à plusieurs reprises l'interpellation:

– *"Ni hao, Ni hao, Ni hao!"*,

Je m'approchai.

Je l'entendais prononcer le doux nom de SuYen.

– *"SuYen?"*.

Les ombres des sampans se profilèrent sinistres sur les eaux sombres de la mer de Chine; des sons assourdis se répercutaient dans la rade; je m'approchai anxieux d'une jonque qui tanguait légèrement sur l'eau, la batelière était là, immobile, silencieuse, hermétique; mon cœur fit un bon, une étrange excitation s'était emparée de moi. En montant sur le pont de la jonque, un persistant frisson faisait vibrer mes chairs, j'allais enfin percer le délicieux mystère de SuYen.

Imperturbable et distante, la batelière libérait les amarres qui retenaient l'inconfortable jonque aux quais, tout en m'indiquant d'une main ouverte, l'avant du navire.

Je m'avançai vers l'endroit indiqué. Il y avait une petite porte qui menait aux cales sous le pont du navire. J'ouvris la porte avec hésitation, c'était une petite pièce sombre et inquiétante, des objets hétéroclites, des restes de nourritures jonchaient les meubles et planchers.

J'aperçus au bout de la pièce et en contrebas de celle-ci, une étrange lumière qui filtrait à travers les persiennes d'une porte diminutive. L'inquiétude me gagna, je n'avais pas imaginé une rencontre avec la belle et mystérieuse SuYen dans un endroit aussi sordide. Je n'étais plus certain qu'il s'agissait de cela, les mystères de l'Orient achevaient de me traumatiser.

Mon coeur battait. Je ressentais une sorte d'angoisse, une crainte indéfinissable, mais une pulsion me poussait vers l'aventure. Je ne savais plus si j'allais à la rencontre de SuYen ou si j'étais victime d'une étrange conspiration asiatique, dans les méandres de la Triade, la pègre chinoise.

J'ouvris la porte avec prudence. Une étrange lumière blanche me frappa au visage. La pièce était basse, de sorte qu'il me fallait m'y déplacer sur mes genoux. Je n'apercevais au premier abord rien de précis, l'étrange lumière blanche enveloppait les objets d'un halo qui leur donnait un contour imprécis. Je me glissai doucement à l'intérieur de la pièce en me déplaçant lentement et en tentant d'habituer mes yeux à cette étrange lueur.

Les détails de la pièce se précisaient.

Il n'y avait pas de meubles. J'apercevais quelques caisses empilées, des objets disséminés ici et là puis dans un coin de la pièce, un petit autel rouge et or dédié je crois à Tien-Hau la déesse de la mer où brûlaient des bougies qui projetaient des ombres mystérieuses sur les objets, sur une forme humaine d'une totale blancheur, dépouillée de tout vêtement, étendue nonchalamment à même les planches rustres du plancher et qui se confondait étrangement à la lumière ambiante.

Je m'approchai discrètement, craintivement, j'aperçus SuYen, elle me fixait de ses yeux perçants; elle était immobile, impassible, comme une offrande à une insatiable déité.

Je m'approchai jusqu'à la toucher.

Ses grands yeux étaient empreints d'une certaine tristesse, son regard sur moi était comme celui d'une chatte.

Sans me quitter des yeux, elle glissa lentement le long de mon corps, dégageant les encombrants tissus qui m'emprisonnaient jusque là; avec des gestes d'une extrême lenteur elle touchait mes chairs de ses doigts délicats qui glissaient sur ma peau avec précision faisant vibrer tous mes sens. Avec une délicatesse indescriptible, elle semblait les préparer ainsi à un cérémonial inexplicable. Lorsque je fus totalement nu, elle me renversa délicatement sur le sol et lentement, avec une maîtrise insoupçonnée, elle entreprit d'explorer toutes les parcelles de mon corps se servant pour cela de ses doigts, de ses lèvres, de sa langue, de ses dents. Dans une succession d'étapes, elle explorait ainsi toutes les cellules de mon corps, les aspérités de mon visage, mordillant, léchant, aspirant mon nez, mes paupières, ma langue, croquant mes chairs, mon thorax, titillant mes fragiles papilles, faisant glisser son corps sur mon corps, aspergeant mon plexus solaire d'une salive onctueuse, faisant frissonner mes chairs, et gonfler mon sexe qui allait se buter provoquant et hautain sur son corps, sur toutes les parcelles de son corps, son corps élastique qui se lovait avec dextérité en une lente translation vers le bas.

Tout le temps de ce voyage initiatique, ses étranges yeux bridés n'avaient pas quitté mes yeux les fixant avec une insistante provocation. Je la voyais lentement disparaître sous ses cheveux noirs qui s'accrochaient comme des larves à mes chairs humectées, glissant lentement, inexorablement vers mon sexe rigide et combatif comme un serpent venimeux.

Elle s'empara doucement de mon sexe et le glissa calmement dans sa bouche, le manipulant d'un mouvement de va-et-vient lent et régulier, ses yeux toujours fixés à mes yeux, elle attendait avec grâce et détermination l'expulsion subite du venin dans sa bouche largement gonflée d'air.

Cela se produisit subitement. Une indescriptible euphorie s'était emparée de moi. J'avais perdu le sens des lieux, de la situation, mon corps explosait comme le mont Taichan et se vidait de ses laves chaudes et visqueuses, les cris qui sortaient de mon thorax emplissaient l'espace et se réverbéraient sur mes fragiles tympans. Cela dura une éternité, je sentais toujours la douce chaleur de sa bouche maintenant immobile qui couvrait mon sexe en plein débordement, les yeux de SuYen disparaissaient sous mes yeux, je m'endormais calmement dans une inexplicable agonie, j'allais je le sentais succomber avec bonheur à la torpeur d'où je n'espérais plus renaître.

Une voix stridente me tira de mon demi-sommeil. C'était la batelière. Elle était anormalement animée. La jonque avait touché je l'avais senti, quelque débarcadère, il me fallait sortir. Je cherchais autour de moi, dans la pièce maintenant assombrie, SuYen avait disparu. Je sortis du tréfonds du bateau, cherchant un point de repère, la jonque était amarrée au Tai Pak. Un majordome en livrée attendait imperturbable. Il m'aborda dès qu'il me vit sortir du navire.

– *"We expect you for the meal, Sir."*

L'on m'installa à une table discrètement retirée au fond de l'immense salle du deuxième étage du majestueux restaurant flottant. Il y avait deux couverts, j'attendais SuYen avec une impatience non dissimulée et je n'hésitais pas à requérir sa présence auprès du Boy préposé à ma table.

– *"Be patient Sir, it won't be long."*

J'étais réconforté. Les lumières d'Aberdeen brillèrent tout près, la nuit s'annonçait magnifique, j'entrevois des heures délicieuses avec SuYen dont le mystère s'estompait peu à peu. L'attente se faisait plus insistante. Je m'inquiétais auprès du Boy de l'absence de Su Yen.

Après de longs conciliabules avec un mystérieux personnage qui logeait quelque part derrière de délicats paravents, il m'invita à manger en m'expliquant que SuYen serait là à la fin du repas. Je dégustais un à un les Dim Song offerts dans les carrosses qui parcouraient systématiquement les allées. Je n'avais plus d'appétit, je souffrais de l'absence de SuYen. A la fin du repas, l'atmosphère s'anima. Les clients semblaient plus volubiles, la nuit était maintenant bien engagée, on m'annonça discrètement l'arrivée de SuYen.

Il y avait un attroupement de majordomes et de boys; un homme élégant, vêtu d'un étrange costume chinois, digne et hautain, il s'avança et déposa devant moi une impressionnante assiette recouverte d'une cloche en étain fraîchement astiquée.

Les yeux de l'assistance étaient figés dans ma direction, le silence se fit et j'entendis ces simples mots de la bouche du mystérieux personnage:

– *"my daughter, SuYen."*

Je regardai tout autour je ne voyais pas SuYen, je m'inquiétais. J'avais devant moi son père, imperturbable, qui semblait me l'offrir sur un plateau d'argent. Je soulevai la cloche avec une certaine inquiétude.

Un cri d'horreur sortit de ma bouche. Je me levai brusquement renversant la table et son contenu. L'assistance resta figée de surprise. Je dévalai les escaliers comme un déchaîné, je m'engouffrai dans un sampan amarré au Tai Pak, regagnai Aberdeen, puis Victoria et enfin le paquebot de la Compagnie Maritime Française et restai là prostré, hagard durant le reste du voyage vers le Japon.

Marie, la jeune française qui faisait partie du groupe de voyageurs embarqués avec moi à Bangkok et qui n'avait cessé de me faire la cour s'était approchée discrètement de moi. Flairant mon profond malaise, elle avait entrepris de m'arracher petit à petit le récit de mon aventure à Hong Kong.

– *"Mais qu'y avait-il dans l'assiette pour te perturber à ce point?"* Demanda t'elle.

Et j'entreprit de lui décrire le contenu de l'assiette:

– *".....arrosé d'un mystérieux liquide blanchâtre, il y avait les yeux extasiés de SuYen."*

Les métamorphoses de la geisha.

Un conte érotique se déroulant dans le Japon féodal, lors de la cérémonie du thé.

"La femme cependant, de sa bouche de fraise,
En se tordant ainsi qu'un serpent sur la braise,
Et pétrissant ses seins sur le fer de son busc,
Laissait couler ces mots tout imprégnés de musc:
- " Moi, j'ai la lèvre humide, et je sais la science
De perdre au fond d'un lit l'antique conscience.
Je sèche tous les pleurs sur mes seins triomphants,
Et fais rire les vieux du rire des enfants.
Je remplace, pour qui me voit nue et sans voiles,
La lune, le soleil, le ciel et les étoiles!
Je suis, mon cher savant, si docte aux voluptés,
Lorsque j'étouffe un homme en mes bras redoutés,
Ou lorsque j'abandonne aux morsures mon buste,
Timide et libertine, et fragile et robuste,
Que sur ces matelas qui se pâment d'émoi,
Les anges impuissants se damneraient pour moi!"

Baudelaire

La nuit s'amorce sur la grande ville de Nagoya. J'ai garé mon auto-caravane pour la nuit, sur les terrains face au château de Nagoya. Les lumières du château font un effet étrange qui transcende toute notion du temps. Après cette longue journée dans le tumulte de la grande ville, ce décors paisible me transporte à une autre époque; l'on n'entend plus qu'un soupçon du murmure lointain de la ville, la nuit sera merveilleuse.

Une auto presque silencieuse s'arrête à la porte d'une maison discrètement à l'écart, à l'une des extrémités du terrain. Des hommes alertes et bien habillés en sortent. Ils portent l'attaché case caractéristique des hommes d'affaires, ou de l'homme japonais affairé. L'étrange maison les avale prestement par une porte dissimulée sur le côté. Je m'approche discrètement mais avec curiosité de la maison. C'est une maison sombre de style japonais. Une maison toute en bois, décorée de subtils treillis de bois, des fenêtres ajourées, des toits aux tuiles noires et des parements en stucs vieillots, comme une maison d'une autre époque, d'un autre temps, une maison de geisha, une sumiya traditionnelle comme il s'en trouve dans Pontochô, le karyuu des geishas de Kyoto.

J'entends des voix qui proviennent du second étage de la maison, de l'une des fenêtres en treillis inondée d'une lumière jaunâtre, des éclats de voix d'hommes mélangés à des rires saccadés de femmes hystériques.

Après un moment de curieuse exploration de la maison, un pan du rideau, un noren de couleur noire artistiquement décoré de calligraphies kanji qui surmonte l'une des hautes fenêtres, s'écarte discrètement sur le visage étrangement maquillé d'une josei, une mystérieuse watakushi dans son attirail lumineux de geisha.

Elle semble d'abord surprise de me voir puis malicieusement intéressée, elle s'excite et semble appeler d'autres occupants qui ne tardent pas à la rejoindre: deux autres geishas surexcitées qui ne cessent de m'explorer du regard et de commenter entre elles avec les petits rires saccadés caractéristiques des japonaises face à l'inconnu ou à l'insoupçonnable.

Les voix sourdes et saccadées des hommes qui proviennent du lointain de la pièce, ne semblent pas perturber les jeunes geishas dans leur nerveuse exploration de ce *gaijin* insolite qui arpente depuis peu les abords de la sombre demeure.

Les signes de la main qu'elles font en direction de la porte latérale de l'étrange maison sont sans équivoque, elles m'invitent à les rejoindre. Mon cœur se met à battre de façon plus accélérée, moi qui n'ai pas encore osé pénétrer ces lieux tabous qui hantent mon esprit depuis si longtemps; percerai-je enfin le secret de ces lieux où s'affairent avec tant de grâce ces mystérieuses *bijin* que sont les geishas vouées à satisfaire tous les désirs du mâle?

La nuit sera magnifique. Une légère brise traverse le large parking. Le château projette ses lumières étranges sur la haute muraille de pierres qui le supporte. Je n'entends plus qu'un indistinct murmure venant de la ville toute proche. Je suis transporté dans une autre dimension, les regards curieux des geishas agitent mes sens, je me sens succomber à la tentation de la chair. Je me dirige vers la porte latérale de la sombre maison, le rideau de la haute fenêtre se referme discrètement.

J'ouvre la porte latérale de la sombre demeure et pénètre à l'intérieur. Sitôt entré, une étrange sensation m'envahit, comme si j'étais projeté hors du temps. Je n'entends plus les rumeurs de la ville, rien qu'un battement régulier qui vient de mes propres profondeurs. L'escalier vieillot, aux planches de bois polies par le temps, craque sous mes pas; une lampe à l'huile anachronique projette des ombres inquiétantes sur les parois vieillottes; des odeurs inconnues viennent chatouiller mes narines. Sur le palier supérieur de l'escalier, une étrange créature, outrageusement maquillée, m'attend avec une curiosité non dissimulée.

Fantôme immatériel, créature irréaliste, femme abstraite sortie d'une autre dimension que la mienne, elle me happe sitôt que j'atteins le palier supérieur de l'escalier.

Après m'avoir déchaussé avec déférence, elle s'accroche doucement à moi et, en équilibre sur ses hauts sabots de bois, elle m'entraîne à l'intérieur d'une grande pièce faiblement éclairée par des lampes à l'huile, qui projettent des ombres blafardes sur les structures sombres de la pièce. J'aperçois un groupe d'hommes en kimonos assis à même le sol, près d'une grande table en bois laqué, encombrée de menus objets: des plats aux laques noires contenant des aliments artistiquement disposés, des jarres aux vernis glacés, d'autres objets indéfinissables. Des geishas au visage maquillé et somptueusement vêtues de kimonos aux motifs floraux, s'activent à petits pas saccadés autour de la longue table. Les hommes semblent occupés à de frivoles espiègleries qu'ils accompagnent de rasades d'une boisson à base de riz qui leur brûle la gorge. Leurs cris gutturaux font sursauter ces fragiles geishas qui s'agitent autour d'eux comme de nerveux papillons. Elles s'ingénient à satisfaire leurs moindres caprices, elles portent les aliments à leur bouche, s'adonnent avec eux à des jeux subtils et à des caresses pudiques, font naître des mélodies atones d'un étrange instrument à cordes ou s'adonnent à des danses lentes et gracieuses. La délicate féminité de ces jeunes geishas cadre mal avec la rudesse et la vulgarité des hommes.

Mon arrivée inopinée fait naître des commentaires ironiques et parfois hostiles des hommes à l'endroit de cet étrange *hennagaijin*, sans toutefois perturber leurs puériles gamineries, seules les jeunes *maikos* me montrent un intérêt protecteur empreint d'une curiosité non dissimulée. Je suis entraîné hors de la grande pièce par ma compagne geisha, qui performe pour moi d'étranges pantomimes de révérence. Nous longeons de longs couloirs flanqués de parois translucides, jusqu'à l'étage inférieur et pénétrons derrière l'une des cloisons mobiles. Les multiples attentions, les révérences, les interpellations vocales incompréhensibles de ma compagne ne suffisent pas à m'éclairer sur le sens des événements et des situations.

Comme un esclave docile, je me plie aux conventions qu'elle m'impose, n'attendant de ces exercices que la plus libertine des évasions.

La pièce est large et lumineuse car flanquée sur trois de ses quatre faces de shoji-gamis, ces parois translucides en papier de riz. Le plancher est partiellement recouvert de nattes en tatami, d'une section plus étroite en planches poncées par le temps et qui supporte des comptoirs en bois sombres munis de multiples bassins de formes et de fonctions variées; d'étranges récipients de métal sont suspendus au toit par de compliqués cordages; dans l'un des coins de la pièce, un haut et étroit bac circulaire, fait de planches de bois courbées, ceinturées de liens de chanvre, dégage une vapeur odorante mais inquiétante.

Ma geisha, en habile kan-geiko, m'installe à même le sol et elle entreprend un laborieux exercice pour m'enlever mes vêtements. Mes sens s'agitent. J'imagine avec euphorie les événements qui suivront et j'essaie avec angoisse de prévoir les difficiles manipulations qui me permettront d'atteindre les chairs cachées de ma tendre geisha, derrière les koitsukuri, ces épais maquillages, les multiples kimonos aux dessins floraux, la délicieuse obi qui les retient au niveau de la taille et se termine au-dessus des reins en une boucle si complexe, la somptueuse coiffure d'un noir luisant, fichée d'aiguilles et d'étranges palettes florales, je crie déjà au secours.

Je suis maintenant complètement nu et vulnérable devant cet être insolite qui me regarde avec espièglerie et câlinerie, derrière son complexe accoutrement de geisha; je brûle d'envie de la déshabiller avec toute la sauvagerie qui caractérise ma condition d'occidental impétueux. Et j'imagine avec bonheur la somptuosité de ce corps, derrière ces murailles imprenables et ma hargne à en soutirer toute les pulsions sexuelles.

Elle a du lire mes pensées; elle s'éloigne doucement en exécutant de petits sauts saccadés sur ses jambes repliées sous son corps. Son petit rire timide est sans équivoque sur la lecture qu'elle a faite de mes sourdes intentions, elle appelle d'une voix déterminée quelqu'un derrière la cloison fragile; l'une des cloisons translucides en papier de riz s'ouvre lentement sur une toute jeune fille, une belle atashi, presque une fillette. Elle est nue: une chair blanche aux formes douces, d'une rondeur fragile, le front ceint d'une gaze transparente, seul son visage est maquillé, un masque d'amidon d'une blancheur blafarde, le dessin arrondi des lèvres diminutives souligné à la lèvre supérieure d'un pourpre éclatant, les cils redessinés très haut au-dessus des yeux en amandes, comme le masque impavide des mystérieuses geishas, avant l'installation laborieuse des somptueux kimonos par les onagoshi-san; elle s'agenouille près de moi, timidement, à même le tatami de la pièce et elle attend dans une pose de complète soumission.

Ma compagne geisha interpelle la jeune et timide hangyoku, de petits commandements saccadés et les deux entreprennent un habile cérémonial pour m'inviter à prendre place, près de l'étrange bassine qui trône dans le coin de la pièce.

Alors commence, sous le regard amusé et coopératif de ma compagne geisha, un laborieux exercice qui consiste à purifier mes chairs souillées, ici et là, au cours de mes nombreuses pérégrinations, par ci par là, dans le vaste monde de perversions.

Après un minutieux lavage, je suis rapidement immergé dans une eau bouillonnante qui dégage de subtiles vapeurs odorantes; la jeune et jolie geiko se glisse discrètement dans le bac trop étroit. Mes sens s'agitent au contact de ce corps fluide et élastique qui coule doucement le long de mon corps. Mes scrupules d'occidental, alimentés aux sources d'une foi empreinte d'une pudeur féodale, n'arrivent pas à accepter que je devrai accomplir le okasu saishi avec cette fillette, qui pourrait être ma fille, sous le regard complice de cette autre femme avec laquelle je pratiquerais le aisuru avec tant de bonheur.

La jeune apprentie geisha glisse doucement sur ma chair nue les paumes de ses mains agiles; elle s'arrête avec application aux anfractuosités de mon corps, à la rencontre des articulations. Ma compagne geisha l'accompagne parfois de ses mains, tout en s'appliquant à ne pas asperger ses amples et élégants vêtements. Elle émet parfois, ce qui semble être des remarques espiègles qui font éclater la jeune maiko d'un rire timide, elle accompagne ainsi les mains de la belle atashi vers les parties intimes de mon corps. Je sens alors les doigts de la jeune apprentie, s'immobiliser sur mon sexe, puis, libérées de l'emprise des mains de ma compagne, soulever délicatement mon prépuce et le manipuler doucement. Mon esprit est confus, je ne sais plus où se termine la manipulation hygiénique et où commence l'acte sexuel, mon sexe se gonfle démesurément sous l'impulsion des doigts de la jeune maiko.

C'est ainsi, sous l'effet d'une éjaculation - un incontrôlable bibinkuru - que ma semence va se répandre sur ses petits yubi agiles, pour ensuite se mélanger aux parfums aromatiques qui surnagent, tant bien que mal, dans le liquide vaporeux de l'étroite bassine.

Ma compagne, en kan-geiko expérimentée, a tout compris; elle m'aide à sortir de l'eau, elle m'assèche avec une application empreinte de tendresse puis m'invite à m'allonger sur le tatami alors qu'elle s'agenouille près de moi, attentive et immobile. La jeune maiko entreprend alors de me masser. Les gestes sont les mêmes. Délicatement, elle parcourt mes chairs en s'attardant aux parties plus sensibles qu'elle semble repérer comme par magie. Elle s'y appuie plus longuement. Puis elle monte sur moi et entreprend de me piétiner. Je sens ses petits pieds délicats fouiller au plus profond de mes chairs, s'attarder aux anfractuosités osseuses, appuyer plus fortement à certains endroits. Elle s'agenouille sur mes flancs, y laisse glisser son corps élastique dans une gymnastique qui semble lui soutirer autant de plaisir qu'à moi. Puis de ses ashi agiles, elle vient coquinement manipuler mes organes génitaux avec la dextérité des doigts de sa main.

Elle abandonne cet entreprenant mais réconfortant exercice, sous le regard courroucé de ma kan-geiko qui m'invite à me retourner. Le même manège recommence et je la sens piétiner mon dos avec grâce jusqu'à l'épuisement de mes forces.

Puis la jeune kamuro nous quitte, en reculant respectueusement en direction de la paroi translucide, par une succession de courbettes et en émettant des petits cris empreints d'une subtile résignation.

Avec l'aide de ma kan-geiko aux gestes attentifs, j'enfile un somptueux kimono, puis, d'inconfortables gata aux semelles de bois, qui me font perdre l'équilibre, générant ainsi les rires saccadés de ma compagne. Nous pénétrons dans l'immense oohiroma et nous nous joignons au groupe d'invités, toujours attablés à la grande table. Je suis reçu par ces hommes avec une certaine indifférence, comme si je faisais maintenant partie du groupe.

Je m'installe avec les autres hommes, autour de la table basse toujours encombrée d'objets hétéroclites: des plats laqués aux mets soigneusement agencés, les éventails jetés là, pêle-mêle, résultat d'un intrigant jeu de hasard, les vases remplis d'un saké fumant. Les évolutions rythmées des dociles geishas autour de la table, l'étrange mélodie du kuruodori sortie d'un samisen délicatement joué par une kikado aux doigts agiles, la constante attention de la jeune et jolie maiko qui ne me quitte des yeux, épiant pour les satisfaire les moindres de mes gestes d'indécision, la lente kagura dansée par la voluptueuse tachikata; je goûte ainsi, pendant des heures inoubliables, au satori, cet état d'extase indéfinissable, sous le regard constant et approbateur de ma geisha.

D'étranges sons, provenant de la rue, attirent mon attention, insolites et hors du temps. Le murmure de la ville moderne n'existe plus, remplacé par des crissements de roues de bois sur la chaussée, des croassements humains inintelligibles, des pétarades pyrotechniques, des tambourinages sorties d'insolites taikos, des sons n'ayant aucune résonance connue à mon cerveau et qui m'attirent vers le ranma, cette fenêtre ajourée, là où plus tôt, les jolies et turbulentes geishas avaient réussi à m'attirer dans le confort de leur doux minchuku.

Mon auto-campeur n'est plus là, mystérieusement remplacé par un palanquin, un kago décoré de fins dessins; il est entouré d'un aréopage hétéroclite d'êtres étranges qui s'agitent dans tous les sens.

Nagoya a également disparue, là-bas à l'horizon, remplacée par une forêt profonde, d'où émerge la masse rouge du torii du temple d'Atsura, les longs étroits et encombrés sentiers de pierres, l'ombre impressionnante de la muraille du château et ses sombres donjons, les échoppes animées, les oriflammes colorés pointant vers le ciel, les lanternes translucides, les tentes aux dessins géométriques, les présentoirs à totorojirus, garnis de jijo des enfants dissipés et bruyants, les impassibles pèlerins aux chapeaux de paille pointus, les femmes aux kimonos fleuris juchées sur de hauts sabots de bois, les porteurs de palanquins lourdauds et dégoulinants de sueurs, les chevaux ployant sous de trop lourdes charges, les fagots portés par des coolies habiles, une longue procession de daimyôs, des femmes élégantes aux ombrelles de papier, des choguns hautains, des samuraïs en armes, et là plus bas, sous les fenêtres du honjin où je suis si bien, des geishas surexcitées qui essaient d'attirer les pèlerins trop pressés d'atteindre Ise ou Edo; est-ce bien là, Miya, l'ancien relais, le ton'ya encombré du Tôkaidô, et j'aurais été, à mon insu, transporté dans le temps?

Transporté dans le temps, transporté à l'époque Edo du Japon médiéval, cette scène d'un temps antérieur qui se déroule sous les fenêtres du honjin, les personnages qui s'agitent à l'intérieur du vaste hiroma où je me trouve présentement, les jolies geishas, les dévouées maikos, les invités rustres, tous ces personnages d'un autre temps et qui auraient participé à ce moment d'illumination, de satori, j'aurais été transporté dans le temps au moment de franchir la porte du reposant et invitant sumiya.

Attentive à mon désarroi, ma kan-geiko s'approche et me reconforte, des mots que je ne comprends pas mais qui m'apaisent, des gestes tendres et délicats, des touchers d'une douce sensualité qui provoquent chez moi un incontrôlable désir charnel. Sans m'exprimer de mots, elle aura compris le message de mon coeur. Elle m'entraîne à nouveau le long des parois translucides.

Elle m'entraîne parmi les étroits couloirs, jusqu'à un minuscule niwa, aménagé de plans d'eau, d'un roji de bambous, et de fleurs, au centre duquel trône un tsukubai, une pierre grossièrement sculptée en forme de bassin, dans lequel coule doucement, une eau claire, provenant d'un complexe assemblage de rigoles en bambou. A l'aide d'un long et délicat hichaku fait de bambou, elle cueille l'eau du bassin, et procède à l'ablution de mes mains et de ma bouche, elle fait ainsi de ses mains et de sa bouche. Puis nous nous dirigeons tout près, à l'intérieur du couloir.

Elle s'arrête et s'assoit, devant l'une des cloisons translucides. Elle déplace le fragile fusuma, d'un geste lent. Elle enlève ses sabots de bois et dépose le sensu sur le tatami, après l'avoir déployé d'un geste sec et habile. Elle place ses deux mains à plat sur le tatami et, elle jette un regard circulaire dans la pièce. Puis elle déplace le sensu vers l'avant et elle m'invite à la suivre à l'intérieur par l'étroite ouverture.

La pièce est petite, c'est un chamise, un salon de thé reconnaissable à la présence d'un kama en métal ciselé. Celui-ci est encastré dans un furo en terre cuite qui lui sert de brasier. L'ensemble est enfoui sous le niveau du plancher et légèrement en retrait dans la pièce dont il constitue le seul accessoire. Il n'y a pas de meubles, rien qu'un vase à fleur et un scroll suspendu au-dessus qui ornent le tokonoma, en retrait au fond de la pièce.

Elle se déplace vers le tokonoma par petits pas saccadés, en évitant habilement de toucher les bordures du tatami. Elle place le sensu en face d'elle, regarde longuement le kakemono et l'ikebana, puis elle courbe l'échine respectueusement.

Deux jeunes maikos qui étaient discrètement silencieuses, dans l'un des coins du chashitsu, se rapprochent avec grâce, par petits pas saccadés. L'une d'elle s'installe en face du kama autour duquel sont disposés les divers objets nécessaires à la cérémonie du thé. Ma compagne geisha me rejoint et vient s'asseoir en face de moi, en ne laissant entre nous que l'espace de la bordure du tatami.

L'autre maiko vient s'asseoir à mes côtés, un peu en retrait. J'ai bien reconnu la jeune et jolie atashi qui a accompagné mes ébats dans l'étroite bassine du onnayu. Elle se rapproche doucement et, avec des gestes délicats, elle me libère de mon kimono. Le sokyoku, cette musique étrange sortie d'un koto, traverse les fragiles parois de shôji-gami. Je ressens un certain inconfort, sans doute dû à ma nudité, les petites poupées fragiles s'agitent devant moi avec dévotion, et je perçois une légère ironie sur le visage des jeunes bishoujo.

Ma compagne geisha est impassible, les yeux légèrement baissés, elle n'a pas bougé. La jeune maiko s'approche d'elle et elle commence à la dévêtir, elle déroule l'élégante obi qui ceinture sa taille et qui n'en finit plus de se déployer.

L'autre maiko-san s'affaire déjà au seicha. Elle manipule avec grâce tous ces objets délicats, selon le chadou, un rituel d'une étrange subtilité.

Elle a d'abord purifié, à l'aide du fukusa, la fine cuillère sculptée dans le bambou, le chashaku, ainsi que le natsume, la boîte aux délicats dessins qui contient le thé. Elle inspecte ensuite le fukusa avec attention, puis le dépose sur le tatami après l'avoir soigneusement replié. Ses gestes sont lents et réfléchis, empreints d'une grande sérénité.

Puis elle verse un peu d'eau chaude dans le chawan, en utilisant à cette fin un hishaku au long manche de bambou. Elle prend ensuite une étrange brosse aux fines lanières de bambou, un chasen, qu'elle rince dans le chawan; elle jette ensuite le contenu du bol dans le kensui prévu pour recevoir les résidus d'eau.

Elle essuie ensuite le chawan avec le chakin, qu'elle manipule avec des gestes lents.

Mon esprit vacille, l'inconfort devant ma propre nudité s'estompe graduellement. De subtiles odeurs de thé embaument déjà la pièce. Le lent et compliqué rituel qui se déroule devant moi exacerbe mes pulsions sexuelles. J'ai une folle envie de plonger vers ma kan-geiko, impassible devant moi, et dont je perçois, ici et là, des parcelles de chair d'une blancheur exquise. Je n'en fais rien. Je suis soudé au tatami par une force invisible. Mon esprit seul voyage, comme un dépravé, avare de subtilité.

La jeune maiko-san soulève ensuite le natsume et le chashaku et, à l'aide de la délicate cuillère, elle dépose le thé dans le chawan. Elle y verse un peu d'eau chaude et, à l'aide du hishaku, elle manipule le précieux mélange dans un mouvement rotatif lent et continu, jusqu'à ce qu'il forme une pâte malléable.

Le premier kimono aux motifs fleuris s'ouvre sur un second kimono. La chair blanche de ma somptueuse meigi se dévoile lentement, de l'épaule gauche jusqu'à la cage thoracique. Le premier kimono s'étale maintenant, inerte sur le tatami. La jeune maiko enlève un second kimono, puis en dévoile un troisième au dessin plus discret. Elle continue ce trop lent processus et fait glisser laborieusement le kimono vers le bas, autour du tronc immobile de ma kan-geiko, elle découvre ainsi ses épaules. Ma respiration s'arrête. Les seins minuscules se dévoilent au complet, puis le plexus solaire, le profond entonnoir de l'ombilic, la paroi bombée et lisse de son hara et toute cette chair ronde et blanche qui s'étale maintenant jusqu'à l'étroite et longue déchirure du vagin, une chair lisse et luisante, parcimonieusement épilée, inviolable petite caverne qui s'allonge jusque derrière la sombre fissure formée des cuisses, timidement resserrées l'une sur l'autre. Elle n'a pas bougé. Ses yeux sont fixés à la bordure du tatami, fragile frontière entre cette proie appétissante et sans défense et mes voraces pulsions sexuelles.

La jeune maiko s'attaque maintenant à l'étrange coiffure de ma kan-geiko. Elle enlève les longues aiguilles fichées dans la perruque, les étranges palettes de bois aux contours sinueux, les grappes fleuries qui pendent jusque sous la ligne des épaules, la majestueuse perruque d'un noir luisant. L'élégant yukata de la petite maiko s'est ouvert sous l'intensité de l'activité, ou plus simplement par l'effet d'une subtile volonté de partager ces moments de lubricité avec nous; j'aperçois des parcelles de ses formes infantiles, au gré des mouvements de son corps, puis la longue et noire crinière de ma kan-geiko vient s'étaler sur ses chairs blanches, sur celles de la jolie maiko, en de multiples filaments effarouchés. La jolie maiko a laissé tomber son yukata fleuri, dévoilant en entier son corps de fillette, elle vient glisser sournoisement dans mon dos où elle s'incruste avec passion.

Les mouvements de la jeune maiko s'arrêtent. Elle dépose le chawan sur le tatami et y déverse un peu d'eau chaude.

L'odeur du thé emplit mes narines. Les sons saccadés du koto s'infiltrèrent dans mes pores et font frissonner mon corps de spasmes erratiques. Je regarde les chairs appétissantes de ma tendre geisha, elle a bougé légèrement, ses yeux se sont relevés. Mon sexe se gonfle. La pression de la chair chaude de la jeune maiko s'intensifie, les pointes de ses oppai minuscules s'incrument plus profondément dans mes chairs.

Les mains de ma kan-geiko ont franchi la frontière du tatami. Elles s'installent et restent là, immobiles un moment, sur mes genoux. Puis elles glissent lentement jusqu'à mon tronc et s'y appuient légèrement, faisant basculer mon corps dans le vide, je viens m'affaler doucement sur le corps de la jeune et gracile maiko stratégiquement déployé sur le tatami. Je sens parfaitement la structure de ce corps trop fragile s'encaster dans mon dos, ses petits seins rigides transpercer mes omoplates, mes fesses viennent reposer avec impudence dans l'étroite et chaude vallée formée par la fissure qui marque la rencontre de ses jambes fluettes, celles-ci se sont volontairement déployées et encerclent maintenant mes jambes en une étreinte énergique.

Pendant ce temps, ma kan-geiko s'est elle aussi discrètement glissée sur mon ventre; elle s'y incruste habilement, déployant ses membres autour de mon corps, rejoignant les membres de la jeune maiko pour former ainsi une enveloppe compacte et inexpugnable, comme un yoni, à l'intérieur duquel mon corps tout entier se métamorphose en un impudent lingham.

Mon corps s'agite. Les chairs chaudes qui m'enrobent se resserrent, s'échauffent et s'agitent au rythme des palpitations de mon corps. Le sang court dans mes veines qui se gonflent jusqu'au paroxysme, frisant l'éclatement.

Puis l'étau se desserre. Les membres se déploient, le corps de ma kan-geiko glisse doucement vers le bas, le long de mon ventre, ses lèvres chaudes lèchent au passage mes chairs grisées par une tension extrême. Elle s'installe là, près de mon sexe en ébullition qu'elle enserme de ses doigts, elle attend ainsi inerte le bibin kuru, l'érection du volcan.

L'odeur du thé remplit mes narines. Les plaintes du koto martèlent mes sens. La jeune maikosan est agenouillée tout près, portant de ses deux mains le chawan aux magnifiques textures de raku. Elle appuie ses coudes sur ses genoux, fait une longue révérence et elle s'immobilise jusqu'à ce que ma kan-geiko perçoive sa présence à ses côtés. Ma kan-geiko se relève et accepte le chawan des mains de la jeune maiko. Elle soulève le chawan de ses deux mains, le retourne vers moi pour me montrer le dessin floral qui en garnit la paroi principale, elle fait une longue révérence. Elle soulève lentement le chawan en le fixant des yeux et elle ingurgite le chaud liquide d'une seule rasade.

Elle est là, immobile devant moi, ses yeux fixent mon pénis au bord de l'éclatement, la bouche encore pleine du chaud liquide, elle se penche sur moi et elle engouffre doucement mon pénis entre ses lèvres hermétiquement closes.

Je sens ses lèvres glisser le long de mon sexe, en exerçant une forte pression, ses lèvres écartent au passage mon prépuce; elle appuie plus fortement sur sa mâchoire égratignant mes chairs fragiles de ses dents aiguës, mon sexe se gonfle de sang, il est au bord de l'éclatement, il plonge dans le brûlant usucha, pénètre plus profondément, pour atteindre l'étroit couloir du shokudo et s'y maintenir un instant; puis elle resserre et desserre l'étreinte, jusqu'à l'expulsion de mon visqueux sperme dans le liquide encore tout chaud, qui gonfle la gorge de ma kan-geiko, chaud élixir qu'elle ingurgite avec passion.

C'est ainsi que j'ai atteint le wao-kei-sei-jaku, la suprême harmonie, je me suis endormi, j'étais satisfait.

J'ai du rêver. Les sons de la ville me tirent de mon sommeil: des klaxons, des crissements de pneus, le bourdonnement de la ville au loin, des cris d'enfants, des feulements sinistres d'animaux, des sons domestiques, des bruits de chaudrons, des tintements de clochettes, des éclats de voix, des rires saccadés de femmes hystériques, des froissements de papier, le gong mystérieux d'un temple shintoïste, j'ai du rêver, je me réveille enfin.

Le décors est le même. Je n'ai pas changé de lieu: des parois translucides d'où perce déjà la lumière du jour, des nattes en tatami, un inconfortable takamakura, un oreiller de bois laqué, qui m'a laissé au cou un douloureux torticolis. Je ne suis pas seul; je me souviens de l'intense plaisir de mes sens, cette incomparable nuit d'amour, le voluptueux contact de cette femme charnelle, énigmatique déesse aux baisers sulfureux, intrigante bête aux doigts

tentaculaires, un corps élastique d'une étonnante lascivité, femme tentatrice allongée nue sur le foko-no-wa et qui m'accompagne dans mon réveil, là tout près, le mannequin inanimé, le squelette dépouillé de ses chairs, le corps décomposé de la geisha, d'avoir ainsi traversé le temps.

*Quand elle eut de mes os sucé toute la moelle,
Et que languissamment je me tournai vers elle
Pour lui rendre un baiser d'amour, je ne vis plus
Qu'une outre aux flancs gluants, toute pleine de pus!
Je fermai les deux yeux, dans ma froide épouvante,
Et quand je les rouvris à la clarté vivante,
A mes côtés, au lieu du mannequin puissant
Qui semblait avoir fait provision de sang
Tremblaient confusément des débris de squelette,
Qui d'eux-mêmes rendaient le cri d'une girouette
Ou d'une enseigne, au bout d'une tringle de fer,
Que balance le vent pendant les nuits d'hiver.
(Baudelaire)*

Je traverse éperdu la paroi de papier de riz, je m'engouffre dans la vaste salle de réception, affolé; les invités et les geishas sont toujours là, indifférents à mon désarroi. Des hommes élégants portant l'attaché-case de l'homme d'affaires japonais ou du japonais affairé, s'apprêtent à quitter l'établissement sous l'attention soutenue des geishas.

Je suis comme projeté hors de la maison. Mes sens perçoivent le bruit, maintenant évident, de la ville qui se réveille de sa torpeur nocturne. Les objets me sont familiers, les sons, les gens qui courent dans tous les sens à travers le vaste espace de stationnement, les cars bondés de touristes face au seki, le portail qui donne accès au château. La maison est là, derrière moi, silencieuse et hors du temps.

Je réintègre à pas pressés mon auto-campeur immobile au fond du parking, le palanquin à mystérieusement disparu, les êtres, les sons, les plaintes, les ombres d'un autre temps, remplacés par les murmures familiers de la ville, les inévitables petits monstres, ces garçons aux vêtements stéréotypés, la petite casquette sans rebord, le sac à dos des écoliers et les joshi kousei aux cuisses appétissantes, vêtues d'outrageants fujinfuku au large col dessiné de motifs marins, de longues chaussettes blanches aux laines épaisses lâchement enroulées aux chevilles, fillettes rieuses, espiègles, aventurières. Je démarre sous les quolibets et les rires sans pudeur de ces écoliers et écolières intrigués par la soudaineté de l'apparition de ce gaijin éperdu, comme d'un voyageur égaré hors du temps.

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Contes et légendes asiatiques, décembre 1998) © 1998 Jean-Pierre Lapointe

Lecture multimédiatique sur le site suivant: <http://www.marcopoloimaginaire.com/contes2c1.htm> (4863mots)

Le sacrifice de ZahrA la belle aryenne *un conte érotique ayant pour scène l'Iran des Ayatollahs*

L'avion amorce sa descente sur l'aéroport de Téhéran. J'ai un étrange pincement au coeur.

C'est ainsi toujours, lorsque je reviens dans un pays. Les souvenirs me reviennent en cascade, de façon désordonnée, avec l'impression de revoir les choses et les gens tels qu'ils étaient. Pourtant, l'Iran a changé, comme tous ces autres endroits que je connais et dont je regrette, d'une façon égoïste, la course vers la modernité ou le retour à l'âge de pierre.

Je déambulais dans Téhéran, dans des temps antérieurs, à la recherche de clichés pittoresques, c'était au temps du Chah. J'étais interpellé par le police secrète du Chah, un membre de la Savak, occupé à traquer les manifestations de dérèglements politiques de ses citoyens. J'étais interpellé, sermonné, pour avoir voulu exploiter les caractères typiques de l'Iran comme de ces autres contrées, celles pour lesquelles je parcours le monde, et qui seraient pourtant sans intérêt si elles n'étaient que le miroir de Paris.

Cela faisait 4 heures que l'avion avait quitté Paris. Je terminais la relecture de "La veuve de l'Ayatollah" pour me remettre dans le bain de cette ville. Mes vieux SAS éreintés, de l'auteur Gérard Devilliers, étaient et sont toujours mes meilleurs guides touristiques. Cet exercice de dépaysement avait un autre but, me faire oublier ces autres Ayatollahs, ceux qui aspirent à gérer la conscience de l'occident avec des dogmes non moins différents, aussi peu édifiants, bien autant puants.

Je n'ai pas cessé de scruter ces corps nonchalants pudiquement voilés, qui garnissent les banquettes de l'avion, à la recherche du mystère féminin qui s'y cache. Je réveillais ainsi mes penchants lubriques, à la découverte d'un oeil vif encerclé d'un habile sillon de kohl, une mèche de sombres cheveux se faufilant avec audace par les replis d'un hidjab multicolore, un nez aquilin coquettement décoré d'une incrustation diamantée, une bouche éclatante de rouge sensualité, le dessin d'une hanche au galbe outrageant révélé par la subite tension d'un ample cafetan de lin, une jambe nue jusqu'à la cuisse volontairement extraite de sa prude cache, mes sens s'animaient plus que n'auraient pu le faire les grotesques nudités des plages de France.

C'était aussi pour cela que je quittais l'Occident, pour réveiller mes sens endormis par l'insoutenable morale occidentale, celle de ces nouvelles Ayatollahs parquées sur les banquettes des assemblées nationales et le refus de vivre de leur mort programmée. Mais pourquoi avoir choisi le pays des Ayatollahs?

Téhéran a changé. Le mimétisme occidental y foisonne et accompagne les hideuses imageries de la mullocratie, le regard inquisiteur du Guide suprême a remplacé l'image patriarcale du Schah Riza-Khan Pahlévi. La foule diffère, bien sur. Elle est aussi animée, joyeuse, bon-enfant. Les femmes traditionnelles étaient là, jadis, nombreuses, en séclusion derrière leurs sombres hétaires et regardant le monde à-travers les grillages de tissus de leurs étranges nikabs. Elles ne sont plus seules. D'autres femmes les accompagnent maintenant, isolées derrière l'obscurantiste de la charia, elles ont subtilement transformé ces masques pudiques en de nouveaux appâts qui exaltent l'appétit sexuel au grand dam de la Niroy Entezame, gardienne de la morale islamique. Ces femmes candidement vengeresses, couvent la beauté comme d'une arme suprême contre la bêtise.

Je déambule sur le boulevard Keshavarz, rebaptisé par les nouveaux maîtres, j'ai peine à reconnaître les lieux, les places immenses, les monuments pompeux, les immondes rigoles qui le bordaient ont disparues, l'avenue est congestionnée, indisciplinée, suffocante de gasoil; les gardiens de la révolution sont installés près de la porte Bagh-e-Meli, juchés sur leur 4 par 4, arborant sans vergogne leur barbe noire, leur Kalash et leur suffisance. Je trouve enfin l'échappatoire, le parc des jardins Gelestan, un oasis enfin, discrètement à l'écart du capharnaüm que sont les rues de Téhéran.

C'est le crépuscule sur Téhéran. La nuit est légèrement fraîche, le ciel est éclairé par la pleine lune, l'oppression de la rue n'existe plus, je m'intègre lentement à l'atmosphère du parc, délicieusement paisible. Je déambule parmi les occupants du parc, des familles en pleine allégresse, des vieilles en conversation sur les bancs, des mâles attroupés en d'interminables discussions, des groupes de femmes emprisonnées derrière leurs sombres draperies, des hommes jouant à des jeux subtils, des fillettes enjouées, arborant de coquets tchadors dessinés comme pour souligner leur individualité.

Des filles en groupes restreints, elles s'amuse à narguer l'étranger que je suis, échangeant des regards interrogateurs, des exclamations complices, des rires espiègles, de subtiles provocations corporelles, comme pour tenter le diable, ou échapper malicieusement à l'omniprésente protection des mollahs sur la morale publique.

Risquerais-je l'opprobre publique si je répondais à leurs avances et décidais de fraterniser comme j'ai du vivre la vindicte des compagnons mâles de la belle algérienne, en d'autres temps, dans les rues de Constantine, pour avoir soutenu le regard trop longtemps, subjugué que j'étais par son étrange beauté?

Je continue mon exploration désordonnée des sentiers ombragés de l'immense parc, déambulant nonchalamment, m'imprégnant de la sérénité des lieux faiblement perturbée par le grondement imperceptible de la ville toute proche, les éclats de voix de l'attroupement gracieux de ces filles qui me suivent et me narguent et amplifient leur harcèlement espiègle, comme pour me faire trébucher, risquer une courte conversation, leur permettre ce court et inoffensif contact avec l'étranger, avec le monde extérieur, avec l'ange satanique venu d'occident.

Est-ce cela qu'elles veulent, ces filles dont je perçois des parcelles de leurs beautés subtilement dévoilées, est-ce cela qu'elles veulent, un flirt passager où une réelle aventure que leur beauté et leur grâce ne leur interdit pas mais qui m'apparaît déplacé dans le contexte des lieux et des moeurs officielles qui leur interdit d'accompagner un homme autre que leur père, leur frère, leur mari?

Je succombe malgré tout à leurs avances échangeant des messages corporels et de courtes interpellations de circonstance, et le groupe se resserre subtilement au gré des déplacements sinueux conditionnés par le dessin des allées, les obstacles artificiels, les plans d'eau, les bosquets, les attroupements; nous formons désormais une entité compacte, joyeuse, indisciplinée et mutuellement intéressée.

Elles sont légères et volubiles. Elles sont coquettes malgré leurs austères déguisements imposés par l'aurat. Elles sont belles sûrement derrière ces voiles légèrement écartés qui laissent deviner un soupçon de leurs charmes enfouis. Elles sont audacieuses et frivoles, se pressent et s'éclatent dans des rires espiègles comme pour se glorifier de leur intrépidité soudaine, elles osent, elles vous touchent discrètement et s'en glorifient, elles vous interpellent avec douceur, vous comprenez leur message, vous expliquez qui vous êtes, d'où vous venez, ce qui vous amène ici, elles vous disent ce qu'elles sont, ce qu'elles font, leur séjour à l'Université, ce qu'elles aiment, ce qu'elles savent de l'Occident, et vous êtes désormais des amis, plus que des amis, un monde qui découvre un autre monde, au-delà les images déformées des organes de presse, une aventure au pays de l'impossible, une aventure amoureuse au pays de l'impossible aventure.

Et la rencontre s'est faite, elles m'entourent goulûment, fascinées qu'elles sont par le monde que je projette, par ma naïveté à leur transmettre l'image d'un monde mythique dont je ne partage pourtant pas les mythes. Puis tranquillement et subtilement je parviens à transposer vers elles ma quête des mystères de leur monde à elles, de leur monde au féminin, qui ne correspond pas nécessairement à leurs rêves profonds mais qu'elles semblent assumer avec tant de grâce.

Ainsi le groupe s'individualise et je découvre petit-à-petit les caractéristiques de chacune, leurs personnalités et leurs structures corporelles que leurs austères déguisements n'arrivent pas à neutraliser totalement.

- *"My name is Maliheh, what is your name?"*
- *Je m'appelle Marco*
- *"Marco, She is Habibeh.*

Maliheh, diminutive et enjouée comme une fillette, qui me quitte subrepticement de ses yeux perçants que pour recueillir l'approbation complice de ses compagnes, et Habibeh, grande comme une gazelle, mince et élégante, qui dévoile malicieusement des parcelles de son corps à mes regards furtifs.

- *"Je m'appelle Veeda, et voici ShAhzAdeh, Shaheen et Farah"*

Veeda, un peu rondelette, animée comme une marionnette et qui parle français, ShAhzAdeh et Shaheen qui se tiennent par la main, comme un couple de prudes amoureuses, et Farah au regard d'intellectuelle discrètement estompé derrière des verres épais.

Il y a Jamileh, Faezeh, Masoumeh, et les autres, et il y a aussi ZahrA derrière, impassible, au regard noir et perçant, elle n'a pas parlé, et n'a pas cessé de me regarder, fascinée et fascinante. Il y a ZahrA qui a capté mon regard et réveillé en moi un perceptible fantasme charnel.

Il y a ZahrA, la belle ZahrA, que je ne cesse maintenant de regarder subjugué que je suis par la beauté qu'elle projette, les formes de son corps tracées sur les parois flottantes de ses voiles translucides, l'oeil noir provoquant, mystérieusement souligné de bistre, la subite éjection d'un bijoux au rebord du tchador, les doigts effilés bardés de bijoux, une aventure avec ZahrA que j'emporterais volontiers dans mon lit, là, tout près, à l'hôtel où je loge, une aventure avec ZahrA, au pays de l'impossible aventure.

Je n'ai plus cessé de regarder ZahrA comme si je l'avais choisie, et les autres ont semblé accepter ce choix et le faire leur. J'avais choisi ZahrA et le groupe s'est mystérieusement plié à ce choix et nous a réuni comme si nous formions un couple. Puis le groupe s'est reformé entourant le couple que nous formions, ZahrA et moi, comme pour nous protéger des regards indiscrets, nous assurer la discrétion appropriée pour que nous puissions assumer en toute discrétion cette soudaine et inéluctable union.

J'avais choisi ZahrA, ZahrA m'avait choisi elle qui appartenait sans le connaître à quelqu'un d'autre. Nous formions désormais un couple, un couple éphémère, pudiquement protégé de la vindicte populaire par une muraille humaine formée de ces filles belles et désirables qui avaient accepté notre union avec détachement et nous restions là silencieux, ZahrA avait pris ma main et elle la serrait doucement.

Je m'étais rapproché d'elle à la toucher, humant les parfums de son corps, je m'étais appuyé sur elle ressentant toute l'ivresse de l'exploit sportif, elle s'était laissée faire et elle s'incrustait docilement sans un mot. Elle prit ma main et la guida lentement vers son visage la glissant pudiquement sur ses chairs aisément palpables à-travers les tissus enveloppants qui moulaient son corps, les ondulations de ce corps qui réveillaient en moi de soudaines pulsions sexuelles, je sentais mes sens s'enflammer.

J'approchai mon visage de son visage, elle n'esquiva pas. Je déposai un baiser sur son front comme un père à sa fille, pudique, imprécis et malhabile. Elle accepta sans retenue relevant sa bouche ouverte vers l'objet de cette craintive approche, elle s'offrait à ma bouche et j'y plongeai avec ferveur, dégageant sa langue, aspirant les onctueuses salives qui humectaient son palais, humant le souffle chaud qui jaillissait de sa poitrine exhaltée.

Je sentis des doigts parcourir mes reins, était-ce les doigts d'une autre des filles, alléchées par le spectacle de nos corps imbriqués, et qui haletaient d'envie, appuyant d'interjections approbatives nos incursions charnelles? Les doigts aux ongles tranchants, bardés de pierres incisives, de fins métaux affutés, voyageaient vers le bas, habiles et impétueux comme des armes surnoises, soulevant ma chemise pour s'y frotter, caressant mes chairs moites, traçant des sillons brûlants dans mes chairs fragiles. C'étaient les doigts de ZahrA.

J'avais, moi aussi, entrepris mes propres explorations, mes mains voyageaient impétueusement vers sa croupe, s'infiltraient dans les dédales sinueux de ses voiles lâchement disposés autour de son corps, atteignaient les zones érogènes de ses chairs, s'y attardaient, faisant vibrer tout son corps de spasmes erratiques.

Pendant ce temps, mon sexe se gonflait. Comme un spermatozoïde impétueux, il cherchait instinctivement, dans les méandres vestimentaires de ZahrA, la voie vers l'ultime rituel. Il atteignit sans effort le magique carrefour d'où il perçut l'imperceptible caverne qui s'ouvrait sur la vulve entrouverte de ZahrA, il la sentait, déjà humide à-travers les minces hymens de tissus qui en voilaient l'accès. Il cherchait désespérément la voie lorsqu'une main subtile vint libérer l'impudent lingham en érection et dégager le secret yoni de ses voiles, il s'y enfonça avec passion, attendant tranquillement l'orgasme de ZahrA avant de s'éclater dans son ventre.

J'entends encore le grondement subit, comme si le murmure de la ville se rapprochait. Les filles s'agitaient. Le murmure grandissait, grandissait jusqu'à nous rejoindre. Le monstre était là, immobile, tonitruant, avec ses deux gros phares allumés comme des yeux impétueux, de petits spots haut perchés sur le fuselage métallique aspergeaient le groupe que nous formions d'une lumière envahissante. Des cliquetis métalliques, des bruits sourds sur la terre battue, l'irruption soudaine des "têtes de béton", ces milices chargées d'appliquer les diktats du "ministère de la conduite islamique", arboraient fièrement leur kalash comme de provoquants étendards, nous fumes prestement encerclés. Le groupe de filles se resserra sur nous, jusqu'à nous souder ensemble, ZahrA se pressa sur moi, comme pour s'imbriquer en quête d'une ultime protection.

On entendit le murmure soudain des "miou-miou" des filles qui se répercutait dans les dédales du parc comme un illusoire message de détresse, celui venant des gorges de ces autres femmes solidaires, tout près, tout autour de la scène, accompagnant le choc du métal sur le métal, les feulements absurdes de la soldatesque et les messages apocalyptiques crachés par la radio tonitruante du monstre métallique.

Les hommes de la milice s'attaquèrent à la muraille opaque formée par les corps momifiés des filles, bousculant les unes, violentant les autres de la crosse de leurs armes, brisant finalement la ligne opaque qui nous isolait des autres. Un milicien agrippa prestement mon bras pendant que les autres écartaient ZahrA de la scène.

L'on me traîna avec vigueur vers le monstre immobile, les miliciens retenaient tant bien que mal les filles soudainement transformées en pathétiques amazones, elles martelaient les hommes de leur poings, de leurs pieds en de futiles attaques qui ne firent qu'alimenter le pouvoir des Titans. Elles comprirent que l'on m'emmènerais seul, qu'elles ne seraient pas inquiétées, ce qui alimenta leur hargne guerrière.

Nous approchions du monstre rugissant, les miliciens s'apprêtaient à m'embarquer pour une destination inconnue. Soudain, une ombre s'interposa entre le monstre d'acier et le groupe de miliciens qui m'encadraient.

C'était ZahrA.

D'un geste déterminé elle enleva son tchador, elle fit glisser ses voiles au sol les écartant du pied comme de futiles et encombrants accessoires. Elle apparut en pleine lumière dans toute sa féminité aryenne, belle dans sa jupette plastifiée remontant très haut et qui cachait à peine son slip encore humide. La pointe de ses seins minuscules perçaient outrageusement son chemisier transparent, comme les pics des monts Elbourtz dont les ombres inquiétantes se profilaient vers le nord. Sa toison d'ébène s'emballait sous la brusque dérobade du tchador et venait asperger son corps élastique d'ondulants et miroitants filaments. Elle était immobile comme une déesse de marbre. Les pieds plantés au sol, elle maintenait l'équilibre sur ses fragiles talons à aiguilles. Les mains sur les hanches, elle semblait provoquer, défier la fureur des kalashnikovs, sa croupe se soulevait doucement comme pour narguer le monstre rugissant qui aspergeait de sa lumière dense son merveilleux corps de belle Andromède. Elle avait l'oeil vif et la lèvre provocante et semblait s'offrir en holocauste, lascive, sensuelle, impétueuse bête à faire bander dans sa tombe l'Ayatollah Khomeiny.

– *"Mach Allah"*

L'instant précédant le drame, le temps était suspendu. J'aurais voulu l'enlever, la tenir dans mes bras, la couvrir de mon corps, la voiler sous son tchador, la cacher sous ses voiles pudiques, l'enfermer dans mon harem secret, la cloîtrer, la soustraire à la convoitise des mâles, l'emprisonner au plus profond de mes rêves absurdes. Les soldats me libérèrent et se ruèrent sur ZahrA. Je n'ai pu réagir, en avais-je le courage et la force, j'étais devenu mollah plus que Persée. Ils emportèrent ZahrA dans leur monstre d'acier. Le véhicule disparut dans un vrombissement assourdissant, écartant la foule avec vigueur.

Nous restions là, hébétés, les filles s'agglutinaient autour de moi, le regard vague. Je reprenais l'avion pour Paris le soir même.

Je ne reverrais plus jamais les dômes azurés de Mashhad et d'Isfahan. Je n'arpenterais plus les jardins poétiques de Shiraz. Je ne me perdrais plus dans les dédales mystérieux des souks de Tabriz et de Téhéran. Je ne reverrais plus les pierres de la Perse antique. Je ne referais plus la route de mes départs antérieurs, sur les traces de Marco Polo, par les chemins sablonneux de Yazd, de Kerman et d'Ormuz. Je ne partagerais plus que dans mes rêves, les fantasmes amoureux qui assaillent mon esprit depuis l'ultime sacrifice de ZahrA.

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Contes et légendes, juillet 1999) © 1999 Marco Polo

Lecture multimédiatique sur le site suivant: <http://www.marcopoloimaginaire.com/contes2d1.htm> (2775mots)

La nuit d'amour de la belle princesse Rajput. *un conte érotique se déroulant au Rajasthan.*

Toutes ces photos, ces objets épars sur le guéridon!

Photos de femmes, de filles, de filles-fleurs et de souvenirs, des cartes postales jaunies, des timbres effilochés, de menus objets brillants, des messages aux calligraphies mystérieuses, un écrin de khôl, un sachet fermé au soupçon de kif, des chiffons de safran, un doux parfum d'Asie. Photos plus précises, des compagnons d'aventure, deux caravanes immobiles dans les cols enneigés du Kashmir. Une photo discrète, belle adolescente sikh au regard pervers, douce et éphémère aventure, des écolières Parsis à Bombay, petites fleurs rieuses qui ouvrent un pétale sur l'aventure.

Des souvenirs qui égratignent ma mémoire.

Une photo jaunie, murailles de pierres roses, palais déserts des maharajas, le Hawa Mahal aux fenêtres en lattis laissant percevoir des fragments de femmes sécluses et rieuses. Dans les mascarades urbaines, un passé gaspillé à Jaipur.

Des souvenirs qui hantent ma mémoire.

Une image plus précise, les mystérieux dédales de l'amour, une jeune et jolie mariée Rajput libérée de son purdah, ma mémoire apaisée, pour un instant apaisée.
Jaipur cette nuit-là.

Jaipur, immense bazar aux attelages hétéroclites, foule bigarrée, nerveuse, bus tatoués et véhicules impatients, indescriptible kaléidoscope dans le crépuscule naissant. Bruits de fanfares soudain, bruits de fêtes au loin, déplacements nerveux de foules anarchiques, tintamarres et tam-tams qui se rapprochent. Bruits de fêtes déjà plus près, décors d'anciens palais aux murailles d'ocre et de jade.
Jaipur ce soir-là, le mystère qui naît.

Une foule soudainement se brise, fanfares aux cuivres étincelants, femmes clinquantes, hommes enturbannés, tintamarre carnavalesque, Mercedes arrogantes, étincelantes fillettes à breloques, chameaux hautains, un éléphant artistiquement peinturluré perce la foule, comme un navire en perdition: un éléphant à baldaquin, chevauché par un prince sorti d'un autre temps, vêtu d'un achkan aux brocards précieux, pour l'enlèvement de sa belle et jeune promise, images légendaires qui aspergent ma mémoire.

Jaipur dans mes rêves, toujours.

Ce soir-là, à Jaipur, voyageur transplanté dans une autre dimension, étranger anachronique, ébahi par cette scène d'un autre temps, facilement repéré dans la foule des badauds, je suis l'invité personnel du prince pour assister aux cérémonies de son mariage avec la jeune et jolie princesse Rajput

Udaipur ce soir-là, au sommet de la colline, le palais du Maharana étincellant sous les feux des lanternes allumées.

Une foule compacte d'hommes. Un mouvement lent et indiscipliné en direction des murailles roses. Des hommes engoncés dans leurs dhotis tout blancs et portant fièrement sur leur chef le paga cramoisi. Un défilé ordonné perce la foule, des garçons et des hommes portant des offrandes et cadeaux pour les nouveaux mariés, des vêtements, des tissus, des fruits secs, des bijoux, des sucreries disposées habilement sur leurs épaules.

Un mouvement nerveux de foule, un sillage dans la foule énergiquement provoqué par des policiers nerveux. Un cheval qui s'approche, il porte dignement le prince habillé d'un achkan aux brocarts précieux, le chef recouvert d'un diadème incrusté de perles, une longue épée suspendue à son flanc, et protégé d'un parassol cérémonial aux dorures complexes. L'équipage perce lentement la foule et pénètre dans les jardins du Maharana.

Udaipur ce soir-là, près des jardins du Maharana.

Des femmes multicolores.

Un indescriptible caléidoscope de voiles affriolants, des saris aux multiples dessins géométriques, le constant cliquetis des babioles, les jambes, les bras aux chairs cuivrées artistiquement serties de bijoux, de colliers, de pendentifs, de bracelets d'ivoires, d'os, d'argent et d'or, les croassements inintelligibles des fillettes, les lehangas multicolores qui laissent entrevoir des fragments de chairs appétissantes, les sourires aux larges dents à la blancheur entretenue par les ratissages incessants des branches de neem, les éclats de rires timides, les yeux aggicheurs ceinturés d'un provoquant bistre de khol, les débordements désordonnés des filles, une charmante indiscipline, la voluptueuse beauté primitive, la concupiscence derrière les ornis vaporeux, le regard charnel de la déesse Lakshmi, la lubricité qui papillotte dans la nuit naissante face aux jardins du Maharana, les femmes impatientes, curieuses, agitées attendent l'arrivée de la mariée.

Elle est là, échappée de son mystérieux shattri qui la protégeait du regard des hommes, elle s'avance dignement enveloppée dans son dupatta de soie aux broderies florales scintillantes. Les feux sacrés brûlent sous les toiles safran du mandap. Le prêtre prépare pour les nouveaux mariés, le repas de riz, de sésame et d'orge.

Ils sont là, tous les deux, se tenant par la main pendant que le prêtre récite des textes védiques en sanscrit. Ils accomplissent autour du feu sacré, une étrange danse qui doit à jamais sceller leur union.

Udaipur,

le palais Jag Mandir, joyau de marbre blanc, murailles perforées, jardins suspendus, consoles en corbeilles, passages ajourés, bateau poétique flottant sur les eaux calmes du lac Pichola. Udaipur dans mes rêves aussi.

La nuit est douce. Mes pensées s'entrechoquent, ce sont sans doute ces rêves. Une ombre étrange vient traverser en silence l'horizon de ma vaste chambre. Une ombre mystérieuse venue d'une secrète porte dissimulée dans les complexes calligraphies qui ornent les murs de marbre et de porphyre du palais.

Une ombre aux voiles frivoles qui papillotent doucement dans la brise du soir. Une ombre qui s'effiloche soudainement, laissant tomber ses voiles de lin sur le parquet luisant de la pièce, une ombre qui se déshabille, une ombre aux formes rondes et sensuelles, une ombre de femme, de princesse ou de courtisane généreusement prêtée pour la nuit au visiteur d'un soir par un hôte hospitalier.

Elle s'approche, l'ombre se dématérialise, l'anatomie se précise, les formes se matérialisent, les déhanchements lascifs d'une jeune fille nue glissent dans toute leur splendeur princière sur les pavés luisants du Jag Mandir. Elle s'assoit sur le bord du lit, légèrement craintive et timide, elle reste là sans bouger un regard interrogateur sur moi.

Les mystères secrets du Jag Mandir où les rêveries trompeuses d'un voyageur solitaire. Je n'ai que très peu bougé, juste ce qu'il faut pour exprimer l'ébahissement d'un pèlerin anxieux. Pour éviter d'effaroucher la petite bête affolée ou astucieusement réservée, mes gestes restent apaisants plus que conquérants.

Elle garde sur moi ses yeux noirs soulignés d'un soupçon de bistre, les yeux interrogateurs d'une habile courtisane, d'une petite soeur curieuse ou encore d'une princesse adultère, mes discrètes interrogations n'arrivent pas à percer les mystères qui hantent les couloirs secrets du Jag Mandir.

Je lui parle doucement, des mots qu'elle ne comprend pas. Je lui parle lentement, la regardant dans les yeux, la touchant pudiquement pour ne pas l'effaroucher, jouant avec les étincelants bijoux qui garnissent ses avant-bras, les bracelets en cornes, en ressorts d'argent, les cerceaux de chanvre et d'os, les bijoux incrustés de rubis et de diamants suspendus à de complexes assemblages d'anneaux, des breloques qui pivotent sous l'appel de mes doigts et sonnent comme de petites clochettes plaintives. Elle me regarde sans comprendre, sans détacher les yeux, timide mais légèrement conquise, elle se détend et se laisse aller doucement, petit animal apprivoisé ou astucieuse courtisane?

Je la caresse doucement, sans précipiter mes gestes, lissant sa longue toison d'ébène sous mes doigts impétueux frôlant les rondeurs de ses chairs cuivrées des épaules jusqu'à la hanche, je les laisse s'installer là sur ces appuis larges et confortables, comme d'anxieux instruments de conquête. Elle ne réagit pas, ses paupières s'abaissent légèrement, elle ouvre lentement la bouche, ses mains s'appuient sur mes cuisses et elle se laisse glisser sur moi dans un geste de complet abandon, j'entends les plaintes du lit à baldaquin qui trône au centre de la vaste chambre du Jag Mandir.

C'est ainsi que je l'ai prise, sans précipiter mes gestes, doucement, comme un docile serviteur. J'arpentais son corps en habile voyageur réveillant en elle des frissons insoupçonnés.

Esclave, j'obéissais à ses moindres désirs, accélérant les gestes habiles pour magnifier les spasmes de son corps, modulant les plaintes qui s'échappaient de sa gorge, glissant mes doigts, puis ma bouche, sur ses chairs conquises y traçant des sillons mystérieux qui enflammaient ses sens.

Elle gémissait, se cambrait, se tortillait de plaisir, manipulait doucement mon sexe, sans jamais laisser soupçonner son état de néophyte ou de courtisane expérimentée. L'explosion exacerbée du plaisir sexuel chez cette femme, ne laissait point deviner qu'il exprimait des extases de novice ou des plaisirs savamment entretenus par l'usage.

Je l'enveloppais de mes bras, imprimant dans mes chairs, les stigmates des bijoux qui ornaient son corps. Je cherchais le passage qui m'ouvrirait la porte secrète de sa vulve, pour y déverser la semence qui bouillonnait déjà dans mes veines. Mystérieuse petite porte, qui refusait de s'ouvrir, voilée par un insoupçonnable hymen. J'hésitais, elle gémissait d'impatience, je reculais légèrement, elle me ligotait de ses jambes pour forcer la pénétration.

Cela se fit, elle eut très mal, puis son sang se glissa le long de mes jambes, je le sentis tout chaud, pendant qu'elle explosait, se tortillant comme un serpent, mordant mon visage, écorchant mes chairs avant de s'effondrer dans une douce euphorie.

Elle était belle, et satisfaite. Petite princesse maintenant prête à servir son nouveau maître selon la loi de Manu. Était-elle de celles-là, fille de ces femmes courageuses dont les noms sont gravés sur les satis des Maharanas dans le village d'Ahar, immolées vivantes dans les flammes, elles accompagnaient ainsi le sacrifice de leurs époux à la défense de la patrie contre l'envahisseur?

Je la vis lentement disparaître vers l'endroit où gisaient ses vêtements épars.

Elle les enfila un à un, avec des gestes lents et élégants. Un minuscule slip de dentelles qui voilait à peine son pubis encore entrouvert, d'affriolants pantalons bouffants de satin blanc, un impudent cholis soutenant ses seins laiteux et qui dévoilait son ventre lisse jusqu'au nombril, un long et compliqué sari agrémenté de franges aux dorures scintillantes, déployé à-partir des épaules jusqu'aux chevilles en plis lâchement disposés, un orhni en tissu diaphragme recouvrait sa tête et se déployait jusqu'à la naissance de ses hanches, puis elle relia avec application la fine chaînette d'argent qui partait de derrière son oreille gauche à l'imposant anneau d'or incrusté de bijoux précieux qui transperçait sa narine, elle fixa finalement avec grande application un curieux petit bijou en filigrane qui pendait sur son front dégarni, elle était belle dans ses vêtements de jeune mariée, c'était bien la jeune et jolie mariée Rajput

Ce matin au moment de mon départ. Elle était là portant les mêmes vêtements, les mêmes bijoux précieux, elle accompagnait mon hôte. Le prince me salua affectueusement d'un namaskar en joignant entre elles les paumes de ses mains. Elle n'avait pas levé les yeux sur moi.

Plus tard en contemplant le Taj Mahal, joyau construit par Shah Jahan à sa bien-aimée Mumtaz Mahal, je ne pouvais m'empêcher de penser à l'étrange nuit d'amour avec la belle mariée Rajput à jamais enfouie dans mes souvenirs du Rajputana.

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Contes et légendes, 1998) © 1998 Jean-Pierre Lapointe
Lecture multimédia sur le site suivant: <http://www.marcopoloimaginaire.com/contes2e1.htm> (1768mots)

Contes et légendes africaines

Ces pages contiennent des contes et des légendes érotiques relatant des faits imaginaires se passant dans des lieux réels explorés par l'auteur au cours de ses voyages dans les contrées africaines.

Ce sont des récits d'aventures sexuelles, illustrés d'images sensuelles et de musiques sensorielles.

Les personnages, les femmes et les filles africaines ainsi que les aventures, les actions et les lieux sont imaginaires et ne correspondent pas nécessairement aux us et coutumes des pays africains décrits.

Salimata la belle africaine

Récit d'un départ qui n'en fut pas un.

la charge de la fouguese Ghanéenne

Récit d'un accouplement fatal sur les routes d'Afrique, quelque part dans les arcanes du rêve.

L'ivoirienne amoureuse, ma maîtresse, ma fille.....mon amour.

Un conte amoureux incestueux.

Salimata l'africaine. *un conte érotique ayant pour scène le Burkina Faso*

- *"Attention, attention, monsieur "Marco" en partance pour Paris sur le vol 435 d'Air Inter, veuillez vous présenter au kiosque d'information s'il vous plaît."*

J'avais peine à imaginer entendre ainsi mon nom. J'attendais Sali depuis déjà des heures et je désespérais de la revoir avant mon départ pour Paris.

- *"Monsieur "Marco", veuillez vous présenter au kiosque d'information s'il vous plaît."*

- *"C'est elle, elle est enfin là" me dis-je.*

Subitement, mon coeur s'était mis à battre. J'avais presque désespéré qu'elle ne vienne à ce rendez-vous. Mais elle était là, enfin. Comme hier, elle m'avait fait patienter, des heures interminables à l'attendre et à fabuler sur ces derniers moments passés avec elle avant mon départ prématuré pour l'Amérique. J'oubliais subitement cette longue attente sachant que j'allais m'imprégner une autre fois de son corps d'ébène de sensuelle Africaine.

- *"Je répète, Monsieur Marco en partance pour Paris, veuillez vous présenter au kiosque d'information s'il vous plaît."*

La voix de la speakerine du kiosque d'information se réverbérait sur les parois solides du grand hall; je n'entendais plus que cette voix qui masquait les bruits assourdissants de la foule qui s'agglutinait depuis des heures déjà dans la salle des pas perdus de l'aérogare de Ouagadougou. La voix neutre et fonctionnelle de la préposée au kiosque d'information sonnait à mes oreilles comme une caresse pleine de sensualité. Sali était là tout près, je la touchais presque, je vibraï dans mon corps comme avant l'acte sexuel.

Elle se faisait dénommer Sali mais son nom véritable était Salimata. Je ne la connaissais que depuis hier, mais sa présence m'était familière. Je devais déjà la quitter, avant même de l'avoir vraiment connue. Belle et envoûtante Africaine pour meubler à jamais mes rêves exotiques d'aventures amoureuses.

Elle était là tous les après-midi à la piscine de l'hôtel Ran où je logeais. Je ne lui adressais jamais la parole. Et pourtant elle était devenue une présence familière, et je m'inquiétais intérieurement lorsqu'elle était absente. Elle était devenue une amie que l'on regarde de loin et que l'on voudrait mieux connaître. Petite ondine inhabile, elle essayait de maîtriser les eaux peu profondes de la piscine de l'hôtel Ran, tous les après-midi après 13 heures, durant la sieste quotidienne dont je me privais régulièrement pour la regarder silencieusement étaler son merveilleux corps sombre de jeune africaine. Je l'avais choisi parmi toutes les figurantes de l'étrange aréopage qui fréquentait l'hôtel, les Occidentales pédantes et toujours pressées, les jolies touristes à l'allure égarée, les belles Africaines élégamment apprêtées pour l'amour, les employées nonchalantes, toutes aussi disponibles à succomber à mes pulsions sexuelles; mais j'avais choisi Sali qui ne paraissait pas être là dans ce but, je ne savais pas vraiment pourquoi, mais je l'aimais déjà à distance.

J'étais là, debout et immobile, entouré de mes bagages à main, parmi la foule colorée et indisciplinée qui encombraït le hall principal de l'aérogare de Ouagadougou. J'avais désespéré de la revoir enfin, avant mon départ pour l'Amérique. Elle m'avait donné rendezvous.

Et elle était maintenant là, quelque part parmi cette foule dense et animée. J'avais des frissons d'adolescent et pourtant je le savais, il ne pouvait y avoir au bout de cette rencontre une quelconque aventure sexuelle. Je prenais l'avion ce soir même.

J'avais gaspillé 100 jours de mon temps à faire semblant de coopérer à l'avancement technologique d'une Afrique qui semblait savoir déjà ce qu'elle voulait, et qui se devait d'accepter mon aide et celle de mes compagnons d'entreprise, pour obtenir ces utiles billets verts provenant des agences de coopération internationales.

Tous ces moments d'oisiveté à souhaiter la collision charnelle avec cette fleur, toute noire, parmi toutes ces autres fleurs aux couleurs d'ébène qui essaïaient de partout comme des papillons multicolores jouant et folâtrant à se laisser prendre et qui vous faisaient oublier la banalité de la ville, la tristesse du pays, l'insignifiance du mâle, la poussière qui vous gava la gorge, la bureaucratie tatillonne, jusqu'à la raison d'être de l'Afrique.

Nous avons dîné la veille au restaurant "Le Jardin". Elle m'avait proposé l'endroit; ce premier rendez-vous qui devait nous faire se rencontrer pour la première et hélas, pour la dernière fois. Nous avons mangé, attablés dans un coin discret du jardin. Belle et entreprenante Africaine que j'avais embrassée avec passion. Elle avait, je le sentais, planifié ce moment qu'elle savourait autant que moi.

Je l'avais attendu des heures, impatient dans les jardins de l'hôtel Ran, désespérant qu'elle ne vienne, puis elle était apparue au moment où je n'espérais plus la voir venir, je comprenais enfin que se faire attendre, c'était aussi cela être femme. Elle était radieuse, elle m'avait embrassé comme si nous nous étions connus depuis toujours. Nous avons arpenté les rues sombres et désertes de Ouagadougou, contourné les jardins de l'hôtel Ran, longé le marché désert, traversé les grands boulevards sinistres, contourné la place de la Révolution où ses frères, avait-elle dit d'une voix triste, étaient morts sacrifiés pour une inutile Révolution. Nous avons traversé la ville déserte, main dans la main, cette ville poussiéreuse et anonyme qui nous appartenait que pour une nuit; j'étais redevenu un gamin qui découvrait pour la première fois, la passion charnelle.

– *"Monsieur "Marco, veuillez vous présenter au kiosque d'information s'il vous plaît."*

L'appel de mon nom se répercutait sur les parois denses du hall et frappait mes tympans, me plongeant pour un instant dans les gouffres du rêve.

J'avançai en direction du kiosque d'information. Je ne la voyais toujours pas. Et pourtant, elle était là, et mon cœur qui le savait battait la chamade. J'avançais maladroitement en direction du kiosque d'information, bousculant au passage ces êtres multicolores qui s'agitaient en désordre sur le parquet glissant et qui emplissaient le grand hall depuis déjà 4 heures que nous attendions le départ du vol 435.

–

– J'oubliais momentanément mon état d'exilé dans ce pays perdu à faire semblant d'y travailler. Sali me regardait. Je ne voyais que les globules blancs de ses yeux, son visage se confondait à la noirceur de la nuit et luisait momentanément sous les reflets de la lune.

Les ongles de ses doigts s'étaient enfoncés dans mes chairs. Des frissons étranges parcouraient mon corps.

Nous marchions dans les rues larges et désertes de Ouagadougou, c'était la première fois que nous étions seuls tous les deux. Sali m'avait abordé pour la première fois l'après-midi même aux abords de la piscine, elle s'était approchée et présentée, et elle s'était assise à ma table comme si nous nous connaissions depuis toujours. Je l'observais depuis des heures feignant de lire, feuilletant sans cesse un vieux SAS éreinté, elle semblait ne pas ignorer l'intérêt que je lui portais et m'avait abordé sans aucune gêne.

Elle était belle dans sa quasi-nudité, un corps svelte sur de longues et fines jambes et des seins minuscules, qui se voyaient à peine, gonflant légèrement le bustier de «propylène» de son maillot deux-pièces, dont les dessins aux fleurs multicolores scintillaient, comme des étoiles sur sa chair légèrement cuivrée; de fines bulles d'eau perlaient encore sur son corps bronzé, comme sur la peau tannée d'un animal sauvage. Elle ressemblait à un fauve, une panthère extasiée qui me fixait de ses yeux immenses aux globes étrangement blancs, elle me parlait sans aucune gêne, comme si nous l'avions fait tous les jours depuis déjà un mois que j'étais là, et que je fréquentais ainsi les abords de la piscine. Je la regardais ébahi et un peu surpris de la voir si décontractée, comme si ce n'était pas la première fois, mais nous n'avions que peu de temps et ça, je le savais.

Lorsque nous nous sommes quittés cet après-midi-là, elle m'avait donné rendez-vous pour le soir même, nous allions dîner ensemble, dans un restaurant de son choix.

Je l'ai aperçue au loin, je n'étais plus certain que c'était Sali, une autre femme semblait-il, qui s'était transformée, comme pour souligner un événement significatif, un long corps effilé drapé d'un boubou dessiné de mille tatouages; elle s'avavançait nonchalamment faisant tournoyer ses hanches mobiles autour de l'axe central de son corps rectiligne, elle fendait la foule, déterminée, telle une déesse sûre d'elle. Elle portait un étrange turban fleuri, qui s'enroulait autour de son crâne et cachait complètement ses cheveux; elle était décorée de multiples babioles, des bijoux scintillants aux poignets, de longs pendentifs aux oreilles et d'étranges amulettes, des colifichets sonores des colliers de perles qui pendaient sur sa poitrine jusqu'au niveau du plexus solaire; seuls étaient visibles, son visage, l'une de ses épaules, ses avant-bras et ses mains ainsi que ses chevilles, comme des taches insolites d'un noir profond, qui se détachaient sous l'éclat de cet assemblage coloré et mobile par l'action de son déplacement articulé dans l'espace.

Pédante, élastique, fluide et sonore, elle se déplaçait comme une panthère, elle fendait la foule avec volupté en se déhanchant, attirant les regards des hommes subjugués par sa beauté de bête fauve, ne détachant pas son regard de ma direction. Elle s'arrêta face à moi et déposa un long baiser sur mes lèvres atterrées.

**Je n'oublierai jamais
voyageur d'Amérique
éperdu dans ses îles d'Afrique
de pleurs de rires faciles
de souffrances de morts inutiles
de drames de guerres futiles
son rire lumineux s'est fondu à mes veines**

Je la serrais longuement, imprégnant tout mon corps dans son corps flexible et odorant, oubliant la foule médusée, je faisais comme si je m'enfonçais en elle et docile, elle se laissait prendre.

Nous étions là plusieurs heures avant le départ de l'avion pour Paris, pour rien, sinon pour procéder aux longues et inutiles formalités d'embarquement. L'aérogare était encore presque déserte. Nous étions impuissants, à subir des contrôles irrationnels, l'humiliation des fouilles aussi inutiles qu'illusoire, à passer des tests de sécurité, des interrogatoires soupçonneux, dans cet univers qui semblait sorti d'un roman de Kafka, devant des douaniers, des douanières et des soldats armés, imperturbables et arrogants investis d'une autorité dont ils abusaient avec une joie intérieure non dissimulée.

Nos bagages nous étaient finalement remis après avoir été scrupuleusement vérifiés, nous pouvions circuler librement et y introduire n'importe quoi, avant qu'ils passent effectivement dans la zone dédouanée. Toute cette panoplie de contrôles, ces attentes interminables, ces interrogatoires soupçonneux, étaient rendus totalement inefficaces par cette simple anomalie de procédure. Je quittais ce pays de la façon que j'y étais entré et que j'y avais vécu, un court séjour, en ayant le sentiment de vivre dans l'irrationnel. Je pensai à Sali, belle et insolite, que j'espérais bientôt voir apparaître, que je prendrais dans mes bras, que j'aimerais et qui me ferait oublier tout l'irrationnel du pays, des gens, du temps présent.

Et elle était maintenant là. J'ai passé ces trop courtes heures qui me séparaient de l'embarquement, à circuler avec elle du hall vers la terrasse, du restaurant aux jardins, à l'embrasser longuement, à fouiller les replis mystérieux de son corps, comme si je devais entreposer, dans ma mémoire, en ce trop court instant, tout ce que j'allais laisser d'elle et que le temps ne m'avait pas permis d'approfondir, ce temps gaspillé à l'attendre sans jamais l'atteindre autrement que dans cet ultime moment.

Sali était là, derrière la grille qui sépare la terrasse publique de la zone hors douane où j'étais déjà, alors que j'entendais l'appel de l'embarquement pour le vol 435. Nous nous tenions par la main, ne réalisant pas encore très bien, que ce départ pouvait signifier la fin d'une relation qui n'avait pas encore pris forme. Elle semblait triste.

Nous échangeons de petits cadeaux, de banals souvenirs, des photos, se donnant l'illusion de ne s'être jamais quittés. Sur la piste au loin, déjà les passagers envahissent le tarmac. Le personnel de bord de l'avion vérifie de nouveau les bagages des passagers avant de les laisser prendre l'escalier, qui les mène dans la carlingue de l'Airbus; double vérification, qui jetait un doute de l'efficacité des formalités, que nous venions de subir de la part des représentants des autorités du pays.

Je devais quitter Sali maintenant.

À ce moment, des employés de la sécurité de l'aérogare m'abordent et me demandent de les suivre. Je salut Sali une dernière fois ne comprenant pas encore la raison de cette interpellation.

On m'amène dans le bureau d'un officiel de la sécurité. Je ne comprends pas ce qui se passe, mon avion doit partir incessamment, je demande qu'on m'explique la raison de cette interpellation. Un fonctionnaire hautain et peu empressé me retient avec une lenteur et des détours linguistiques calculés, qui visent à magnifier volontairement sa fonction d'autorité. Il en a cure de me voir rater mon vol pour Paris. Il m'explique alors que j'ai enfreint les lois du pays en échangeant avec une jeune africaine, des objets non-identifiés entre les zones douanières de l'aérogare.

J'essaie sans succès de lui faire comprendre l'absurdité de ces allégations, et que je ne faisais qu'échanger des souvenirs banals avec une amie. Je comprends alors, que j'aurai beaucoup de mal à le convaincre avant le départ de l'avion, connaissant le caractère kafkaïen de ce pays et l'abus d'autorité de ses fonctionnaires!

Je suis là, immobile et sans défense, devant des fonctionnaires tatillons qui n'ont qu'un seul plaisir, celui de prendre les citoyens en défaut et de mettre en évidence leur pouvoir discrétionnaire.

- *"Attention, c'est le dernier appel pour les passagers du vol 435 en direction de Paris, veuillez vous présenter immédiatement au quai d'embarquement."*

L'appel des passagers du vol 435 se fait de plus en plus insistant, et je sais maintenant que je raterai l'avion. Je n'en ressens aucun regret, l'image de Sali remplit mon esprit, et je ne me rebute plus à l'idée de subir encore l'absurdité d'un séjour prolongé à Ouaga, je serai à ses côtés et c'est ce qui me reconforte. Mais serai-je libre pour le faire? Je n'en sais plus rien.

Mon esprit est perturbé. C'est d'ailleurs toujours ainsi dans ce pays; laissés à vous même, vous avez le sentiment d'être sur une autre planète, hors du temps, des lois, des coutumes; vous souhaitez pouvoir vous appuyer sur quelqu'un, une personne du pays ou venue d'ailleurs mais qui en connaît les règles non-écrites, et qui vous assure d'un sentiment réel ou illusoire de sécurité. Et je pense à Sali, la seule, l'unique bouée de sauvetage qu'il me reste.

Sali est là, tout près, je l'aperçois par l'entrebâillement de la porte du local adjacent à celui où je suis. Impératrice, elle invective les fonctionnaires de service plus ébahis par sa beauté de déesse que par son arrogante diatribe; ils la dévorent des yeux, comme des satyres affamés.

Je comprends alors que mon sort est entre ses mains, que je ne suis qu'une victime impuissante et que je serai satisfait de mon sort quoiqu'il soit. Sali est là, me protégeant de la tyrannie bureaucratique, femme dans un monde d'hommes, seule et fragile devant l'arbitraire, j'ai pourtant confiance en Sali.

L'interrogatoire se prolonge. Dans le local voisin, Sali invective les fonctionnaires. Les hauts parleurs intensifient leur bavardage, la foule s'agite comme c'est le cas juste avant un départ incessant. Les sons qui proviennent des pistes indiquent un mouvement d'aéronef. Le vol 435 en partance pour Paris s'est mis en branle en direction du bout de la piste numéro 1.

Je ne ressens aucune amertume. La perspective de m'endormir enfin aux côtés de Sali me fait oublier l'absurdité de ma situation.

Un bruit infernal se fait entendre. Les murs de l'aérogare vibrent comme sous l'effet d'un tremblement de terre. La foule éperdue se bouscule de partout. Une immense boule de feu traverse la piste de part en part illuminant au passage l'aérogare d'une lumière intense. Le vol 435 s'est brusquement interrompu en bout de piste sous une immense gerbe de feu.

L'effet de surprise passé, une panique indescriptible s'empare des visiteurs, des préposés, et des gardes. La foule se bouscule, se piétine. Des vitres volent en éclat. Les militaires brandissent leurs armes en position de combat. Mes gardiens hébétés disparaissent dans le désordre. Ils me laissent sans surveillance. Sali est là, imperturbable, adossée à la porte, laissée seule sans surveillance, elle me tend les mains. Indifférente à ce qui se passe, elle m'entraîne hors de l'aérogare évitant avec adresse la cohue et la soldatesque en panique.

Nous nous dirigeons à l'extérieur, Sali me tire par la main, impassible mais volontaire. Puis nous enfourchons sa petite moto Honda, qui était garée là tout près, et nous nous perdons dans la nuit africaine à travers les mouvements désordonnés des véhicules, la panique et l'image irrationnelle du brasier qui consume l'aéronef, là-bas, très loin sur la piste. Elle n'a prononcé aucun mot. J'enroule mes bras autour de sa taille pour mieux m'imbriquer dans son corps. Elle se presse sur moi, et, pour un moment, je me sens en sécurité, mon âme est en paix.

Nous contournons les installations aéroportuaires. Un itinéraire anachronique sans doute, perturbé que je suis, je sens que je suis sous le contrôle entier de Sali et cela me console. Les sirènes, au loin, perturbent la nuit. Les terrains vagues et les pistes se remplissent de gens surexcités et inconscients de ce qui se passe. Sali seule est en contrôle, maniant sa fébrile moto à travers les obstacles qui jonchent la rue et elle semble seule à savoir où elle va.

Elle s'engage dans les rues non pavées des faubourgs entourant l'aéroport, puis sur une étroite et sinueuse piste en latérite, elle se faufile à travers des bosquets chétifs, évite les marres d'eau, les squelettes calcinés d'autos, les tas de débris, chassant les chiens errants, elle atteint le bout de la piste, là, à courte distance de la carcasse en flammes du vol 435 d'Air Inter.

Nous restons là immobiles un instant, regardant l'intense brasier qui éclaire la nuit d'une lumière rougeâtre, les mouvements désordonnés des véhicules et des ombres humaines sur le tarmac, l'Enfer, me dis-je. Puis Sali s'éloigne précipitamment, je la vois disparaître derrière un bosquet, et je reste là, interloqué devant ce spectacle irrationnel, en essayant de comprendre pourquoi je suis ici, et non là-bas comme je le devrais, dans ce brasier, qui consume lentement la carlingue de l'Airbus et ses passagers prisonniers.

Devant moi, une ombre noire apparaît subitement, qui semble s'être détachée du brasier, comme un corps dénudé, celui d'une bête ou d'un être de couleur sombre, et qui s'effiloche au même rythme que les projections des flammes de l'incendie, comme si elle en faisait partie et s'en détachait, une ombre inquiétante qui s'avance dans ma direction. C'est Sali, dont le corps d'un noir luisant déchiré de flammèches rouges, m'apparaît dans toute sa nudité.

Elle se dirige vers moi à pas mesurés, faisant onduler son corps filiforme, pareil à un serpent venimeux; elle est là, impériale et irréelle sur le fond de scène des flammes, qui s'agitent au rythme de son corps, comme si elle faisait partie du tableau d'ensemble, une image envoûtante et perverse de l'Enfer. Elle s'approche et s'agrandit et m'envahit et la chaleur, petit à petit, m'enveloppe, torture mon corps comme si je m'intégrais au brasier, ou que je faisais partie moi-même de l'Enfer. Je le sens, c'est comme si mes vêtements s'enflammaient, mon corps se consume, et ma chair grésille comme une cire en fusion, puis l'ombre de Sali, telle une Chimère vorace et insatiable, m'enveloppe de ses chairs sombres, dénudées et chaudes comme l'Enfer; elle s'étend de tout son long sur mon corps, dans une étreinte charnelle qui exacerbe mes sens. Elle m'envahit comme une pieuvre aux chairs gluantes et me caresse et m'embrasse et me martyrise; mes sens s'agitent au contact de cette chair souple comme le cuir, qui glisse sur mes chairs fragiles et les scarifient au passage; elle m'emprisonne et je l'emprisonne des bras et des jambes, et nous plongeons ainsi l'un dans l'autre, basculant et roulant sur le sol irrégulier de la piste, écrasant les orties, fauchant les détritrus, indifférents aux morsures qui blessent nos chairs, se violentant mutuellement, se mordant comme si nous allions nous dévorer l'un et l'autre, se pénétrant, copulant tels des fauves surexcités, et s'immolant par un rituel diabolique, dans un orgasme sans fin, une jouissance éternelle, qui dure, qui dure, qui perdure et qui dure encore et encore.

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Contes et légendes, décembre 1999) © 1999 Jean-Pierre Lapointe

Lecture multimédiatique sur le site suivant: <http://www.marcopoloimaginaire.com/contes3a1.htm> (3379mots)

La charge de la fougueuse ghanéenne, *un conte érotique ayant pour scène le Ghana*

Les monts du Fazaou bordant la frontière du Togo baignaient dans une brume matinale. Le paysage magnifique de la forêt de la région de Palimé, nous faisait oublier pour un moment, qu'il nous fallait rallier le Ghana, ses embûches et ses situations arbitraires.

Traverser le Ghana n'était pas de tout repos, nous l'avions déjà fait. Nous passions finalement la frontière caractérisée par sa bureaucratie kafkaïenne en route vers Kumasi et la Côte d'Ivoire que nous espérions rallier le soir même comme si nous allions entrer chez nous.

Nous craignions les dangereux traquenards qui avaient accompagné notre descente vers la côte d'Or il y a quelques mois. Mais la route était bonne, ce qui n'était pas coutume. Nous roulions à vitesse moyenne, en admirant le paysage et en essayant de nous familiariser à nouveau à la conduite à gauche. On se remémorait avec joie les faits significatifs de ce court voyage dans les pays du Sahel, partis d'Abidjan il y a un mois déjà.

Au loin, nous apercevions un attroupement sur le côté gauche de la route. Nous approchions lentement de ce qui nous semblait être des travailleurs routiers. Nous distinguions maintenant nettement quelques gendarmes armés entourant une mer de corps noirs à moitié nus, occupés à nettoyer l'emprise routière des herbes folles, du moins c'est ce qu'il nous sembla.

La majorité des travailleurs étaient plutôt oisifs, sinon au repos. Ils manipulaient de longues et inquiétantes machettes.

A notre approche, nous sentions une sorte d'effervescence. Certains hommes s'étaient aventurés sur la chaussée et paraissaient vouloir nous interdire le passage. D'autres s'agitaient, brandissant leurs machettes ou attiraient l'attention des militaires sur notre présence. Nous avons été habitués à de telles situations lors de nos séjours précédents. A tous les villages, des barrages improvisés stoppaient les véhicules et vous laissaient le passage moyennant un léger bakchich. Ces méthodes de contrôle de déplacements des populations héritées de la sinistre Union Soviétique où avaient étudié les leaders gauchissants d'Afrique, avaient été, semble-t-il transformées par les populations créatives d'Afrique en d'utiles postes de taxation. Rien cependant, n'indiquait que ces points de contrôle étaient officiels.

L'attitude était devenue hostile au moment où nous nous engageons à la hauteur de ce qui nous semblait être des bagnards occupés à des travaux communautaires. Je devais ralentir pour éviter de renverser l'un des hommes. Je les voyais maintenant s'agglutiner, menaçants autour du camion campeur. L'un des soldats pointait son fusil dans notre direction et nous intimait l'ordre de stopper.

Ma compagne avait peur. Je faisais mine de ralentir près du gardien à l'air menaçant. Ma compagne prise de panique me suppliait de continuer à rouler. J'avais peur également et j'essayais malgré tout de réfléchir à la meilleure attitude à prendre face à une telle situation. Je ralentissais au niveau du gardien à l'air toujours menaçant, je n'avais pas encore décidé de m'arrêter mais j'avais la certitude qu'il me fallait simuler un geste d'acquiescement à leurs désirs. La panique ne me paraissait pas la meilleure conseillère et il est connu qu'en Afrique, la palabre s'avérait généralement le meilleur outil pour se sortir d'une situation critique. Je savais surtout qu'un africain armé pouvait facilement perdre sa capacité au raisonnement logique.

J'immobilisai le véhicule malgré la panique de ma compagne et mes craintes camouflées. L'attroupement se faisait maintenant plus menaçant.

Je descendis lentement la vitre de l'auto, j'avais décidé de parlementer.

Ils étaient plus d'une douzaine et quelques gendarmes armés de fusils mitrailleurs. Ils s'étaient tous arrêtés de travailler et marchaient pour la plupart dans notre direction. Ils avaient un air patibulaire, le torse nu, le boubou enroulé aux hanches, certains faisaient virevolter leurs machettes au-dessus de leurs têtes. J'étais maintenant résigné et je demandai tant bien que mal la raison de mon arraisonnement.

L'un des bagnards me lança menaçant:

– *"you help, you help clean road, you work for country, for our beloved president, you help."*

D'instinct j'avais compris que j'avais le choix des armes et qu'il me fallait me rendre à leurs désirs, et malgré toute l'absurdité du geste, j'ouvris ma portière, ma compagne me suppliait de rester. Il était trop tard pour changer d'idée, je me dirigeai vers l'un des groupes et demandai une machette:

– *"give me a machette, I volunteer myself to help clean the road for the good of the country."*

Mon geste avait produit un certain effet sur le groupe. Les visages se transformèrent. Il y eut des éclats de rire satisfaits. J'avais semble-t-il gagné la partie. Je n'étais plus cet obscur visiteur venu d'ailleurs, un autre de ces blancs distants ou de ces arrogants fonctionnaires africains qui passent en trombe barricadés derrière les vitres enfumées de leurs Mercedes noires, je m'étais arrêté et j'offrais ma modeste contribution à l'édification de cette merveilleuse et admirable république socialiste du Ghana dirigée par son président magnanime. L'un des bagnards s'approcha et souriant, manipula sa machette sous mon nez. Je sentais dans ce geste plus de dérision que de menace, il lança la machette au loin et je compris à ses signes qu'il me disait d'aller la chercher. Les éclats de rire accompagnèrent son geste. J'eus l'impression d'avoir créé une pause, une récréation, les gardiens étaient plus relaxes et n'intervenaient que pour éviter les débordements d'enthousiasme à mon égard. Ils repoussaient avec vigueur les hommes trop entreprenants.

Je fis quelques pas en direction de la machette qui s'était immobilisée sur l'emprise de la route le long d'un remblai en pente raide. Je me penchais pour la prendre. Au moment où j'allais la cueillir, je sentis comme un soufflet le long de mon visage, la lame d'une machette venait de se planter au sol au bout de mes doigts. Une sensation étrange m'envahit je craignais y avoir laissé quelques doigts, seule une portion de l'ongle de mon index s'était détachée, je restai figé sur place, il n'y avait même pas de sang.

Au bout de mon regard et à peu de distance, il y avait deux jambes fines, d'un noir cuivré, largement écartelées et fermement plantées au sol, je pouvais voir les bracelets de perles multicolores qui ornaient les mollets, des pieds minuscules dont on apercevait le contour blanc de la plante des pieds qui tranchait avec le noir de la peau. Je compris qu'au bout de ces troncs minuscules il y avait un acteur anachronique.

Je levai les yeux et je découvris avec une lenteur toute calculée, tous les détails charnels qui s'accrochaient à ces jambes rigides, le corps grossièrement sculpté d'une jeune fille.

Elle était nue à l'exception du pagne enroulé lâchement autour de sa taille et qui laissait voir les scarifications proéminentes qui décoraient le voisinage de son plexus solaire . Ses seins me sautaient au visage, comme des pics arrogants, ils s'écartaient de part et d'autre du thorax en de majestueux monticules outrageusement pointus, ils ne portaient pas encore les traces des érosions irréversibles du temps. C'était encore une fillette.

J'apercevais son visage, rayé de dessins linéaires au kaolin comme un masque dissimulé entre ses seins écartelés, sa bouche, démesurément élargie par un sourire moqueur qui laissait voir des crocs d'une étonnante blancheur. Puis les globes de ses yeux, immensément blancs qui semblaient sortir de leur orbite, tout cela sur fond de scène d'un noir étonnant, rendaient les autres détails de son corps presque imperceptibles. Elle n'avait pas de cheveux, ou si, des petits monticules frisottés, noirs et grasseux qui semblaient faire partie intégrante de son crâne, agrémentés de cauris et de perles multicolores.

Elle ne fit aucun geste pour ramasser la machette. Ses bras s'écartaient au-delà de ses hanches. Arquant ses jambes dans une pose de provocation, elle riait et attendait, une riposte sans doute. J'entendais au loin les rires approbateurs de ses compagnons de peine. Elle était prête au combat comme une tigresse sure d'elle. Elle était la seule femelle du groupe.

Puis sans avertissement, comme si elle m'avait juste donné le temps qu'il fallait pour la jauger, elle se jeta sur moi accompagnant son élan d'un inquiétant rugissement semblable à celui d'un animal sauvage. Je n'ai pas eu le temps de réfléchir, ses seins s'enfoncèrent dans ma chair à-travers l'échancrure de ma chemise. Le choc fut soudain. Je basculai à la renverse en direction du contrebass de la route. Elle s'était accrochée à moi comme un lutteur, ses bras et ses jambes s'étaient enroulées autour de mon corps et nous formions désormais qu'une seule entité. Nous roulions dans le ravin ainsi imbriqués l'un dans l'autre. Les détails du sol s'incrustaient dans mon dos je le sentais. J'avais enroulé mes bras autour de son corps comme pour mieux absorber les anfractuosités du sol, mes doigts s'incrustaient dans sa chair qui avait la consistance du cuir.

Je sentais son haleine sur mon visage, les spasmes de sa poitrine qui martelaient déjà mon thorax, ses chairs rigides, odorantes, qui râtaient mes chairs, je sentis son corps en délire, en transes primitives, alimenté par le désir, la concupiscence, une énergie sexuelle débridée.

Elle se plaquait sur moi comme une bête fauve. Elle se tortillait et je sentais la pointe de ses seins s'enfoncer plus profondément dans ma chair sensible, ses scarifications abdominales labourer le bas de mon ventre et agacer mes organes sexuels au passage, les amulettes hétéroclites qui pendaient à son cou s'incrustaient dans ma peau, je sentis s'éveiller en moi, une incontrôlable métamorphose érotique.

Et nous roulions ainsi, sans contrainte, balayant les futaies au passage, déplaçant les pierres, les déchets épars, ralentissant, accélérant au gré des profils de la pente, perdant momentanément la lumière du soleil, la retrouvant scintillante, puis la perdant à nouveau, inlassablement lancés dans une chute endiablée qui n'avait plus de fin et qui nous soudait l'un à l'autre dans une étreinte animale, rituelle, presque fatale.

Elle s'attaquait de sa langue, de ses dents à mes organes faciaux, ma langue, mes narines, elle les mordait, je me sentais dévoré par une bête gourmande, affamée, j'en ressentis d'ailleurs un certain plaisir masochiste. Puis je sentis qu'elle manipulait mon phallus de ses doigts nerveux, l'activant d'un mouvement saccadé, accéléré, sans vergogne, accompagnant les roulis de notre chute.

Ses gestes étaient impatients mais empreints d'une sorte de magie sexuelle, elle forçait délibérément le réveil de mes sens qui ne tardèrent pas à répondre à ses attentes.

Puis je sentis mon lingam bandé comme une arbalète s'enfoncer dans le liquide fangeux qui débordait déjà de son vagin largement entrouvert, traverser d'étroits couloirs obstrués de stalactites rigides, s'embourber, se dégager, bondir au gré des soubresauts de nos corps en chute libre, labourer les tatouages affûtés de son ventre, replonger, se baigner, s'écraser sous la subite fermeture de son utérus, se blesser, se tordre, puis se dégonfler, cracher violemment son venin, la faisant se tortiller de plaisir ou de souffrance, gémir de souffrance ou d'extase, sentir ses doigts s'enfoncer plus profondément dans ma chair, y traçant des sillons profonds, scarifier mon visage de ses dents, me tordre, me contorsionner, me blesser, sous l'action impétueuse de ses bras, de ses jambes, et exploser, gémir intensément, se tortiller, sentir l'extase, la démence orgiaque, la copulation initiatique, la fin ultime, le sommeil éternel.

Nos corps s'immobilisèrent à ce moment précis

Pendant que mon ventre se vidait de son venin, je la sentais immobile sous mon corps subitement détendu. Elle ne bougeait plus. Son visage reflétait la sérénité, la satisfaction, le plaisir accompli.

J'avais une étrange sensation. Mon sexe reposait toujours dans son ventre, immobile, pénitent. J'avais cette étrange sensation, un mélange de satisfaction et d'euphorie inconfortable qui accompagne le réveil d'une relation charnelle avec un être d'une autre culture, d'une autre race, cette étrange sensation d'avoir transgressé des lois immuables, des tabous, d'avoir franchi la frontière entre les cultures, participé à un rite initiatique, d'avoir violé sa tribu, d'avoir trahi ma tribu, transgressé les frontières morales de nos tribus respectives, trahi les mères, les épouses, les époux, les femmes de ma tribu, les hommes de sa tribu, c'était cela je crois le spleen indéfinissable, la mystérieuse euphorie qui meublait mon esprit, l'espace d'un instant, mon lingham toujours enfoui dans les couloirs secrets de son ventre de jeune fille primitive.

Son visage était là, incrusté à la pierre. Elle ne bougeait plus. Sa bouche s'ouvrait large sur ses dents blanches comme l'ivoire. Elle ne bougeait plus. Ses yeux me fixaient de ses gros globes étincelants, extasiés. Elle ne bougerait plus, son crâne s'était aplati sur la pierre. Déjà, des liquides cervicaux s'échappaient des frisettes qui ornaient son crâne.

Elle avait percuté la pierre, elle s'était éteinte au moment de l'extase et semblait encore jouir de ce dernier moment. J'essayai de m'extirper de son emprise. Elle était agrippée à moi comme pour me retenir dans son rêve.

Elle me regardait.... droit dans les yeux et elle profitait des derniers moments de mon éjaculation, mon sexe obstruait toujours son orifice vaginal. Elle semblait jouir encore. Mais tout s'était arrêté, les contorsions acrobatiques, les borgorismes gutturaux, les spasmes de son corps, elle était immobile. Je dénouais avec peine le haut de mon corps des entraves de ses bras. Je me relevai, j'avais le corps endolori par la chute, ses jambes étaient toujours enroulées à mes jambes, rigides. Son vagin commençait à se resserrer sur mon sexe toujours enfoui dans son ventre.

Je le retirai avec une telle peine que j'entendis s'échapper par l'ouverture, un murmure étonnant, une plainte quasi intelligible, le seul son de ces moments de transes sexuelles. Sur le haut du talus, je voyais de manière diffuse, l'alignement des hommes, ahuris devant le spectacle, ils ne bougeaient pas. Je n'avais ni le temps ni la volonté d'analyser la situation, je remontai le talus, faisant fi des hommes menaçants qui m'attendaient en haut du talus.

L'ascension me parut longue. Je voyais grossir les visages dont les contours s'effritaient presque sous l'effet de contre-jour, ils se mariaient au paysage. Je piétinais les obstacles avec détermination, les pierres, les ronces, les détritiques qui nous avaient accompagnés tout le long de notre lente descente et avaient laissés de multiples meurtrissures sur mon corps, une blessure mortelle sur son corps, son corps de petite fille primitive.

J'arrivais enfin en haut du talus, je touchais presque les pieds des bagnards et des soldats qui formaient la ligne de démarcation entre le talus et la route. J'appréhendais la réception mais une certaine force me poussait à continuer, je traversai la ligne avec détermination, sans hésitation et me dirigeai vers mon auto campeur.

J'étais maintenant prêt à tout, et sans hésitation, j'entrai dans l'auto, mis le moteur en marche et démarrai le véhicule. Les hommes restaient là ébahis, comme impuissants à toute action, ils me regardaient sans un geste, figés dans une sorte de sommeil extatique.

Nous roulions à tombeau ouvert, ressentant toutes les anfractuosités de la route. Nous traversions villes et villages, sans un mot, violant les barricades ou payant les pourboires sans palabrer dans l'espoir de sortir du pays comme de l'enfer. Nous avons atteint la Côte d'Ivoire dans la nuit avancée juste avant la fermeture définitive de la frontière.

Et depuis, je revois souvent ce visage d'impétueuse ghanéenne, figé dans l'extase par l'ultime geste de l'amour et ce persistant remord de n'être pas mort dans ses bras. Je revois aussi ces hommes, ces hommes impuissants, pétrifiés par le sacrilège fatal de l'impétueuse ghanéenne et leur lâcheté à me laisser vivre.

L'ivoirienne amoureuse, ma maîtresse, ma fille.....mon amour.
Acte I d'un conte érotique ayant pour scène Abidjan en Côte d'Ivoire.

Je suis attablé à ce petit restaurant depuis déjà une heure,
à la regarder s'agiter autour des tables occupées par une faune diversifiées,
des noirs, des blancs, des métissés, des visiteurs étrangers, des dignitaires africains,
des couples appareillés et d'autres dépareillés,
elle me regarde discrètement et je la regarde de façon peu discrète.

Sait-elle que je suis fasciné par sa présence, la petite africaine qui fait le service aux tables
dans ce sympathique petit bistrot du Plateau qui jouxte le Grand Hotel où je suis descendu pour la nuit?

Elle se déplace d'un pas rapide autour des tables, prenant les commandes
et déposant les plats avec aisance et détermination
son corps effilé est drapé d'un boubou dessiné de mille fleurs,
telle une déesse, elle fait rouler ses hanches mobiles autour de l'axe central de son corps rectiligne,
attirant les regards avides des hommes et celui des dames subjuguées par son aisance animale,
elle se déplace ainsi comme une panthère autour des tables
provoquant chez tous les mâles qui la regardent, des attitudes ambiguës de satyres en rut.
Je la dévisage ainsi pour mieux m'imprégner de son charme et je me surprends à la désirer follement.

Je suis revenu à Abidjan par affaire.
Dix-huit années ont passé déjà depuis que j'y ai fait un séjour d'une année
comme coopérant d'une agence internationale.
Je regarde une photo froissée et jaunie par le temps que j'ai retirée de mon porte-documents,
une photo déjà agée de la belle africaine que j'ai fréquentée
durant mon séjour dans cette ville séduisante autant que tu étais attirante et désirable,
belle africaine aux noirs désirs que j'ai aimé une nuit là tout près d'ici
dans une chambre de l'hotel du Parc qui est depuis tristement à l'abandon.

À l'abandon aussi ces lieux de nos rencontres, le cinéma de Paris,
la terrasse de l'hotel du Parc où nous dégustions un café liégeois face au parc Sg. A. Briand
sous le ramage indiscret des chauves-souris
juchées dans les immenses feuillages des platanes du boulevard de la République.

À l'abandon ou tristement disparus tous ces lieux où j'aimais te donner rendez-vous
pour partager quelques moments de grâce, le marché Nour-Al-Ayat, les restaurants vietnamiens
et ces cafés tenus par des exilés libanais, la petite plage près de la sortie de la lagune
par le Canal de Vridi où tu exposais avec grâce, ton corps d'ébène de sensuelle africaine.

Tu étais belle dans ta quasi-nudité, un corps svelte sur de longues et fines jambes
et de minuscules seins, qui se devinaient à peine,
tu gonflais légèrement le bustier de «propylène» de ton maillot deux-pièces,
dont les dessins aux fleurs multicolores scintillaient, comme des étoiles sur ta chair cuivrée;
de fines bulles d'eau perlaient sur ton corps comme sur la peau tannée d'un animal sauvage.
Tu ressemblais à un fauve, tu étais comme une panthère devant mes yeux extasiés.
Et je ne pensais qu'à te prendre, qu'à te baiser là devant tes pairs atterrés.

Le Plateau s'est transformé, ville blanche d'alors, elle est devenue une ville noire
comme si Treichville, le quartier où nous allions danser toutes nos nuits
dans les bras sulfureux des belles et provocantes africaines,
le Plateau n'est plus qu'une extension de Treichville, une ville noire,
occupée maintenant par des malfrats aux allures louches
et une certaine peur qui vous enveloppe à vouloir retrouver ces lieux anciens
que vous fréquentiez alors sans appréhensions.

Passé le pont Felix Houphouet-Boigny, le marché de Treichville mais surtout la nuit, ses bars animés,
la plage de la lagune, port Bouet, sous les palmiers à Grand-Bassam, mon quartier de Cocody
et l'hotel Ivoire où nous allions patiner pour se remémorer un peu de notre pays du froid.
Marcory, le Lido sur l'océan atlantique et la forêt du Banco au loin,
passé la gare routière d'Adjame et le ruisseau des lavandières.
Nous allions en direction de Yamoussoukro la ville du président Houphouet-Boigny
pour des travaux de reconstruction de villages déplacés par les travaux d'un barrage,
Yamoussoukro village devenu Capitale du pays, transformée en une putte vulgaire
pour impressionner l'étranger de passage en mimant les modes étrangères.

L'Afrique aurait ainsi repris possession d'elle-même
et je serais redevenu un étranger, un intrus parmi d'autres
dont le seul lien avec l'Afrique d'autrefois serait celui de mon amoureuse,
de cet amour ou de ce qui en tenait lieu.

Je te regarde et je te désire, belle petite africaine qui s'approche de ma table
tout en me regardant de tes yeux éclatants dans lesquels je sens une certaine complicité.
Serait-ce plutôt la concupiscence qui me ronge alors que je pense à l'amante de ce temps passé
qui m'obsède encore plus puisqu'en te voyant de si près,
serait-ce aussi toi qui m'obsède ainsi?

Je te l'ai proposé et tu as accepté.
Tu as accepté de sortir avec moi, après ton travail terminé, pour marcher, parler
ou ne rien faire dans cette nuit fraîche qui nous faisait oublier la chaleur intense du jour
afin que le désir ainsi revienne.

Je te désire et tu as si bien accepté sans que j'ai eu à le proposer.
Nous sommes allés chez toi dans cette chambre étroite de ce bâtiment étagé
d'une blancheur défraîchie par le temps et l'insouciance.
Nous avons marché, j'ai pris ta main, tu n'as pas résisté et nous nous sommes retrouvés chez toi,
moi rempli de ces désirs de t'aimer et toi sauras-tu me dire pourquoi!

Parce que je devrai repartir et tu seras là me regardant partir, pour toujours,
et tu le sauras car c'est toujours ainsi que cela se passe et c'est ainsi que cela s'est passé.
Dix-huit années se sont écoulées depuis, elle m'a regardé avec une certaine tristesse dans les yeux
alors que je traversais la zone dédouanée pour prendre ce vol en direction de Paris,
et nous ne nous sommes jamais revus que dans mes rêves, des rêves qui se sont lentement évanouis
et qui réapparaissent maintenant, ici, dans ces mêmes lieux où nous nous sommes aimés.

Qu'est-elle devenue?

Je n'en sais rien et comment pourrais-je le savoir.

Je t'ai aimé.

Tu m'as aimé sans doute puisque c'est ainsi que tu as fait, sans que j'ai à te le demander, tu m'as accueillie dans tes bras et je t'ai pressée dans mes bras, je t'ai embrassée et ta langue s'est glissée en moi, chaude comme ton corps tout entier qui me brûlait l'intérieur, j'ai lentement soulevé ton boubou, oh très lentement à voir apparaître ton corps dénudé, à me transcender à mesure que tes chairs se dévoilaient sous mes yeux, que mes doigts parcouraient tes chairs, tes petits seins provocants, ton ventre lisse, ta fleur entr'ouverte et que je devenais soudainement tendu et rigide à vouloir te transpercer de mon dard, mon dard rigide que tu as si voluptueusement effleuré de tes doigts agiles et qui comme la lance d'un guerrier "Baoulé" s'est planté en toi tout au fond de ton apatam sacré.

Sacrilège!

Tu t'es fondue en moi, tes seins rigides et pointus ont transpercé mes chairs et aussi mon âme et ton ventre et mon âme et ton âme et mon goupillon violeur et ta vulve sacrée et nous nous sommes unis et je me suis répandu en toi, toute ma sueur, ma salive, mon sang, mon sperme, ma semence séminale s'est répandu en toi et tu t'es agitée en moi avant que d'un orgasme primitif tu t'es effondrée sur moi.

Je me souviens, c'est ainsi que cela s'est passé et c'est ainsi que cela se passe maintenant, toi qui lui ressemble, elle toute noire et belle comme toi si belle, mulâtre et presque blanche mais toute aussi africaine qu'elle était africaine, amoureuses toutes deux et que j'aime toutes deux, toi, que j'aime tout autant qu'elle je l'aimais comme si vous n'étiez qu'une seule et même chair une seule et même odeur une seule et même femme ou la mère et la fille en une seule amoureuse.

Et nous nous sommes regardé.

Nous étions nus tous les deux, main dans la main devant le miroir du bahut, nous nous regardions derrière le miroir, souriants, satisfaits, s'aimant encore, je regardais tous ces objets épars sur le bahut, les colifichets, les bijoux, tu appuyais ta main sur ma main pendant que je déplaçais les objets, les boîtes secrètes, les statuettes, les fétiches, les pendentifs, les anneaux et une photo, un visage qui te ressemblait mais ce n'était pas une photo de toi, c'était sa photo, son visage, je l'ai reconnue, c'était elle, mon amoureuse et tu me l'as dit, toi, mon amoureuse, ma maîtresse, ma fille, mon enfant,

c'était ta mère.

Contes et légendes Arabes

la petite princesse Touareg l'ange-gardien du désert

"Caravanes venues le soir; caravanes parties le matin, caravanes horriblement lasses, ivres de mirages et maintenant désespérées. Caravanes, que ne puis-je partir avec vous, caravanes!"

André Gide, les nourritures terrestres.

le ventre sacré de la Reine-vierge Hatshepsout

"Depuis que, au hasard des atomes, fut engendrée cette chose que nous appelons le monde et qui tourne chaque jour et n'est pas encore lasse, comment expliquer que tu es si belle et que je suis amoureux?"

Les sorcières d'Abu Symbel

"aventure amoureuse au pied des temples d'Abu Symbel durant leur déplacement"

(escales futures)

Une fleur a éclosé dans l'enfer de Ramallah / la concupiscence derrière le moucharabieh

Les sorcières d'Abu Symbel

Acte I d'un conte érotique ayant pour scène les temple d'Abu Simbel et la belle Nefertiti.

"A Habeebi,
Ya Habeebi,
Yaaa Habeebillleil wi samah,
wi ingomo iw amaro,
amaro wi saharoWinta wana,
ya habeebi ana,
ya hayati anaYa Habeebi,
Ya Habeebi,
Yaaa Habeebillleil wi samah,
wi ingomo iw amaro."

Oum Kalsum

C'était derrière l'une des cheminées du navire, je m'étais réfugié là pour profiter de la chaleur dégagée par les cheminées, son corps était brûlant comme l'acier nu de la cheminée, belle nubienne venue là des cuisines sans doute.

Je l'ai prise par derrière. Je l'ai prise à l'improviste, elle était nue sous sa jalabiya qu'elle a relevé pour dévoiler l'objet de mes fantasmes, elle s'est retournée, elle a dégagé mon pénis tout gonflé de sang et d'intentions charnelles, elle s'est offerte à mon appareil géniteur, nous avons copulé comme si nous avions été des animaux primitifs et je retiens de cette aventure, un mal qui persiste encore.

La voix d'Oum Kalsum résonne sur le pont du navire, inlassablement, au déplaisir de certains passagers incapables d'apprécier autre chose que les produits de leur propre culture; des bums internationaux, aventuriers, hippies, clochards venus d'Australie, des USA, du Canada, de Hollande ou d'ailleurs, échoués sur le pont du "Algazayer" qui nous transporte de Beyrouth à Alexandrie.

Nous nous préparions à passer une nuit froide sur le pont du navire, perspective qui nous effrayait déjà.

Nous nous étions pris d'amitié pour le barbier du navire, grand homme d'âge moyen qui portait la moustache et qui ne manquait pas de nous courtiser avec une apparence de trop franche camaraderie pour ne paraître autre chose que de la pédérasterie.

Nous avons alors cru bon de lui faire part de notre appréhension de devoir passer la nuit à la belle étoile, il compatissait le pauvre, il paraissait une sorte de Saint-Fraçois d'Assise de confession musulmane qui ne manquait pas de nous offrir ses services d'entremetteur auprès du capitaine de l'Algazayer. Il nous convoqua plus tard dans la cabine de celui-ci avec une mine réjouie qui avait suffi à nous gonfler d'espérance.

En échange de cabines, nous allions devenir en fait, de naïfs passeurs de marchandise illicite importée frauduleusement en Égypte, des produits banals que nous importions au nez de douaniers associés au trafic et qui paratageraient le fruit de cette contrebande.

Nous avons roulé dans Alexandrie jusqu'à l'auberge de jeunesse, ou nous avons été dépouillés de notre butin avec violence, cette fois.

Nous avons voyagé dans le train qui mène du Caire à Aswan.
Nous étions parvenus au-delà du chantier du barrage d'Aswan que nous avons traversé malgré la présence des garde-chiourmes russes.
Nous nous étions glissé dans l'une des barges qui remontent le Nil jusqu'au Soudan.
Ces trains fluviaux formés de plusieurs barges et qui remontent dangereusement le Nil jusqu'à Kartoum.

C'était hier. J'étais étendu sur le plancher de bois de la barge, parmi les peuples étranges qui fourmillent d'Égypte jusqu'en Ethiopie, des nubiens, des soudanais, des amharas et des afars mystérieux, une abyssinienne au corps filiforme d'une fascinante beauté qui se collait à moi sans pudeur et qui semblait s'offrir à meubler ma solitude, puis ce wasi-wasi décoré de multiples gris-gris et qui m'épiait comme s'il avait voulu me dévorer mais n'était-ce que mon imagination qui s'emballait?

Je suis descendu aux pieds du temple d'Abu Simbel avec mes compagnons d'aventure pour un séjour forcé jusqu'au prochain passage d'une de ces barges de retour de Kartoum.

Trois jours, abrités sous un cocotier, arpentant les villages jusqu'à la frontière soudanaise ou cherchant à convaincre le gardien du temple que nous étions vraiment des touristes et qu'il devait nous ouvrir les portes de l'intérieur du temple dédié à Ramses II; ce fut le cas lorsqu'un rapide aéroglisseur déversa sa cargaison de touristes venus de partout dans le monde, et qu'ils n'aient eu que le temps d'entrer et de sortir et de repartir pour le confort de leur bateau de croisière en rade d'Aswan.
Nous avons alors pu pénétrer dans cet antre plein de mystère jusqu'à l'effigie des dieux Ptah, Re-Harakhte, Amun-Re, et Ramses II lui-même.

J'ai eu tout le temps de la voir, tout le temps d'en rêver sous le regard imperturbable de son pimp royal, la belle et impassible Nefertiti.

Oh Nefertiti, oh sublime Nefertiti, tu gis-là si belle si petite mais pourtant tellement grande aux pieds du grand et prétentieux Ramses, tu es belle et digne et que ton règne arrive là-bas comme ici sous les décombres du temple d'Hator ton dieu muselé et muet comme tous les dieux qui ne savent pas t'écouter, comme la pierre qui t'as enfanté.

Je t'ai aimé tout le temps que j'étais là pendant que les hordes d'ouvriers découpaient ton corps fragile sculpté dans la pierre; tu reposeras là-bas sans doute dans ce cimetière de pierres avant que d'être hissés toi et ton géant d'époux sur la falaise d'Ibshek au-delà des rives envahissantes du long fleuve qui engloutit petit à petit la patrie et la culture de tes descendants de Nubie.

Je les hais, je les hais pour toi et les autres, je les hais ces tzars impériaux venus de Russie du Caire de l'UNESCO ou d'ailleurs dont la seule gloire consiste à effacer ton Passé ainsi que mon Futur dans les eaux boueuses du lac Nasser, je le hais et je les hais autant que tu les ignores.

Au détour d'un sentier la nuit s'annonce et je les entends ces pleureuses du Nil, j'entends leurs plaintes leurs youyous de deuils plaintifs sortis du fond de leur gorge comme au jour de l'enterrement d'un villageois; serait-ce celui de ton propre enterrement, sublime Nefertiti?

ouloulou ouloulou ouloulou ouloulou ouloulou

ouloulou ouloulou ouloulou ouloulou ouloulou

Toutes noires vêtues du mollet jusqu'à leur crinière noire, je les vois et je les entends alors qu'elles ne semblent point me voir, lubriques à travers l'étroite aridelle qui entoure leurs yeux circonscrits de col, elles courent et m'entourent d'un pas rapide jusqu'à cette clairière qui n'est qu'un cimetière, un cimetière pour déposer les sarcophages de pierre, les gisants de pierre, les cadavres découpés du temple

d'Abu Simbel ainsi que ton propre corps oh sublime Nefertiti; elles courent mystérieuses vers cet unique sarcophage qui repose au centre du cimetière de pierres, elles circulent tout autour du sarcophage de pierre et j'entends leurs plaintes qui s'imprègnent en mon crâne.

Serais-tu la réincarnation de la belle Nefertiti?

Serais-tu métamorphosée de pierre à chair pour m'ensorceller ou m'immoler avec toi, oh Nefertiti! devant ces femmes prudes qui s'agitent comme pour te supporter, me convaincre, m'ensorceller ou m'initier à quelque rituel païen ?

Elle s'est détachée des autres femmes, elle s'est arrêtée devant moi, elle a laissé glisser au sol son long et prude nikab noir pour me laisser voir son corps sombre et nu, comme pour m'inciter à la suivre, puis elle s'est étendue de tout son long, sur le dos, sur le sarcophage de pierre, je pouvais la voir de profil, ses petits seins qui pointaient vers le ciel, sa peau basannée par le soleil intense et sa chevelure noire arrangée et retenue par une sorte de diadème.

Je semblais être le seul à la voir ainsi, nue et offerte à ma convoitise charnelle; comme d'un effet miraculeux et à-demi inconscient, je me suis laissé porter, poussé par la meute des femmes en pamoison, comme de simples zombies, elles me guidaient vers le sarcophage de pierre, je me suis allongé, nu, sur le sarcophage de pierre comme pour m'endormir à jamais en elle, en toi, étendu de tout mon long sur ton corps dénudé, oh belle Nefertiti !

Je le sens encore, ton corps nu et chaud comme le sable du désert, tu t'es ouverte sous mes chairs vives et je me suis fondu en toi.

Je t'ai pénétrée de mon violent dard comme l'ont fait ces immenses scies mécaniques qui ont découpé ton corps d'albâtre, j'ai rompu ton hymen de pierre et je me suis vidé de ma substance en toi.

Que s'est-il réellement passé?

Un rêve sans doute, bien que je porte en mon viril instrument les signes d'une impossible copulation, je me retrouve au matin sur un felouque en route pour Aswan, avec mes compagnons d'aventure à qui je ne dirai rien, rien.

C'est jour de Ramadan pour tous ceux qui croient pour tous ceux qui n'osent plus croire, pour ceux qui voudraient croire, il nous faut sortir d'Aswan en catastrophe par le train, un train d'enfer qui rime avec l'Enfer.

J'ai du escalader les fenêtres pour accéder au train bondé et éviter les rixes d'une foule survoltée, escalader le wagon par une fenêtre, basculer sur les genoux de passagers ahuris, me faire piétiner, glisser sur les déchets de canne à sucre et de crachats, les voir s'empiler les uns sur les autres dans une promiscuité qui semblait satisfaire plus d'un, jouer du coude, bousculer, se faire bousculer, se faire tapoter les fesses par un faux imam ludique, m'installer presque couché, pis essayer de me faire petit jusqu'au départ du train moribond afin de rejoindre ainsi le Caire, oublier la belle Nefertiti en plongeant dans les yeux de la belle égyptienne voilée d'un inconvenant chadri, l'inviolable petite égyptienne qui est sur la banquette qui me fait face, impassible entre deux paysans propriétaires de ses armes sexuelles, elle me regarde avec insistance, fascinée, fascinante.

Je n'ose à peine percer le mystère derrière ses yeux noirs, ses yeux, sa bouche, ses seins, son mont de vénus jusqu'à l'ultime porte qui s'entrouve pour m'y laisser jouir mais je me vois lynché par cette foule en transe, par ces mâles hystériques imperturbables dans leurs survêtements en forme de pyjamas.

Le train s'ébranle en branlant, jusqu'à nulle part, de village en village, il est vandalisé à tous les villages, par la foule en colère de ne pouvoir investir le train, la foule du Ramadan en route vers leurs villages d'origine.

Le train ne s'arrête même plus à chaque village, il est vendalisé par les villageois frustrés de ne pouvoir y monter, un voyage dans un autre temps, dans un autre univers, vers un autre enfer; puis nous arrivons enfin à Karnak pour un peu de répis ou nous pouvons oublier la foule en délire, les vendeurs de canne à sucre, les vendeurs de n'importe quoi et apercevoir cet autre train qui emporte d'autres voyageurs vers Aswan, des touristes de première classe qui voyageront dans le confort et qui n'auront rien vu de l'enfer.

Pendant que nous traversons les tranquilles palmeraies en direction du Caire, mon esprit est ailleurs, il est resté là-bas, sur le sarcophage de pierre, à l'effigie de la belle Nefertiti.

Inshala

Nous voici enfin au Caire, à l'auberge de jeunesse ou le père aubergiste me refuse l'entrée pour cause d'insubordination.

Je devrai escalader l'une des fenêtres du dortoir des filles, aidé par celles-ci et dormir allongé le long du corps dénudé de Nora, la séduisante et vicieuse américaine qui m'a soulagé de toute ma semence vitale au milieu des filles, ses compagnes qui faisaient semblant de dormir, peut-être.

.....

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Contes et légendes arabes) © 2013 Jean-Pierre Lapointe

La petite fille Touareg l'ange-gardien du désert.

un conte érotique ayant pour scène le pays des Touaregs

"C'est là un bien grand mystère. Pour vous qui aimez aussi le petit prince, comme pour moi, rien de l'univers n'est semblable si quelque part, on ne sait où, un mouton que nous ne connaissons pas a, oui ou non mangé une rose...."

Saint-Exupéry.

Cela fait deux jours que je suis immobilisé dans le désert. Il fait chaud. Il n'y a rien en vue. L'horizon tout autour est enveloppé d'une imperceptible vapeur qui distord les paysages et fait naître les mirages. La panique me gagne. Le soleil me torture, me consume à petit feu. Je n'ai toujours pas réussi à désensabler le véhicule. Tous ces efforts pour avancer de quelques mètres et retomber toujours, dans le même liquide, le sable liquide.

Pourquoi ai-je entrepris seul cette traversée du Sahara? J'en connaissais pourtant les dangers. On m'avait prévenu. Pour contredire ces voix intérieures qui me martelaient sans cesse que la vie était dangereuse, ces consciences intérieures héritées de ma mère, j'avais voulu, tête de mule, incontrôlable aventurier, le faire malgré tout, pour exprimer ma seule liberté.

Parti d'Agadès il y a trois jours, j'ai vécu d'insoupçonnables difficultés sur les pistes de l'Aïr et maintenant du Hoggar. La principale tâche était de tenir la piste, la vraie; ne pas se laisser tenter par les ornières traîtresses qui s'échappaient de la piste: cette évanescence piste qui s'éparpillait comme une épouse frivole, à gauche, à droite, évitant les dunes de sable à droite, contournant les oueds asséchés à gauche, les champs de pierres aiguës, les ornières creusées par les passages incessants des camions, sortir de la piste à gauche pour éviter les fosses à droite; laquelle piste prendre, et au bout de laquelle se trouverait le cul-desac, la piste effacée par le souffle du simoun, les sables liquides, la piste dure, Tamanrasset, le réconfort de l'oasis, le paradis.

Pourquoi avais-je entrepris seul, cette traversée? Pour la vie! Pour la liberté! Pour ne pas me laisser mourir! Pour circuler, parler, crier, aimer, vivre, ne pas me laisser vivre! Pour ne pas me laisser endormir par la vie, les autres, les bureaucrates, les mères, les directeurs de conscience! Pour crier ma vie, pour fuir les endormeurs de vie, les moribonds du confort, les bureaucrates du conformisme, les matrones tribales! Pour refuser d'être un numéro, un docile habitué des comptoirs alimentaires de la social-démocratie, pour refuser les assurances sur la vie, les béquilles, la dépendance! Je voulais être seul, à me morfondre pour la vie, à m'essouffler pour l'amour, à fuir les prêtres, les prêtresses, les inquisiteurs, les moralisateurs, les Gorgones de l'Assemblée Nationale, les protecteurs de la morale tribale, les mères possessives, les big brothers, les..... je voulais être libre comme un Touareg.

Et je suis là, immobile, après une autre journée, torturé par le soleil omniprésent.. Des jours à me morfondre l'esprit, à crier ma liberté contre la tribu oppressive, à vivre ma liberté. Une autre journée à espérer du secours, le vrombissement d'un camion, une caravane, des chars garamantes, que sais-je? Il me fallait espérer pour avoir le courage de m'en sortir. J'espérais de l'aide et j'étais pourtant là, par entêtement à ne pas me laisser endormir dans le confort de la tribu, la tranquille dépendance de la tribu, et j'étais là à espérer de l'aide, moi qui avait toujours refusé l'aide, matriarcale, patriarcale, tribale, institutionnalisée, la douce assurance de l'état providentiel.

Je n'ai que très peu avancé dans mes travaux de désensablement, j'avais une grande envie de m'endormir pour toujours.

La nuit va bientôt venir, la nuit salvatrice, le ciel infini comme horizon, et demain sera un autre jour, un autre jour d'enfer, et, comme toutes les autres nuits, je refuserai d'abandonner, de me laisser endormir pour toujours, d'en finir avec la vie. Arrêter de lutter, refuser de m'endormir, me reposer, mourir, jamais. Demain sera un autre jour. Et je n'aurai que moi-même pour m'en sortir. J'étais encore sous le camion. Je grugeais le sol instable sous les roues du véhicule profitant de la douceur de la fin du jour. Le soleil commençait à baisser à l'horizon, le court crépuscule s'annonçait.

J'entendis des bruits dans le sable. Cela ressemblait à un léger crissement dans le sable, presque imperceptible, des bruits furtifs. C'était sans doute un petit animal, qui sortait de son terrier pour profiter avec moi de la nuit salvatrice. Un ami, pour survivre ou mourir avec moi. Je levai lentement les yeux.

Il y avait des pieds nus plantés dans le sable à deux pas du véhicule.

Je sursautai, surpris, ma tête percuta violemment la structure métallique du véhicule. Je lançai un juron.

- *"Qui es-tu, d'où viens-tu?"*, dis-je sur un ton plus que bourru impropre dans les circonstances.

Il ne répondit pas tout de suite. C'était un mystérieux petit personnage. Un enfant du désert. Il était vêtu d'une ample tunique de couleur bleue qui tranchait sur la grisaille environnante.

Seuls ses larges yeux étaient visibles par une mince ouverture à travers le turban enroulé autour de sa tête. C'était le vêtement traditionnel des hommes Touareg. Il me regardait fixement comme s'il m'avait toujours regardé, comme s'il m'avait toujours connu, épié, veillé, imperturbable et silencieux. Il était là, venu de nulle part, comme surgi d'une autre planète, d'un autre temps.

- *"Pourquoi me regardes-tu ainsi, et d'où viens-tu?"*

Il se pencha et s'assied sur ses jarrets, comme pour mieux surveiller mes faits et gestes, il était imperturbable.

- *"Réponds-moi, d'où viens-tu?"*

- *"Viens jouer avec moi"*, dit-il finalement.

J'eus l'impression de perdre l'esprit. j'ai du me piquer pour m'éveiller. Il était là, prêt à jouer, moi qui trimait depuis deux jours pour m'éviter la mort.

- *"Tu vois bien, j'ai besoin d'aide, j'ai besoin que tu m'aides, je voudrais que tu me dises d'où tu viens, pour que je puisse chercher du secours."*

- *"Viens-tu jouer avec moi?"*

"C'est là un bien grand mystère. Pour vous qui aimez aussi le petit prince, comme pour moi, rien de l'univers n'est semblable si quelque part, on ne sait où, un mouton que nous ne connaissons pas a, oui ou non mangé une rose...."

Saint-Exupéry.

Je m'étais dégagé de dessous le camion. J'amorçais mon redressement vertical encore tout surpris de l'insouciance du mystérieux petit bonhomme.

– *"Viens jouer avec moi"*, répéta-t-il, insistant.

Il n'y avait rien autour, aucun méhari, aucun véhicule, aucune autre personne que lui. Il était là, seul, venu de nulle part. Il devait bien y avoir un village là-bas au pied de ces sinistres mamelons de rocs, un campement derrière ces dunes au-delà cet immense océan de sable, une caravane en transhumance, un camion sur cette piste déjà assombrie par la tombée de la nuit, et comment pouvait-il être seul? Nous étions à mille lieues de toute agglomération et il était là, tout frais dans son dokkali indigo, il ne portait aucune trace de poussière, de sueur, il me regardait avec ses grands yeux noirs et brillants, son visage légèrement basané, et sa démarche efféminée, il était sorti de nulle part.

– *"Viens-tu jouer avec moi?"*

Sa tranquille assurance devant ma situation précaire me troublait. La nuit était réconfortante, je pouvais oublier ma condition, je n'avais rien à perdre, comment pourrais-je lui refuser cela. J'aurais tout le temps pour le suivre jusqu'à son campement. Il était là. J'étais déjà un peu sauvé.

Il amorça une course vers les hautes dunes l'air réjoui de me voir accepter ses frivoles exigences.

- *"Attends"*, dis-je, *attends un peu, je voudrais d'abord te parler, savoir d'où tu viens, qui t'envoie, comment as-tu su que j'étais ici?"*

– *"Tout se sait. J'ai ici, beaucoup d'amis"*, répondit-il.

Moi qui prétendais à la liberté, au refus de l'aide, de la dépendance, mes sourdes prières étaient exhaussées, j'avais enfin du secours. Un secours qui tardait toutefois à se matérialiser, mais j'étais maintenant rassuré. Quelque part au pied de ces sinistres montagnes du Hoggar, il y avait un campement Tarqui j'en étais maintenant certain.

Et il me tendit la main. Il me tira légèrement vers lui en amorçant une course vers les dunes.

Au contact de sa main, j'ai senti un frisson traverser mon corps, un troublant frisson. J'en oubliais presque sa condition de jeune homme.

Puis il se détacha de moi, il s'éloigna vers les dunes, gambadant dans les sables comme une folle, et je le vis lentement disparaître derrière les dunes.

Je m'approchai indécis de la première dune. Il devait être là. J'avais peine à maintenir mon équilibre sur les pentes instables. Il les avait franchies comme un oiseau.

Au premier regard, je ne vis rien. La dune se renversait vers d'autres dunes, toutes aussi impressionnantes, qui se succédaient comme un immense océan couvert d'ombres inquiétantes, mouvantes, déjà métamorphosées par la nuit tombante.

J'aperçus d'abord le long litham blanc qui gisait sur le sable et qui folâtrait paresseusement comme un immense serpent. Puis la tunique indigo, légèrement ensablée, immobile devant moi, comme une blessure sur le sable! Je cherchai mon énigmatique visiteur, j'étais un peu troublé, mes certitudes commençaient à s'effiloche, il y avait quelque part sur cette chaude dune de sable, un jeune homme nu qui m'attendait, sans doute impatient, et qui voulait minauder.

Je ne distinguais qu'à peine la chair du sable, le sable de la chair vivante; il gisait là, immobile, fondu à la dune. Ses yeux me fixaient sans aucune pudeur. Je restai à distance, confondu dans mes certitudes de mâle. Je scrutais discrètement les parcelles de son corps qui se détachaient des poussières de sable qui saupoudraient sa peau. Il était délicat, comme une femme.

J'apercevais son torse garni de deux minuscules mamelons auréolés de petites aréoles, c'était presque une femme. Je scrutais des yeux la ligne descendante le long de son plexus solaire proéminent, jusqu'au niveau de son sexe; je ne voyais pas de petite forêt noire protectrice, ni d'appareillage mâle, rien qu'une douce pente qui filait entre ses jambes fluettes flanquées du léger gonflement de ses hanches, une imperceptible fissure linéaire comme une déchirure sur sa peau fragile, un signe distinctif du mystérieux vagin d'une jeune fille, c'était presque une jeune fille. Un délicat corps de jeune fille fragile et rectiligne. C'était bien une jeune fille, un mirage, un miracle du désert.

Je m'approchai, je m'agenouillai près d'elle, j'étais confondu, je ressentais l'embarras du père devant l'impudeur d'une fille, sa fille.

– *"Tu m'as fait peur. Je te remercie d'être femme"*

Elle me regardait, surprise. Elle ne semblait pas comprendre. Puis elle se leva précipitamment, avec des gestes d'excitation, elle me renversa sur le sable.

- *"Allez, viens jouer"*, dit-elle et elle riait, elle sautillait pendant qu'elle me bousculait, me projetant sur la dune, insouciant et belle.

– *"Le sable est chaud, tu aimeras"*.

Elle agissait et disait ces choses sans retenue, comme si elles étaient naturelles, je ne discernais pas de passion amoureuse, tout cela dégageait un puéril enfantillage. M'ayant renversé, elle se jeta sur moi et commença un habile processus pour m'enlever mes vêtements.

Elle me regardait avec insistance, m'explorant comme si j'étais un être étrange, découvrant petit à petit et avec surprise, les configurations de mon corps d'homme mâle déjà adulte.

J'étais inconfortable, comme troublé par sa douce naïveté et son attitude exempte de tout maquillage sexuel.

Lorsqu'elle eut fini, elle se roula sur le sable, s'immobilisa au pied d'une dune, gamine. Je m'agenouillai près d'elle flairant ses flancs, elle ne bougeait plus, elle était impassible, insensible et dangereusement attirante.

- *"Est-ce que tu m'aideras?"* demandai-je.

Elle me regarda avec tendresse.

- *"C'est pour cela que je suis là, viens avec moi, tu n'auras plus à souffrir."*

Elle disait ces choses tout naturellement, comme des évidences qui m'étaient inconnues.

- *"les gens de ta tribu devront m'aider",* dis-je, *"car je dois continuer ma route vers Tamanraset."*

Elle hésitait à comprendre, son visage s'assombrissait.

- *"Je suis seule à pouvoir t'aider, si tu viens avec moi, tu n'auras plus à continuer jusqu'à Tamanraset, tu n'auras plus ces soucis".*

J'avais du mal à saisir ses réponses. Je ne pouvais imaginer qu'elle puisse être seule dans ce désert et qu'en la suivant, j'allais abandonner mon véhicule, Tamanraset, mes soucis, ma liberté, mon esprit cartésien n'arrivait pas à déchiffrer ses messages. Cela m'apparaissait être une confusion linguistique chez cette fille dont la langue maternelle devait être le tamatchek.

"C'est là un bien grand mystère. Pour vous qui aimez aussi le petit prince, comme pour moi, rien de l'univers n'est semblable si quelque part, on ne sait où, un mouton que nous ne connaissons pas a, oui ou non mangé une rose...."

Saint-Exupéry.

Je me penchai sur elle. Elle me regardait fixement de ses yeux interrogateurs. Je ne pouvais résister longtemps à la fascination qu'elle m'inspirait. J'allais répondre à ses désirs et nous plonger dans des jeux dont elle ne soupçonnait pas l'ampleur.

- *"As-tu déjà aimé?"* lui demandai-je pendant que mes doigts voyageaient doucement sur sa peau, balayant les grains de sable agrippés à sa chair moite, mes doigts pressaient sa peau, réveillant, je le sentais, des frissons qu'elle n'avait jamais vécus auparavant, au bout de mes doigts je la sentais s'affrioler.

- *"C'est quoi aimer?"*

Je m'approchai de son visage, je la sentais légèrement craintive. J'approchai délicatement mon visage de son visage et, sans précipiter mon geste, je déposai un baiser sur ses lèvres. Je ne pouvais plus arrêter ces jeux. Je restai ainsi un long moment, n'exerçant qu'une faible pression, ses lèvres s'ouvrirent lentement, son souffle filtra maintenant entre ses lèvres imprégnant ma bouche d'une haleine chaude, son thorax gonflé de spasmes se soulevait jusqu'à toucher ma chair nue. Il était déjà trop tard, je ne pouvais plus arrêter ces jeux.

- *"Tu m'as parlé d'aimer, est-ce cela aimer?"*

Je n'attendais pas d'elle cette question. Il était encore temps d'abandonner, il était temps de retirer mes doigts de ce corps inoffensif de jeune fille; il était temps d'arrêter ces jeux, mes jeux, qui n'étaient pas ses jeux, les jeux qu'elle avait imaginé et pour lesquels nous étions là tous les deux, nus comme si nous allions nous consumer dans l'amour, il était encore temps d'arrêter ces jeux.

-
J'allais devoir expliquer ce qu'est l'amour, cette étrange pulsion qui vous lie et que vous voudriez éternelle. J'allais devoir expliquer pourquoi je devrais la quitter, malgré cette pulsion qui allait nous lier.

Comment expliquer ces choses, l'amour et aussi la liberté.

- *"J'aime ce que tu fais,"* dit-elle,
- *"est-ce cela aimer, est-ce qu'alors tu m'aimes?"*

- Lentement elle rapprocha ses lèvres de mes lèvres et recommença cet étrange jeu qu'elle venait de découvrir, elle était maintenant la maîtresse du jeu, explorant de nouvelles avenues qui réveillaient en elle des sensations trop longtemps endormies dans ses gênes et qui se manifestaient par de subites tensions musculaires et d'audacieuses envies gustatives.

- *"L'amour c'est cela,"* lui dis-je, *"c'est l'union de nos deux corps différents, c'est cette attraction complémentaire de nos forces opposées, c'est aussi l'embrasement de nos âmes si semblables."*

J'avais trouvé au fond de ma mémoire, ces définitions trop littéraires pour expliquer l'inexplicable, ce qui était en train de se produire sans qu'il soit nécessaire d'expliquer ce qui était en train de se produire, l'inexplicable miracle de l'amour.

Et tout naturellement, sans qu'il soit nécessaire de l'expliquer, mes lèvres avaient entrepris un périlleux voyage sur ses chairs, j'atteignis ses seins, ces petites boursouflures agrémentées de minuscules papilles que ma bouche gobait comme si c'étaient de simples cerises. Je continuais ainsi mon exploration, ses mains pressaient ma tête me guidant dans un voyage initiatique qu'elle acceptait avec grâce; je laissais tout le long du sinueux parcours, des salives qui s'accrochaient aux excroissances de ses chairs moites, j'avais atteint la mystérieuse caverne où devait être enfoui son yoni mystérieusement secret de jeune fille vierge.

Je restai ainsi, mes lèvres plaquées sur ses lèvres vaginales qui s'étaient discrètement entrouvertes laissant s'échapper des odeurs d'humus que je respirais comme si c'étaient des parfums exotiques. Mon esprit vacillait. Je déployai ma langue par l'étroite ouverture scrutant les sinueuses parois internes de son vagin, découvrant ses étranges aspérités, goûtant à d'étonnantes écumes et me butant à une énigmatique membrane qui semblait m'interdire toute exploration plus profonde de cette grotte toujours vierge, qui n'avait jamais encore été visitée.

Mon esprit vacillait sous d'indescriptibles chimères. Des fantômes, des flores imaginaires, des odeurs inconnues, des fusions charnelles, des plaintes envoûtantes, d'étranges dialectes, de délicieuses priapées, des orgasmes hallucinants, mon lingam pétrifié, des laves en fusion, l'instant suspendu, mon corps qui tanguait, qui tanguait, qui tanguait, mon esprit vacillant..... Je ne me souviens plus de tout.

Je me réveillai en sursaut. La terre avait tremblé. J'étais allongé nu sur le sable froid du désert, il faisait déjà jour. Ma mystérieuse visiteuse avait disparu.

Il y avait un immense camion gris-vert immobilisé près de mon auto-campeur. Il y avait deux hommes, des routiers arabes. Ils avaient remorqué mon auto-campeur sur la piste carrossable. Ils ne le faisaient jamais, mais ils avaient emprunté cette piste et ne pouvaient en expliquer la raison. Je leur ai parlé de la jeune fille Tarqui, ils ne l'avaient pas aperçue.

Quand je les ai amenés au-delà de la dune, ils ont bien vu les traces des ébats amoureux qui y avaient eu cours. Ils s'en sont moqués. Ils étaient un peu rustres.

Puis nous avons suivi les pas tracés dans le sable, la frêle piste qui partait du lieu et qui montait jusqu'au sommet de la dune, puis elle s'évaporait de façon inexplicable ne laissant que deux empreintes profondes dans le sable. Tout autour, il n'y avait rien. L'immensité du désert et les graffitis répétitifs laissés par le vent sur le sable.

– *"Alors, c'était cela, le petit français a baisé son ange gardien?"* et ils se moquèrent de moi.

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Contes et légendes arabes, mars 1997, revision avril 1998) ©
1996 Jean-Pierre Lapointe

Lecture multimédiatique sur le site suivant: <http://www.marcopoloimaginaire.com/contes4b1.htm> (2900mots)

Le ventre sacré de la Reine-vierge Hatshepsout *Un conte érotique en trois actes ayant pour scène l'Égypte antique*

*"Depuis que, au hasard des atomes,
Fut engendrée cette chose que nous appelons le monde
Et qui tourne chaque jour Et n'est pas encore lasse,
Comment expliquer que tu es si belle et que je suis amoureux?"
(John Hall XVIIe siècle.)*

*"...Amon, maître des trônes du Double Pays,
est satisfait de ton éminente valeur de noble dame,
ô femme au grand charme et grandement louée,
maîtresse du plaisir, à la grande douceur
et grandement aimée, qui le réjouit...
celle qui s'unit à Horus, sa bien-aimée,
dont on dit que toutes choses sont faites pour elle..."
(Paroles dites par Thot, seigneur des mots divins
à la noble dame, fille de Geb et héritière d'Osiris,
qui préside au Double Pays, la mère royale Ahmose :)*

Abibi, abibi. Tu as du prononcer ces mots tant de fois toute cette nuit durant, alors que je baisais ton beau corps cuivré de belle égyptienne. Je t'ai caressé, je t'ai baisé tant de fois durant toute cette nuit que je n'ai pas cessé d'entendre ces mots dans ma tête:

– *Abibi, abibi*

Le muezzin appelle à la prière, c'est le matin. Je n'ai cessé d'entendre tes frères crier cet autre chant d'amour:

- *Allah akbar*, mais si Dieu existe et qu'il est grand, c'est que toi, tu existes, que tu es si belle et que tu es dans mon lit.

Le soleil n'est pas encore levé que déjà les rumeurs de la rue me réveillent. Je suis à Louxor. Elle est dans mon lit, petite égyptienne cueillie parmi les pylônes gigantesques du temple d'Amen-Ra à Karnak, nous nous sommes accouplés, toute la nuit, enlassés l'un dans l'autre, mais l'angoisse est revenue au matin, la solitude aussi, il n'y a pas eu de miracle, c'était simplement l'amour de nos deux corps nus. Demain, j'aurai traversé le Nil sur un felouque et je serai revenu dans le temps.

Je ne peux m'empêcher de penser à Howard Carter et à sa découverte de la tombe de Tout-Ankh-Amon, en m'avançant aussi profondément dans Biban el Moulouk, la vallée des rois, toute aussi mystérieuse à mes yeux qu'elle devait l'être du temps de Carter. Pendant que des centaines de touristes, plus loin et dans la sécurité, se pressent à l'entrée de la tombe de Tout-Ankh-Amon comme pour un pèlerinage, j'ai l'impression d'être seul et vulnérable, devant la barrière de la falaise qui surplombe, de façon sinistre, le majestueux temple de la reine Hatshepsout.

Ma passion pour la reine Hatshepsout ne date pas d'aujourd'hui. J'ai toujours eu un faible pour cette femme mystérieuse, Reine dans un royaume d'hommes, femme dans un univers de soubrettes, guerrière malgré qu'elle soit femme, vierge parce que Reine. Je suis là, et j'ai l'impression qu'elle y est également.

J'arpente les pavés défraîchis de la terrasse supérieure du temple Deir-el-Bahari; je regarde les scènes sculptées dans la pierre, le dieu Amon, la réincarnation de la déesse Hator, des bateaux quittant les quais de Thèbes et qui emportent, vers le pays de Punt, le corps mutilé de ma Reine; mes pensées s'entrechoquent.

Je m'attaque avec audace à la falaise du gebel, cherchant le passage le plus aisé vers ce qui pourrait être l'entrée de la tombe de la Reine Hatchepsout. Je suis comme un amoureux qui cherche à reconquérir son amante trop souvent violée, sans doute, par d'autres, cette porte qui mène à tant de trésors, cette vulve sacrée dégageant tant de tentations pour ces violeurs, ces voleurs millénaires qui habitent en bas de la falaise, parmi les tombes des pharaons.

Je m'épuise depuis des heures sur ces crevasses profondes, ces fausses cavernes qui couvrent le gebel, ces roches instables qui risquent de me précipiter au bas de la falaise; mais c'est le murmure de la montagne qui m'appelle, une plainte, comme celle d'une jeune fille que l'on viole et je me hâte vers cette caverne sombre qui m'apparaît au bout d'une crevasse étroite, je vois des bras qui s'agitent comme ceux de violeurs maîtrisant leur victime sans défense.

Les ombres s'agitent nerveusement pendant que j'avance à tâtons et que la pénombre fait place à la lumière crue du jour, des ombres me frôlent, celles de violeurs atterrés ou surpris qui s'échappent du gouffre pendant que je m'y engouffre.

La pénombre m'emprisonne petit à petit alors que d'autres ombres referment précipitamment, d'une lourde pierre, l'entrée du gouffre, me laissant seul avec la nuit, la nuit profonde. Je suis prisonnier de la montagne, prisonnier de la nuit, là même où repose, peut-être, le corps momifié de la Reine de mes rêves.

Mais une lumière m'appelle, une autre lumière apparue du tréfond du gouffre vers où j'avance péniblement, frôlant les parois rugueuses, trébuchant sur les pierres, meurtrissant mes chairs tout en m'approchant péniblement de cette torche laissée là par les pilleurs de tombes dérangés dans leur chasse au trésor, une lampe qui projette une lumière jaunâtre sur les parois sinistres de la caverne.

**"Sa Majesté croissait mieux que tout au monde;
La voir était plus beau que tout au monde;
Elle était tel un dieu;
Sa forme était celle d'un dieu;
Elle faisait tout comme un dieu;
Sa splendeur était celle d'un dieu;
Sa Majesté était une vierge belle, fleurie..."
parole d'un scribe d'Égypte**

J'avance maintenant d'un pas mieux assuré, me servant de la torche pour explorer les dédales de la caverne à la recherche d'une sortie, quelque part au bout d'un passage, au fond d'une chambre, trébuchant sur les obstacles rampant ou grim pant pour revenir bredouille, descendant un long escalier qui me délivrera de la montagne ou m'y incrustera plus profondément et déplaçant les pierres qui obstruent un passage, j'aboutis dans une large chambre.

Le sol de la pièce est recouvert de gravats, de fragments de poteries, et d'éléments végétaux; les objets semblent avoir été déplacés par les pillards, les coffrets sont défoncés, les paniers ouverts, les vases vidés de leurs huiles précieuses, tout est là, pêle-mêle, offrant à la vue un spectacle unique.

Contre l'une des parois, des coffrets et des sièges abandonnés: des tabourets, une chaise au dossier ajouré et orné du génie de l'éternité, un trône étincelant d'or et d'argent, de pâtes de verre, enluminé d'évocations poétiques de la Reine, une coupe d'albâtre en forme de lotus épanoui et flanquée de génies accroupis, sur le bord duquel je déchiffre cette phrase: *Que ton Ka vive!*

J'ai le souffle coupé, je m'appuie à la paroi, haletant et inquiet, et j'essaie de reprendre mon souffle, perdant appui soudainement, je chancelle, le mur bascule avec un bruit sourd, un appel d'air fétide fait vaciller la flamme de la torche, je me retrouve sur le dos dans un espace dégagé, un caveau dont la lumière de la torche peut à peine m'indiquer l'amplitude. Je promène la lumière sur les parois, le plafond, le sol, faisant surgir d'étranges formes, comme des fantômes illuminés qui scintillent et s'éteignent aussitôt, surpris par ma présence insolite, puis ils se rallument à nouveau, en d'autres endroits, tout près ou plus loin, sur les parois, les objets, semblant jouer avec moi, comme des feux follets, s'épatant de ma venue soudaine, ou s'égaillant de ma subite intrusion.

La pièce est grande et occupée en son centre par un tombeau funéraire. Alors que je me relève péniblement, les mouvements de ma torche me laissent entrevoir l'ornementation des murs latéraux: de grands personnages peints de couleurs vives où domine le jaune, le rouge, le blanc et le noir, sur un fond soutenu de jaune ocre, et un ciel aussi bleu que celui d'Égypte.

Je crois apercevoir des images de cynocéphales, des génies accompagnant le cortège funéraire, un traîneau halé par des personnages de la cour, des vizirs et ce qui semble être l'image de La Reine qui embrasse le dieu Osiris comme pour se fondre à Lui, accompagnée de son double, son Ka, elle semble se préparer à entrer dans le domaine des divinités funéraires.

Je me déplace autour de la vaste salle ne sachant plus où diriger la lumière, passant des peintures murales aux objets qui encombrant la pièce. Je vois des coffres divers contenant des bijoux et des vêtements d'un aspect quasi intact; en face, l'entassement des éléments de quatre chariots démontés, des roseaux, des cannes, des armes, des paniers détériorés cotoyant des poteries et des vases d'albâtre.

Beaucoup de ces objets sont faits d'albâtre, d'ébène, d'or, de lapis-lazuli, de turquoise, d'ivoire: des chasse-mouches ornés de plumes d'autruche, des coffrets à toilette en roseaux, des bijoux épars, abandonnés sur le sol ou encore dans les coffrets, des vases de calcite, des porte-torche en bois et bronze à l'image d'un signe de vie.

Il y a des sceptres, des cannes, et même des trompettes, et un exemplaire de l'unité de mesure, la coudée. A côté des sièges et des trônes, de petits escabeaux ornés de figurations des ennemis de l'Egypte, des tabourets-pliants dont les pieds sont tournés en forme de têtes de canards sauvages; je vois d'autres boîtes contenant des rouleaux de lin, des coffrets où des bagues voisinent avec d'autres bijoux et d'autres vêtements ayant appartenu à La Reine, tels ces gants grâce auxquels elle avait du tenir les brides de son cheval.

Dans un long coffre, il y a une trompette de bronze avec l'image de Ptah, d'Amon et de Harakhty; des cannes décorées de granules et un stick à l'effigie de La Reine apparaissant sur son cheval et brillante comme Rê. Tout près, des cannes ornées du corps d'un Asiatique ou d'un Nègre.

Des objets disparates sont entassés les uns sur les autres: un délicat coffret d'ivoire recelant une passoire à vin en aragonite, et un pectoral, décorant un corselet de pharaon à l'effigie de La Reine dont le visage est noir comme celui du dieu Osiris renaissant; puis des vases d'albâtre dominés par un couvercle à l'image de la tête de La Reine coiffée de la nemset, avec le vautour et le cobra sacrés sur leur front. Ailleurs sont disposés des sistres rudimentaires, en bois doré; un autre coffret au couvercle voûté et rempli de linges, d'écharpes, de chevets en bois et d'une robe ayant appartenu à La Reine, un magnifique chaouabti de bois et la statue funéraire de La Reine.

À l'extrémité de la pièce, j'aperçois une ouverture dans le mur, c'est comme une chapelle qui contient ce qui semble être le plus précieux des objets ayant vraisemblablement servi au culte funéraire, un coffre monumental, une sorte de pavillon sacré qui doit contenir les organes vitaux de La Reine. Plus loin, j'aperçois les brancards d'un grand coffre en bois doré, en forme de pylône, au-dessus duquel est posée une majestueuse statue peinte en noir du jeune chien Anubis dont les yeux sont incrustés d'or, les oreilles ourlées du même métal. Puis un objet imposant, comme un tabernacle en bois, entièrement doré, posé sur un traîneau, protégé d'un dais lui-même surmonté d'une frise de serpents le tout recouvert de textes hiéroglyphiques, de représentations religieuses et gardé de l'extérieur par les quatre déesses Isis, Nephthys, Neith et Selkit.

***"Certes, divine est cette fille du dieu
et ce sont les dieux qui combattent pour elle
et qui lancent leur fluide derrière elle chaque jour,
comme l'a ordonné son père, maître des dieux."***

Devant moi, sur la paroi à moitié illuminée, entourée de princesses royales lui faisant des libations, elle est là, Hatchepsout, ma Reine, drapée dans ses vêtements de guerrière, portant la tiare, la crosse et le fouet, étrange et fière dans ses attributs de pharaon, le visage rayonnant, me fixant d'un regard outrageant et semblant me dire comme une mère à son fils égaré:

- *"te voilà enfin?"*.

Je m'approche de la paroi pour que la lumière puisse englober, tout entier, le corps somptueux de ma Reine sculpté en relief dans la pierre peinte en teintes polychromiques sur les parois de la chambre funéraire, ma Reine, dont le beau corps momifié doit reposer là, sur le sol, dans le sarcophage de granit poli sur lequel sont incrustés de mystérieux hiéroglyphes, des images de divinités et de génies venus de l'enfer, éveillés, pour qu'Elle renaîsse.

Comme Elle est belle, ma Reine, derrière cet attirail de mâle, belle derrière son allure de guerrière, femme derrière son simulacre d'homme. Moi qui angoissait à l'idée d'être prisonnier de la montagne, que je me sens heureux maintenant, d'être prisonnier de Sa tombe! Belle Dame dont le corps est meurtri d'une étrange cicatrice qui court sur la paroi rocheuse et qui traverse tout son corps, cicatrice qui vient mourir dans l'ouverture béante de sa vulve divine:

- *"laisse-moi, oh laisse-moi, belle Reine, entrer dans cette caverne mystérieuse qui m'attire et m'aspire en Toi, comme un gouffre sans fin vers la liberté ou la mort avec Toi!"*

Puis le beau corps de ma Reine s'agite sous la lumière qui vacille, je m'approche plus près de ma Belle comme pour la toucher et pour moduler mes sens aux mouvements de son corps sur la paroi:

- *"belle reine qui renaît de ce profond sommeil, que tu es belle derrière ton masque de guerrière; je t'en prie, dégage ton beau corps de ces armures inutiles, dénude-toi de ta parure d'androgynie et laisse-moi voir ce corps dans toute sa nudité féminine, laisse-moi voir les diadèmes royaux de tes seins enfantins, permet que je dépose ma tête sur la douce pente de ton ventre lisse, découvre-moi les trésors cachés au plus profond de ton gouffre utérin; laisse-moi t'aimer, ma Reine, et aime-moi pour qu'ainsi je renaîsse à la liberté charnelle, laisse-moi m'asseoir en Toi et te posséder comme l'a fait Amen-Ra, ton amant divin, ouvre ta vulve à mon organe, laisse-moi y pénétrer pour découvrir l'autre côté des choses, permets que je m'évade tout entier en ton sein, que je m'oublie en Toi; comme une mère couve son fils, le nourrit, le protège et le fait renaître à la vie, mère nourricière, laisse-moi reposer en ton ventre, laisse ton fils se nourrir à ton sein, laisse-moi m'abreuver de ton suc, me noyer dans ton placenta maternel, laisse-moi, belle Reine, survivre en ton sein."*

Alors que je touche à la paroi et que j'explore la profondeur de la fissure dans le roc, l'image de ma Reine se dénude soudainement, ses vêtements d'homme s'évaporent sous mes yeux et le corps somptueux de ma Reine m'apparaît dans toute sa nudité féminine. Je caresse la paroi rocheuse et je sens très bien, au bout de mes doigts, le frémissement de la paroi, la douce chaleur d'un corps féminin qui tressaille; mes sens s'agitent et mon pénis s'enflamme, il s'égaie puis il se durcit et s'étire alors que la fissure dans le roc s'élargit pour découvrir le gouffre invitant de ma Reine, l'utérus divin qui s'épanouit comme une douce invitation à la communion charnelle. Et je m'engouffre en son gouffre, mon pénis ouvrant la voie à mon corps tout entier, je m'enfonce profondément dans la fissure qui s'élargit comme une vulve géante au contact de ma chair vive. Puis c'est la pénombre à nouveau, la lumière de la torche laissée sur le sol, laisse passer qu'une faible lueur par la fissure qui se referme sur mon corps prisonnier de la paroi rocheuse et ainsi, prisonnier du ventre de ma divine Reine. Je suis euphorique, hors du temps et de l'espace. Mon corps est en position foetale, il se met à tourner lentement, surnageant à peine dans un visqueux placenta. Tous mes sens s'agitent, à toucher les chairs malléables qui m'enveloppent, à goûter à ces liqueurs sucrées dans lesquelles je surnage à peine, à entendre les plaintes sourdes qui accompagnent le plaisir reçu, à éprouver l'orgasme suite au plaisir donné. Je suis au paradis, serait-ce ainsi que j'imagine la mort en mon corps et l'amour en mon âme?

Des lèvres sensuelles caressaient mes chairs, suçaient tout mon corps, s'empalaient à mon pénis endolori, léchaient mon visage, j'ai ouvert les yeux. Des brebis agitées m'entouraient et me piétinaient.

Je n'ai pu mesurer le temps passé mais le soleil réchauffait déjà le sol poussiéreux au pied de la falaise; je reposais là, couché sur le dos, nu, face à la falaise, comme si je venais tout juste de traverser la paroi rocheuse et que je m'étais effondré là, regardant ces cicatrices dans la pierre, des lèvres rougeâtres comme les lèvres d'un vagin surexcité par l'orgasme, elles se refermaient lentement sur la falaise, laissant s'échapper une liqueur blanchâtre dont la texture et l'odeur m'étaient si familières.

Les brebis s'écartèrent et je la vis devant moi, petite bergère, elle scrutait de son regard noir mon corps nu étalé sans pudeur au pied de la falaise. Elle déposa sur moi, une djellaba que je m'empressai de revêtir, puis elle me prit par la main et elle me conduisit, comme on conduit un aveugle, tout au bas de la falaise, franchissant les dalles antiques, les colonnades scintillantes, les rampes de terre battue et les trois terrasses du temple Deir-el-Bahari, au fond du ouadi sur les chemins poussiéreux, jusqu'à une maison de fortune enfouie dans le sol de la nécropole des rois thébains, bien avant d'atteindre le village d'El Bournah.

Elle s'approcha de moi, c'était sans doute sa mère. Elle s'appuya sur moi et dégagea doucement ma djellaba, elle releva sa longue robe de crin noir puis en guidant mon pénis, je m'engouffrai en elle; la jeune bergère me tenait toujours affectueusement la main et pendant que je jouissais, j'étais certain que je m'épandais dans le ventre divin d'une vierge, le ventre sacré de la Reine-vierge Hatchepsout.

Contes et légendes du Monde

Roméo et Juliette, les amants éconduits de Paris.

La question qui se pose pour les humains n'est pas de savoir combien d'entre eux survivront dans le système mais quel sera le genre d'existence de ceux qui survivront.

le Viol à la kalashnikov

Fabulations érotiques accompagnant l'invasion de la Tchékoslovaquie par les troupes du Comecon. Illustrées de photographies prises par l'auteur durant les événements.

Le vol de l'ange, conte érotique se déroulant durant le Carnaval à Venise.

Voici donc mon aventure telle qu'elle fut vécue, autant réelle qu'imaginaire,
je ne vous demande pas de me croire,
je « m'en fout comme de l'an quarante » ou quelque chose comme tel.

la fille au baiser d'acier

Quelque part au sud du Texas, c'était une vampire, elle avait des dents d'acier, elle flagellait et elle mordait jusqu'à la mort.

le viol de la jeune fille warrior

Elle était là, immobile dans la mort, son corps à moitié dénudé de jeune fille soldat, violée, elle souriait et elle jouissait encore.

l'éducation sexuelle des jeunes filles du collège mixte de Godham.

« big mustles, good educator like professor Scharzaneger and you,
mister Marco who has no big mustles, you probably possess something else, a brain without any doubt or something
else, who knows,
as big as needed to teach sexuality to boys and girls and the respect they should have for one and the other. »

Roméo et Juliette, les amants éconduits de Paris.

Un conte, qui n'est plus une légende, d'un amour au temps de la copulation industrielle.

La question qui se pose pour les humains n'est pas de savoir combien d'entre eux survivront dans le système mais quel sera le genre d'existence de ceux qui survivront.

(Dune et le messie de Dune, Frank Herbert)

La mort se justifie en ce qu'elle évite à l'homme le choc brutal du futur.

Que tu es belle! Oh, que tu es belle et qu'il serait bon de t'aimer, belle et inaccessible femelle, assise discrètement sur la banquette avant du bus de la ligne Passy-Porte des Lilas!

Mon désir le plus grand serait de franchir la ligne rouge qui nous sépare, toi et ces autres passagères indolentes assises sur les banquettes avant du bus 96 qui vous mènent, et te mène, toi belle étrangère, Dieu sait où.

Et je te regarde, et j'oublie qu'il m'est interdit par les conventions de l'apartheid, de franchir la ligne rouge qui me sépare de toi, et qui nous sépare, nous, mâles, du contact avec ces autres femelles, et moi, de toi, assise, silencieuse et vulnérable sur cette banquette avant du bus 96. Je voudrais te baiser, mais je sais que cela m'est interdit et cela t'est interdit également; mais je ne sais si je pourrai me retenir jusqu'à la fin de mon trajet et du tien, car ta beauté insolite ne fait qu'agiter mes sens de mâle qui a jeuné si longtemps, trop longtemps sans doute, d'avoir rêvé de toi et de bien d'autres femelles, en silence, souvent, trop souvent, qu'il ne sait s'il retiendra très longtemps le rut qui l'assaille en ce moment. Pourrai-je résister plus longtemps à la tentation de franchir la ligne rouge qui te protège de moi, et qui m'interdit de me jeter sur toi, de te déshabiller de force et de te violer, là, sur la banquette avant du bus 96 qui circule cahotiquement en direction du terminal de la Porte-des-Lilas.

Oh, belle femelle, qui te crois à l'abri des prédateurs mâles, derrière cette fragile ligne rouge!

Oh combien vulnérable tu serais si tu pouvais comprendre toute la soif animale qui meuble mon esprit! Il suffirait que tu me regardes pour que mon rut se transforme en une éjaculation précoce; de grâce, n'attends plus et approche-toi. Je n'ai qu'à fermer les yeux, et toutes les conventions sociales s'évanouissent, ainsi que la présence de la matrone de service, cette "fhomme" travestie en "policewomen", assise sur la banquette opposée à celle du "bus driver", elle qui nous surveille d'un oeil inquisiteur derrière sa cloison de verre anti-balle

Je te regarde et je te vois qui franchis la ligne rouge des conventions sociales; tu t'agenouilles dignement devant moi, tu descends ma braguette, tu ouvres mon pantalon et tu dégages calmement mon pénis de sa prison de coton; tu te penches et tu t'engouffres en moi comme aucune autre femelle ne pourrait le faire et n'a su le faire avant toi; la bouche grande ouverte, tu me pompes en me fixant de tes yeux coquins pour me faire jouir d'un orgasme qu'aucun de mes rêves n'a pu me procurer, tout au long de ce long purgatoire, qui me fut imposé à moi et à mes congénères mâles, par les ministres des églises de la rectitude sociale.

Mais j'ai peur, j'ai peur que ces pensées qui m'assaillent soient la raison de ma perte; oui j'ai peur, j'ai peur que, là où il n'y a plus lieu de punir les actes, les pensées et les rêves soient assujettis à l'inquisition des "managers" de la pensée morale.

Dieu aidez-moi, aidez-moi mon Dieu, détournez mes pensées du corps charnel de cette trop belle jeune fille; pourquoi, si vous m'interdisez de l'aimer, ne détruisez-vous pas la beauté qui alimente ainsi ma soif?

Le bus longe les quais décrépis du quai d'Orsey, il franchit la Seine au pont Alexandre, les odeurs nauséabondes de cet égout à ciel ouvert s'infiltrèrent jusque dans la carcasse du bus.

En d'autres temps, j'aurais emprunté le "metropolitan", avant que celui-ci soit infesté par les "loiterers", les "renegades", les "quidams", les "homeless", des rats. Sur le parvis du Trocadero, la populace hurlait sa ferveur devant le bucher qui consumait des machos impénitents. Puis, la superstructure corrodée de l'"Eiffel tower" disparaissait au moment d'atteindre les champs Elysées parsemés, ici et là, de carcasses calcinées de "cars" de tourisme. Nous roulons avec peine, contournant les débris de l'obélisque de Louqsor qui jonchent la place de la Concorde. Puis tout le long de la rue de Rivoli, nous subissons les assauts des "hooligans" embusqués sous les arcades.

Un arrêt subit du bus me tire de ma somnolence. Le bus s'immobilise. C'est ici que je dois descendre. Je n'ai même plus le temps de poser un dernier regard sur la jeune femelle qui a si agréablement meublé mes rêves d'homme amoureux. Je descends du bus sur le boulevard Sebastopol pour me diriger vers l'étrange building en forme de "refinery" où je viens régulièrement déposer le seul ingrédient encore utile de ma pauvre carcasse de macho avilisé.

Elle est là devant moi. Elle est descendue en même temps que moi, elle est à quelques mètres seulement de sorte qu'il suffirait de si peu pour que mes rêves lubriques se transforment en une réelle aventure. Elle est là tout près, si près que je pourrais la toucher, qu'il suffirait de peu pour caresser son gros cul, ses fesses qui se moulent parfaitement sous sa robe de coton fleuri; sa robe si courte qu'elle se soulève légèrement à chacun de ses pas, dégageant outrageusement ses cuisses jusqu'à la naissance de ses fesses, les dessinant clairement de part et d'autre de la fissure secrète qui les divise en deux bassins si appétissants à croquer, tels que ses mamelons le sont à téter.

Qu'elle est belle, aussi bien de derrière qu'elle est belle de devant, et qu'il serait bon de la baiser ainsi, de derrière comme elle est si appétissante à baiser par-devant!

Mon Dieu, mon Dieu, protégez-moi de mes instincts de mâle en appétit!

Elle s'est aperçu de ma présence derrière elle. Elle a détourné légèrement la tête, semblant me reconnaître. Elle n'a pas accéléré le pas. Nous sommes en vue du "Research Institute" installé dans l'ancien musée Beaubourg où elle semble se diriger tout comme moi.

Elle franchit les portes vitrées du siège de la SOGEC. Je m'approche de la façade truffée d'une tuyauterie de laboratoire gigantesque, qui fait, le bâtiment de la "Somatic Germline Engineering Company", ressembler à une gigantesque biomasse intestinale. Je franchis les portes transparentes en même temps qu'elle, sans que nous échangions une seule parole.

Nous sommes maintenant dans le hall, vaste et désert, qui réverbère le son de nos pas en mille plaintes dodécaphoniques; je me dirige, comme je le fais toujours, vers le long "reception desk" pour prendre un ticket numéroté d'une distributrice accrochée au mur jouxtant le "desk"; elle en a fait tout autant, et nous nous installons sur les banquettes inconfortables du vaste "waiting room", rejoignant ainsi ces nombreux autres visiteurs anonymes, passifs et indolents.

Je regarde dans la direction des banquettes réservées aux "females". Elle est là, isolée des autres femelles; elle a déposé sur ses flancs, un "américan magazine" décrépi qu'elle a pris sur les "shelves" qui longent les murs. Elle fait semblant de lire. Et je ne cesse de la regarder et de m'interroger sur la raison de sa présence en cet endroit, là même où je viens déposer ce bien précieux que j'aimerais tant partager avec elle. Viens-t'elle ici, comme moi, pour donner, où est-ce pour recueillir ce que j'aimerais tant lui donner, d'une manière toute autre?

J'ai devant moi, un feuillet publicitaire du "reprogenetic Wall-Mart" de la "Somatic Germline Engeneering Company".

Je feuillette, sans trop d'attention, le "leaflet" qui vante le "know how" de la "Company": "IVF: in-vitro fertilization", "Human cloning", "technologically enabled human genetic manipulation and selection", "the ICSI method of in-vitro fertilisation", "the human genome engeneering", "improvement of the genes by eugenic manipulation", "PGD: preimplantation genetic diagnosis", "somatic cell nuclear transfer technic", "embryon fusion"; puis cet autre "leaflet" à l'effigie de la République, écrit dans un jargon bureaucratique-juridico-inintelligible, et qui tente de décrire les subtilités de la "loi Jospin". Ainsi, cette fois-ci encore, comme toutes les autres fois que j'y viens, je suis là à attendre, des heures interminables, pour me conformer à la "social requisition" de mon corps de mâle "adult-healthy, intellectually-developped, eugenically-normal and somatically-reproductible".

Oh! que j'aimerais, belle étrangère, t'ensemencer, et que tu aies plaisir à recevoir tout autant que j'aurais de plaisir à te violer de ma semence; cette semence que je viens, ici, donner sans plaisir, et que tu viens recevoir par "intracytoplasmic sperm injection", et je m'en doute un peu, tout autant sans plaisir, sans jouissance et sans goûter à la béatitude que procure l'orgasme!

Oh, belle étrangère! Viens que je te fertilise "in-vitro", viens déjouer avec moi cette tragédie comique de l'"industrial love", viens que je plonge mon membre raidit par le sang et le désir jusqu'au plus profond de ton ventre, que je viole ainsi ton oeuf et que nous puissions procréer tout en s'aimant et tout en jouissant; oh, belle étrangère, dont la seule vue me fait m'assoiffer comme si j'étais le Christ revenant du désert du Sinaï après un jeûne prolongé!

Es-tu ici, belle étrangère, pour recevoir de ce liquide incandescent qui gît au fond des bassines cylindriques d'acier inoxydable, qui s'alignent comme des géniteurs immobiles et dociles derrière la grande cloison vitrée du grand hall, ou qui circule dans ces multiples conduits multicolores en direction de je ne sais quelle prédestination génétique?

Es-tu ici, belle étrangère, pour porter le fruit de ce coït industriel, alors que mon membre s'agite en ta présence, qu'il se gonfle d'appétit, et qu'il est tout disposé à t'ouvrir comme un poignard, à s'empaler en toi et à t'ensemencer en te faisant jouir jusqu'au plus profond des orgasmes?

Ou n'es-tu ici que pour porter ce liquide anonyme qui dégage une telle vapeur blanchâtre, et que manipulent des robots anonymes vêtus de blanc des orteils jusqu'au cuir chevelu, et qui

s'agitent, d'un bassin à l'autre, en un sinistre ballet?

Es-tu ici, belle étrangère, pour accueillir sans en jouir et à tes seules fins, des "gem-rich sperms"; es-tu ici pour reproduire des embryons avortés en vue de la fabrication du matériau nécessaire à la production de pièces de rechange triogéniques servant à la transplantation de tissus ou d'organes; es-tu ici pour transporter "in-vitro" - des clones humains, des chimères, des avortons, des "son-soldiers", des "super-men" - à l'intention des pontifs de la rectitude sociale? Dis-le moi, dis-le moi vite, dis-le moi et aimons-nous avant que l'Apocalypse...

L'appel de mon numéro me tire de mes interrogations lubrico-démentielles. Je me dirige vers le "reception desk" où je remets, d'un geste instinctif, mon "social identity pass" à la préposée de service. Sans échanger un seul regard ni un seul mot, elle remplit un formulaire à feuillets multiples, détache les feuillets rose et bleu qu'elle me remet, enroulés autour d'un "container" en plastique portant mon "social identity pass" et mon "biogenic and eugenic conformity card". Elle m'indique ensuite, sans jamais sortir de son mutisme fonctionnel, la direction des "cabins" situés à l'écart du grand hall, là où l'on retrouve également les "phone booths" et les "public toilets".

C'est là que je devrai, comme je le fais régulièrement, répéter le rituel de l'ensemencement de cette vulve en matière synthétique qui dégage un nuage de vapeur translucide; et je ferme les yeux à chaque fois, tentant d'imaginer les bords sanguinolents d'un vagin qui s'ouvre au contact de ma verge, qui s'épanouit et qui dégage du miel odorant et qui se resserre et l'emprisonne à mesure qu'il s'enfonce pour le faire exploser et gicler toute sa matière visqueuse qui vient mourir tout au fond du ... puits en matière synthétique.

Cette fois-ci, j'ai fermé les yeux, et pendant que je baisse mon pantalon, l'image de la belle étrangère remplit mon esprit; je la déshabille lentement et j'enserme mon membre de mes doigts impatients; je la regarde avidement tout en activant mon pénis d'un mouvement de va-et-vient accéléré et régulier.

Elle est là devant moi, sa robe est étalée à ses pieds dégageant ainsi son beau corps plein de rondeurs sensuelles: ses seins arrondis et roses comme des melons décorés de papilles chocolatées, son plexus solaire bombé et luisant comme un tambour, la toison argentée, comme une forêt en flamme, qui voile à peine l'orifice de sa vulve. Mes doigts s'agitent sur mon pénis, je m'engouffre en elle, mon prépus se soulève sous l'action de mes doigts dégageant ainsi le gland qui se gonfle de sang, mes doigts augmentent le rythme de la masturbation, ma respiration s'accélère, mon gland tout chargé de sang s'enfonce et s'enfonce au plus profond de son gouffre vaginal. Je n'ai pas ouvert les yeux, je la vois et je la sens sous moi pendant que j'éjacule et que je crois ainsi ensemer son antre et tout son ventre.

Puis c'est le calme à nouveau. Je referme le "container" de matière synthétique où repose ma semence. L'image de la belle étrangère s'est évanouie au moment où j'ai ouvert les yeux.

Je dois courir jusqu'au "bus stop" pour atteindre le bus qui repart en direction du terminal de la Porte-de-St-Cloud.

Elle est là, la belle étrangère, assise discrètement sur la banquette avant du bus 73 de la ligne Vincennes-Porte-de-St-Cloud, l'un des derniers survivants qui traverse encore Paris d'est en ouest.

Je la regarde discrètement, elle me regarde aussi, comme si les conventions n'interdisaient plus au langage des yeux de violer la frontière tracée de peinture rouge, la frontière entre toi et moi, entre nous et les autres occupants assis silencieusement sur les banquettes du bus 73, de part et d'autre de la ligne rouge qui sépare et protège et discrimine ainsi les sexes et les âmes.

Il a suffi qu'elle me regarde de son regard espiègle pour que je renaisse à mon rut de mâle en chaleur. Je n'ai plus à fermer les yeux pour que les conventions sociales s'évanouissent, que la "fhomme" de service, travestie en "policewomen", assise à côté du "driver", ne nous surveille plus d'un oeil inquisiteur.

Je te regarde et je te vois qui franchit la portière du bus juste après le passage de la porte Maillot à l'arrêt de LaMulette qui jouxte les forêts du Bois de Boulogne, dévastées, infestées de faunes débauchés, de satires sidatiques, de "shemales" brésiliennes; je te suis comme si je savais que ton regard m'appelait à te suivre pour te protéger ou te prendre. Je te suis ainsi, à courte distance de sorte que j'aperçois les boules mouvantes de ton beau cul; elles se moulent sous ta jupette de coton fleuri; et tu le sais si bien, qui ajuste le rythme de tes pas aux vibrations de mon corps sur le sol et aux palpitations de mon coeur. Tu avances ainsi sur le gazon vert, sautillant parfois, d'autres fois t'arrêtant pour me regarder d'une manière espiègle, t'enfoncer dans les sous-bois, pour réapparaître plus loin comme si j'étais le chasseur, et toi, la bête affolée qui fuit de ne pas se laisser débusquer.

Elle a fait semblant de résister au moment où je l'ai attrapée par le bras. Elle a lancé un petit cri d'animal effarouché puis elle s'est laissée choir sur le sol lorsque je l'ai poussée, puis je me suis affalé sur elle. Elle n'a pas protesté, elle semblait pourtant craintive. Elle s'est ouverte comme une fleur, haletante, elle a dégagé ses seins, relevé sa jupe, elle a fouillé dans mon pantalon pour dégager mon membre, elle le manipulait comme pour le briser, nous avons baisé comme si nous n'avions jamais baisé, instinctivement, comme des animaux et je me souviens qu'elle a ri et qu'elle a pleuré aussi.

Nous étions enlacés l'un dans l'autre, exténués, mon visage contre son visage, nos haleines se confondaient, ses jambes étaient relevées et encerclaient mes hanches, mon membre soulagé reposait toujours en son ventre, lorsque les "CRS-women" nous ont surpris. Elles étaient là, penchées au-dessus de nous, l'arme au poing et l'allure d'Amazones guerrières, elles nous séparèrent avec violence. On s'empara de la belle étrangère, on la roua de coups, on la profana en lui enfonçant dans le vagin, une longue et noire matraque, avant de l'amener et de m'amener, moi, séparément d'elle, loin, très loin, au-delà du périphérique, en direction nord, loin des sinistres banlieues de béton, dans un "social réhabilitation camp" qui me rappelait les camps de concentration que j'avais vus, jadis, au cinéma. J'y suis encore, à travailler comme un forcat et à me confesser sans cesse de mes justes fautes, et de celles qu'on voudrait bien m'imputer, et à prier les nouveaux dieux, pour le salut de mon âme de mâle amoureux, juste ce qu'il faut pour préserver mes fragiles testicules du supplice de l'ablation, par les terribles inquisiteurs de la conscience sociale.

Le camp portait un nom étrange et difficile à retenir, si ma mémoire n'est pas défailante, ça ressemblait à Auschwitz.

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Contes et légendes, décembre 2000) © 2000 Jean-Pierre Lapointe
Lecture multimédiatique sur le site suivant: <http://www.marcopoloimaginaire.com/contes5a1.htm> (2869mots)

Le viol à la kalashnikov, Un conte érotique ayant pour scène Prague et les événements entourant l'invasion de la Tchécoslovaquie par les troupes du Comecon

La place Staroměstské náměstí était animée ce matin-là. Je cherchais les habitués revendeurs pour m'approvisionner en couronnes tchèques.

Une foule dense, des jeunes pour la plupart entourait le monument de Jan Huss. Il était décoré de multiples affiches aux slogans percutants et colorés, témoin des révoltes répétées du peuple de Bohême contre l'occupant. Les conversations par petits groupes étaient animées mais empreintes de civilité. Nous nous mêlions aux groupes bien que ne saisissant rien des conversations, le sujet nous semblait pourtant évident. Dans ce printemps de Prague, toute la jeunesse venue d'Allemagne, de Hongrie, de Pologne se réunissait ici, débattant des vertus d'un concept que leurs pays respectifs et leur jeune âge les avait empêché d'expérimenter jusqu'ici, la liberté.

Les gens plus âgés trop longtemps trahis, se tenaient à l'écart incertains ou méfiants de ce qui se passait. Puis l'horloge du beffroi du Staroměstská radnice sonna midi. Quelques pigeons s'envolèrent craintivement, puis revinrent se poser sur la tête de Jan Huss une fois l'alerte passée en essayant de jouir à nouveau de leur liberté.

Tout le pays retenait son souffle. La veille, les dirigeants avaient sommé les troupes du Pacte de Varsovie de quitter le territoire de la Tchécoslovaquie. Nous quitions Prague le lendemain et prenions la direction du nord accompagnant ainsi malgré nous, les troupes en retraite.

Les routes à la sortie de Prague étaient encombrées comme jamais auparavant, de véhicules militaires amorçant leur marche vers les pays du bloc de l'Est. Elles avaient jusqu'ici maintenu en permanence des garnisons assurant la protection du pays ou était-ce celle des steppes trop souvent violées de la méfiante Russie. Elles quittaient maintenant la Tchécoslovaquie avec une lenteur qui nous semblait calculée.

Les forêts qui bordaient la route étaient encombrées de véhicules hétéroclites. Nous venions de traverser Hradec Kralové et il était temps de trouver un endroit propice pour garer notre auto campeur pour la nuit avant de pénétrer en Pologne. En d'autres temps, cette opération eut été simple; les forêts, les plages étant du domaine public dans les pays du bloc de l'Est, il était généralement facile de s'y trouver un endroit propice pour bivouaquer en toute paix.

Mais le moment était exceptionnel, les sites appropriés étaient déjà occupés par les militaires. Avant que la nuit nous surprenne, nous avons finalement investi un site aux abords de Nachod, site déjà occupé par des troupes disséminées ici et là, mais tout de même accessible.

Après avoir mangé et avant la tombée de la nuit, je sortais pour une marche dans la forêt. Je profitais de l'étrange silence de la forêt, cheminant sur des sentiers déserts. Après quelques minutes de cette randonnée apaisante j'entendis comme un bruit qui semblait provenir d'une chute d'eau, je souhaitais me baigner dans la rivière qui devait se trouver là, et réparer ainsi les fatigues d'une dure journée à circuler dans Prague sous une chaleur torride.

Après quelques minutes de marche où le bruit de l'eau s'intensifiait, je débouchai sur une éclaircie donnant directement sur une rivière qui coulait entre les pierres. J'aperçus la mousse blanche de la chute tombant dans une fosse d'eau presque calme entourée d'une verdure exubérante et de grosses pierres lisses qui s'alignaient du lit de la rivière jusqu'à sa rive en une cascade désordonnée de pavés humides.

Je fus soudainement immobilisé par une voix stridente qui provenait de la direction des pierres, mes yeux cherchèrent un instant puis se fixèrent sur une forme en mouvement de couleur chair et qui se déplaçait en direction d'objets épars sur les autres pierres qui gisaient en bordure de la rive. Je reconnus le corps nu d'une femme en mouvement.

Je n'ai eu que le temps de visualiser cette forme d'une blancheur subtile, qui se découpait en lignes arrondies et légèrement athlétiques. Je l'ai vue s'emparer de ce qui semblait être une arme, et de l'autre main, d'une sorte de redingote qu'elle enfila avec difficulté autour de son corps passant son arme d'une main à l'autre avec toute la fébrilité d'un animal sauvage en pâmoison.

Je voyais lentement disparaître derrière la couleur gris-vert de la longue redingote, des bribes de ce corps que je continuais à fixer comme figé par la soudaineté de l'apparition; une crinière blonde, recouvrant une partie du visage et qui se prolongeait derrière son dos jusqu'aux omoplates, des seins d'une rondeur respectable mais d'une provocante fermeté, des hanches proéminentes encadrant une petite touffe d'un duvet légèrement argenté qui scintillait au soleil. Puis j'entendis ses cris atterrés, qui couvraient le bruit assourdissant que produisait la chute. Ce n'étaient pas des cris de détresse. Je percevais plutôt des ordres, des commandements, des interpellations dans une langue que j'ai vite interprétée comme étant du russe.

Ces cris s'accompagnaient de gestes brusques du canon de son arme et je n'osais bouger de peur de les mal interpréter, je restais figé comme une statue de sel, l'oeil indiscret fixé aux parties encore visibles de son corps comme une provocation, mais ce n'en était pas une. J'ai compris qu'elle était militaire, à sa redingote et à son arme qui me semblait être une arme de combat. Elle amorça une marche lente mais assurée dans ma direction.

Le canon de son arme pointait constamment dans ma direction. Sa longue vareuse descendait jusqu'à ses chevilles qu'elle laissait largement ouverte sur le devant, occupée qu'elle était à maintenir son arme dans ma direction, elle avait besoin pour cela, de ses deux mains, de sorte que je pouvais percevoir les mouvements accentués des parties visibles de son corps pendant qu'elle amorçait sa périlleuse descente des pierres lisses et humides; elle entreprit la marche qui la rapprocherait de ma position à l'orée de la forêt.

Ses longues jambes, une à une, à chacun de ses pas laborieux, se laissaient voir jusqu'à la naissance de son pectoral, par un mouvement rythmique accentué par les anfractuosités du terrain que ses pieds nus arpentaient avec une certaine prudence. Les mouvements s'articulaient autour du rotule que formait la ligne de partage de ses jambes faisant frissonner le duvet qui cachait à peine son sexe; l'on pouvait apercevoir un soupçon des lèvres qui en décorait l'entrée. Je n'osais détourner mes yeux de peur de commettre une erreur mais en même temps, j'avais la sensation de la violer, scrutant ainsi les louvoiements des parties de son corps encore visibles par l'entrebâillement de sa vareuse. Je m'aperçus vite à mesure qu'elle se rapprochait de moi, qu'elle ne semblait plus s'en soucier, comme si le mal était déjà fait.

Mais à quoi bon s'en soucier, si j'allais disparaître, derrière cette forêt épaisse du nord de la Tchécoslovaquie, assassiné par un militaire venu des steppes de Russie, membre d'une armée puissante, en mal d'occupation territoriale, derrière le rideau impénétrable des différences socio-politiques, représentant du mal venu de l'ouest, moi jeune homme d'Amérique, comment pourrait-elle se soucier de cet étranger comme d'un autre de ces citoyens anonymes qu'elle prétendait protéger des incursions impies de mon univers. Mais savait-elle seulement d'où je venais?

Elle s'approchait lentement vers moi, son arme toujours braquée en direction de mon ventre, elle parlait maintenant d'une voix plus posée les bruits de l'eau recouvrant que plus difficilement ses paroles qu'elle entrecoupait maintenant de longs silences, comme si elle attendait une réponse. Je percevais ces moments comme des moments de grâce, et je répondais à l'aide de petites phrases en français, d'une voix douce, sans malice, comme pour éviter toute réaction à une intonation qu'elle aurait pu percevoir comme une protestation ou une défiance.

Je pouvais maintenant distinguer plus nettement les formes de son corps qui violaient les limites territoriales de la vareuse militaire qui devait la protéger de mes regards lubriques. Les quelques pipes qui garnissaient ses épaulettes laissaient deviner qu'elle était officier d'un grade supérieur dans l'armée. Je pouvais facilement percevoir ces détails ayant été moi-même, jadis, lieutenant de l'armée canadienne.

Elle était maintenant à portée de bras, son arme pointait toujours en direction de mon ventre. Je fixais ses yeux d'un bleu presque transparent qu'elle fixait également sur moi. Je pouvais distinguer son visage, qui s'était décontracté à mesure qu'elle s'approchait. Elle était belle.

D'une beauté déconcertante. Ronde, mais belle, comme une image décrochée de la cimaise d'un musée d'art ancien. Une scène hétéroclite, presque absurde, dans cet attirail militaire incomplet. Mais avais-je le temps d'épiloguer sur cette image, l'incongruité de la situation, ma position précaire. Je n'osais bouger, je ne savais plus où diriger mon regard mais une étrange force le laissait se fixer de façon impertinente aux parties visibles de son corps.

Elle appuya le canon de son arme sur mon ventre et l'y fouilla avec une certaine pression. J'avais peur. Pourtant, les traits de son visage ne laissaient pas percevoir qu'elle appuierait sur la gâchette, du moins pas maintenant. J'avais un sentiment partagé de peur et d'inconfort.

Le canon de son arme scruta mon corps. Elle parlait maintenant calmement, elle murmurait presque, comme si ses paroles incompréhensibles, suivaient le mouvement du canon de son arme qui scrutait les formes de mon corps. Ses yeux suivaient avec attention les mouvements de l'arme sur mon corps.

Je sentais le froid du canon à travers les tissus légers de mes vêtements, le canon de l'arme frôla mes flancs et descendit lentement au niveau de mes hanches. Il roula rapidement le long de ma jambe gauche puis traversa de l'autre côté à la hauteur du genou avant de remonter avec fébrilité pour venir s'appuyer sous les fragiles glandes qui pendaient sous mon appareil génital. Je tressaillis. Je fus pris d'un mélange de peur et de surprise, à la vue de cette femme maintenant presque souriante, qui me regardait fixement et dont les yeux laissaient maintenant percevoir une évidente concupiscence.

Mais de qu'elle concupiscence il s'agissait, je n'en savais rien, était-ce le désir charnel, l'assouvissement d'une vengeance sur un ennemi mythique venu d'Occident, le sacrifice après le viol; je pensais à ma compagne laissée seule dans le campeur, déjà inquiète sûrement et entourée d'une troupe insatiable et avide de femmes.

Le canon de son arme releva une jambe de mon short juste sous mes testicules et s'y appuya avec impudence. J'entendis une phrase plus ponctuée, comme un commandement accompagné d'un léger durcissement des lèvres. Je ne compris pas tout de suite, puis le canon de son arme se mit à fouiller nerveusement la fermeture éclair qui protégeait l'accès à mes organes sexuels. Elle fit le geste de l'ouvrir, ce que je fis avec une certaine timidité.

Puis de sa main gauche, tenant toujours son arme de l'autre main, elle entreprit de m'aider, et de gestes rapides, sans gêne, mais avec toute la prudence nécessaire pour éviter une quelconque défense de ma part, elle entreprit de libérer mon organe génital de ces encombrants tissus protecteurs. Le canon de l'arme froide revenait frôler mon sexe. Elle fit entendre un petit rire amusé, sans malice, puis elle laissa délibérément sa vareuse s'ouvrir largement sur son corps comme une invitation à partager avec elle un moment de plaisir sexuel, du moins je le crus.

Elle s'empara brusquement de ma main qu'elle déposa avec vigueur sur son vagin. Avec une certaine impatience, elle dirigea la paume de ma main sur cette caverne entrouverte et déjà humide puis y enfonça deux de mes doigts qu'elle activa avec vigueur en un mouvement rotatoire qui la fit geindre de plaisir. Je sentais au bout de mes doigts le ressort articulé de son clitoris proéminent.

Un certain dialogue entre nous semblait maintenant engagé pour de bon, je craignais toujours son arme dont elle maintenait le canon sur l'une de mes côtes, pendant que de l'autre main, elle activait ardemment mon sexe dans un va-et-vient rythmé. Elle ouvrit sa bouche d'où sortaient maintenant d'étranges sons qui n'étaient plus du russe, sa langue en sortit et tout en gémissant comme une bête, elle l'enfonça lourdement dans ma bouche. Tout son corps vint se plaquer contre le mien me projetant lourdement sur l'arbre qui me servait d'appui depuis le début de cette aventure. Je sentis distinctement les papilles proéminentes de ses seins s'enfoncer dans ma chair par l'ouverture de ma chemise, et le canon de la kalashnikov dans mes côtes qui se relâchait légèrement.

Cela dura un certain temps avant que mes sens s'activent et malgré le caractère inopiné de la situation, je commençais à sentir le désir charnel m'envahir. Je restais discret malgré l'apparition graduelle chez moi d'une évidente concupiscence, elle gardait toute l'initiative.

Elle fit pénétrer mon pénis gonflé de sang dans son utérus largement hospitalier et s'activa dans une danse convulsive qui acheva d'ébranler ce qui me restait de résistance. J'ai senti alors que j'avais définitivement succombé à ses charmes.

Ce fut fait dans un concert de sons gutturaux qui sortirent de ma gorge toujours encombrée de sa langue titilleuse, en même temps que mon sperme envahissait son ventre, elle glissa dans l'orgasme avec des convulsions corporelles qui faillirent nous faire vaciller de notre position précaire.

Puis ce fut le calme. On entendait un léger vent dans les arbres accompagnant le son maintenant imperceptible de la chute. Nous sommes restés appuyés l'un sur l'autre pendant de longues minutes, la nuit commençait à tomber, nous ne disions mot. Elle s'écarta lentement, replaça sa redingote sur ses épaules, et en referma pudiquement les rebords sur son corps, elle mit son arme en bandoulière puis se retourna en me jetant un dernier regard

discret empreint d'une certaine satisfaction.

Je restais là, immobile, toujours appuyé à l'arbre, la regardant se diriger vers les pierres où ses vêtements gisaient pêle-mêle. Je n'osais bouger. J'avais repris mes esprits, je pouvais mieux analyser la situation, je sentais en moi un mélange de gêne et de satisfaction. Je la vis s'habiller sans pudeur, comme si je n'étais pas là. Elle ne me regardais plus, comme si je n'avais jamais été là. Je la vis enfile une à une toutes les pièces du puzzle qui constituait l'univers secret de la femme, ces sous-vêtements de couleur gris-vert, ces épais tissus, qui me rappelaient qu'elle était militaire, mais dont le contraste avec la blancheur de sa peau apportait une touche d'érotisme. Et je sentis mes sens se tourmenter à nouveau, cette fois sans contrainte.

Elle s'approcha de moi, maintenant vêtue, d'une élégance toute militaire, la kalashnikov en bandoulière. Elle avait l'allure d'un véritable officier de l'armée russe. Ses cheveux à peine perceptibles étaient enroulés sous son képi aux larges rebords caractéristiques à ceux de l'armée russe. Elle s'arrêta devant moi, à un mètre à peine, me dépassant de quelques centimètres; elle arborait un sourire décontracté sur son visage de femme déjà mure. Je ne craignais plus rien. Elle me fixa longtemps du regard, impassible, sans un mot, puis porta son index droit à ses lèvres qu'elle mouilla légèrement puis le déposa doucement sur mes lèvres entrouvertes et le laissa là un moment appuyé en exerçant une certaine pression. Puis elle me dit avec une voix déterminée:

– *"Spaciba petite français"*.

Les jours passèrent dans cette décevante Pologne. Nous campions le long d'un mur de pierre qui encerclait un cimetière tout au nord de la Pologne, en Mazurie. Toute la nuit, des véhicules, des troupes défilaient sur la chaussée, les avions vrombissaient dans le ciel nous laissant toute une nuit sans sommeil. Nous pestions contre le militarisme des pays de l'Est. Nous devions descendre vers le sud, retraverser la Tchécoslovaquie en transit vers l'Ouest et cela devait se faire rapidement pour échapper à cette omniprésence militaire dont nous ne pouvions expliquer la raison et qui se manifestait maintenant d'une façon outrancière à notre goût.

Toute cette nuit-là au-dessus du camping, les avions lourds qui survolaient Prague, n'ont cessé de restreindre notre sommeil. Depuis notre départ de Prague il y a presque un mois, nous avons constamment vécu en symbiose avec les déploiements militaires ce qui nous avait largement indisposé et commençait à nous faire regretter la tranquille passivité des armées occidentales.

Le matin du 21 août, nous apprenions par la voix française de la radio Austerreich Eins l'invasion de la Tchécoslovaquie par les troupes alliées du Pacte de Varsovie. L'agitation des hôtes du camping venait confirmer cet état de fait; les étrangers, avides de rejoindre leurs ambassades respectives et les pragois ahuris devant ce qui semblait pourtant prévisible. Les nouvelles étaient mauvaises. On parlait de combats dans les rues de la ville, de morts à Bratislava. Nous devions quitter le pays, et pour cela traverser cette ville occupée par des troupes dont nous ne connaissions pas la culture militaire. Nous avons choisi de rejoindre l'Allemagne par la route de Plzen. Pour cela il nous fallait traverser l'un des ponts qui enjambe le Vltava. Le pont du Palackého most était coupé par les chars russes. Nous allions le contourner et pour cela nous enfonçâmes dans les rues étroites de la vieille ville pour trouver un passage libre.

Nous avons ainsi circulé quasi librement dans la ville, contourné les barrages qui ne semblaient pas, à ce stade-ci impénétrables et avons décidé de garer notre véhicule près de la place de la vieille ville pour être les témoins de ce qui nous semblait être un moment

historique de ce siècle.

Nous avons atteint la place Staroměstské náměstí là où il y a quelques jours, nous avons été les témoins attentifs des premiers balbutiements d'une véritable prise de liberté. Les yeux de Jan Huss étaient cerclés d'un bandeau rouge. Des attroupements parsemaient la grande place entourant des batteries dont les canons étaient dirigés vers les fenêtres supérieures de l'Hôtel de ville. Des conversations animées avaient cours entre des habitants d'âge mûr et les jeunes soldats hébétés qui gardaient les pièces d'artillerie. On sentait une espèce d'incompréhension de part et d'autre, ces libérateurs d'hier venus libérer le pays du nazisme et qui maintenant agissaient en envahisseurs.

Plus tard, nous prenions la direction de la grande artère commerciale, la Václavské náměstí où semble-t-il, il y avait une grande effervescence.

La rue semblait calme mais d'un calme relatif. Les habitants bordaient les trottoirs comme spectateurs d'une occupation touristique. Les blindés étaient stationnés, inoffensifs en apparence, sur lesquels de jeunes pragois s'agglutinaient sans vergogne, portant le drapeau national et haranguant des soldats hébétés et visiblement inconscients des événements.

Les tanks et véhicules militaires étaient bardés de graffitis, de svastika, qui ne semblaient pas perturber la tranquille indifférence des militaires.

De temps à autre, un camion bondé de jeunes portant oriflammes et drapeaux déambulait à toute allure sur les pavés du Václavské náměstí en scandant:

– *"svoboda, svoboda, svoboda"*

Puis il disparaissait à l'horizon.

Au loin, du côté du Musée National, tout au bout du Václavské náměstí, un tank brûlait. Il y avait eu combat.

Tranquillement, l'atmosphère s'intensifiait. Les gens devenaient impatients, et la tranquille incrédulité populaire se transformait lentement en une animosité réelle difficilement contenue par quelques témoins qui ne pouvaient semble-t-il oublier ces luttes communes contre l'opresseur nazi.

Les tanks commencèrent un mouvement lent sur le Václavské náměstí. Les pavés gémissaient déjà sous la pression des chenilles. Puis le mouvement s'intensifia suivi des débordements de foule qui se faisaient plus intenses et plus critiques. L'atmosphère s'échauffait et les flammes montaient noires dans le ciel près du Musée National.

Les tanks circulaient maintenant en colonne serrée et leur allure s'accentua. Le vacarme des chenilles sur le pavé se faisait maintenant assourdissant. La foule bougeait dans un mouvement de panique cherchant les rares passages libres vers les rues transversales.

Nous étions là, sur le trottoir à l'extrémité nord du Václavské náměstí voyant les canons alignés des tanks s'approcher imperturbables, une certaine panique s'empara de nous, ma compagne s'abrita derrière un pilastre et je restais là sur le bord du trottoir immobilisé par la colère plus que par la peur; je scandais avec défiance le mot "fasciste" aux chars imperturbables qui défilaient devant moi déchargeant leur mitrailles au-dessus de ma tête en direction des fenêtres hautes des bâtiments qui formaient un mur étanche le long de la grande artère.

Je ne bougeais pas. Je ne pensais pas y perdre la vie, mais j'étais là inutile témoin d'une absurde contradiction de l'histoire.

Puis un char s'approcha. Après quelques manoeuvres de reconnaissance, il s'immobilisa devant moi. La tourelle du tank se mit à tourner dans ma direction. Je ne pouvais plus bouger, mes pieds étaient figés au trottoir par je ne sais qu'elle force indescriptible. Le canon se mit à bouger lentement scrutant mon corps et le touchant presque, j'allais mourir et je ne pouvais réagir et j'en avais pourtant le temps. Le canon resta pointé vis-à-vis le bas de mon ventre comme s'il me regardait avec impudence. Puis il s'y appuya avec une délicatesse inexplicable venant d'un tel engin et resta là silencieux et immobile.

Cela dura un long moment et je ressentais de la gêne plus que de la crainte. Le silence s'était subitement installé. J'allais mourir sur les pavés de la Václavské nám pour une cause qui m'était dans le fond indifférente mes membres géniteurs éparpillés sur les façades romantiques de la Place Václavské nám à Prague. Comment expliquerait-on cela à ma mère.

Et je relisais dans ma tête les sombres prédictions du préfet de discipline du Collège Notre-Dame qui garantissait de mourir par le sexe à ceux d'entre nous qui auraient vécu dans le sexe.

Puis l'écouille du tank s'ouvrit sur un képi à bordure rouge typique de l'armée russe. Une tête en sortit puis tout le tronc de ce qui semblait être un officier. Il se retourna vers moi, enleva son képi d'où sortirent des mèches blondes qui se répandirent tout autour aspirées par l'effet du vent qui balayait à ce moment la grande place.

Je reconnus alors ma compagne de la forêt du nord de la Tchécoslovaquie, elle ouvrit la bouche et me lança ces mots:

– *"Spaciba petite français".*

Et le tank repartit rejoindre les autres tanks qui amorçaient alors un brusque virage tout au fond de la place Václavské nám pour reprendre imperturbables et défiants la course folle qui les amènerait à l'autre extrémité de la place ou pour quelque autre tâche d'intimidation.

Le vol de l'ange

Conte érotique se déroulant durant le Carnaval de Venise.

Cela vient d'une légende selon laquelle un funambule turc aurait rejoint le Campanile en équilibre en 1558.

En 1759, le Carnaval a vécu une tragédie: l'acrobate s'écrasa dans la foule.

À partir de ce moment, le programme a été réalisé en remplaçant l'acrobate par une grande colombe en bois

libérant ainsi des fleurs et des confetti dans la foule.

Le nom de Vol de l'Ange est donc devenu vol de la colombe.

En 2001, la colombe de bois a été remplacée par un acrobate qui a effectué le vol de l'ange.

« Le vol de l'Ange est aussi appelé vol du turc.

Depuis, ce sont des jeunes filles avec beaucoup de courage qui le réalisent.

Elles se lancent du haut du Campanile et sont tenues par un filin pour rejoindre leur amoureux sur la Piazzetta »

extrait de Wikipedia

Laissez-moi vous raconter cette aventure, cela se passait durant le Carnaval de Venise ou plus précisément à l'ouverture du Carnaval qui débute selon la tradition par le «vol de l'ange ». Il serait superflu pour les besoins de ce récit de vous décrire l'origine de ce rituel étrange ; je vous crois, chers lecteurs, suffisamment éveillés pour savoir que vous ferez votre propre recherche, comme je l'ai fait moi-même en inscrivant la phrase

« le vol de l'ange » sur le moteur de recherche "Google".

Voici donc mon aventure telle qu'elle fut vécue, autant réelle qu'imaginaire, je ne vous demande pas de me croire, je « m'en balance comme de l'an quarante » ou quelque chose comme tel.

La place Saint-Marc était submergée, non pas encore pas les débordements des eaux de la lagune mais pas une foule immatérielle, presque silencieuse dont le murmure régulier laissait présager une explosion carnavalesque suite à un événement à ce moment imprévisible par le voyageur étranger que j'étais. Des personnages qui préfiguraient, sur les visages et par les attitudes, tous les actes, les attitudes des personnages de la Commedia dell'arte, ou ce que je connaissais de l'art de Carlo Goldoni à cette époque-là, les pitreries des Arlequin, Pantalon, le Villano, le Magnifico, Zanni et Brighella.

C'est comme si toute la population de Venise portait le masque et se sentait libre, pour un court espace de temps, d'accéder à la liberté, d'enfreindre incognito les règles morales, n'être ni seigneur ni patricien, ni clerc ni courtisan, ni nonne ni courtisane ou ni les deux à la fois, libre de baiser les procuratesses sous les arcades des Procuraties sans savoir qui elles pouvaient être, femme de quelqu'un d'autre ou ta propre femme, de séduire quiconque qu'il soit homme ou femme ou les deux à la fois. Je me retrouvai ainsi au milieu de cette foule anonyme portant le loup et le costume de Marco Polo car c'est sous cette appellation qu'il me fut loué par le marchand de costumes. J'étais là insouciant devant la foule attentive à quelque chose qui devait se produire tout en haut du Campanile de Saint-Marc et j'y portai aussi les yeux. Il y eut un murmure soudain dans la foule alors que prenait son envol un objet non-identifiable et qui planait comme un oiseau tout en s'approchant dangereusement du sol. C'était un ange ou ce qui en tenait lieu dans l'imaginaire collectif, un être pourvu de grandes ailes qui lui servait de voilures et qui freinait sa descente l'empêchant ainsi de s'écraser au sol.

Elle vint choir délicatement devant moi, car c'était un ange femelle, et j'ai pu la reconnaître telle malgré le masque qui voilait ses yeux, ses vêtements étaient comme le duvet qui recouvre l'oiseau, et qui moulait tout son corps qui portait tous les attributs sexuels d'une jeune fille en chaleur, c'était une réplique gracieuse de l'ange de la Salute mais elle était vivante, étendue sur le sol attendant qu'un amoureux anonyme la soulève et l'emporte dans ses bras.

Et ce fut moi qui le premier lui offrit mes mains, je la relevai d'un geste délicat laissant se détacher d'elles-mêmes ses grandes ailes et, comme l'oiseau blessé, elle s'est blottie tout contre moi.

"prode cavaliere venuto un'altra volta, ora sono il tuo amore mi prende mi ami"

La foule s'est soudainement animée, des voix, des cris, des musiques, les cloches de la basilique San Marco qui sonnaient, le tumulte de la Place Saint-Marc revenu, elle m'a prise par la main, elle s'est mise en mouvement, comme l'oiseau qui apprend à voler, elle m'entraînait vers je ne sais quelle destination amoureuse mais nous fûmes suivis, encerclés par la foule, comme une armée de Pierrots indiscrets et salacieux.

Nous nous sommes arrêtés, adossés au portail d'une maison close, la ruelle était étroite de sorte que le troupeau hystérique des festivaliers s'était agglutiné sur nous, en jouant vicieusement des mains sur moi, sur elle, nous soudant l'un à l'autre pour nous protéger de cette agression lubrique, l'ange affolé et moi, séducteur impatient de violer le bel ange sans défense venu du ciel. Elle s'est laissée faire, je l'ai pénétrée avec vigueur comme si tous les violeurs anonymes, mâles, femelles ou fhomelles, cachés derrière leurs secrets appareillages sexuels la violaient et me violaient en même temps.

Puis la foule s'est remise en mouvement, une course accélérée à travers les salizadas aux pavés de pierre,

glissant le long des murs et nous emportant vers je ne sais quelle destination ; j'ai senti que le bel ange n'était

plus là au bout de mes doigts, elle avait disparue, j'étais seul emporté par la foule surexcitée qui m'entraînait dans une procession désordonnée à travers les ruelles étroites du sestieri San Marco débouchant sur le vaste Campo San Stefano sans nous y arrêter pour rejoindre ensuite un calli sombre et sinistre en une procession cahotique et sensuelle jusqu'à un cul-de-sac donnant sur un étroit canal où nous attendait le Bicentaure, immense bateau où s'engouffrèrent les festivaliers et moi, entraîné malgré moi par eux. Nous avons ainsi parcouru les canaux étroits entourés d'une armada de petites embarcations festives, des vaporetta, des traghetti, des gondoles illuminées, jusqu'au Canal Grande à portée du pont Rialto qui regorgeait d'une foule costumée, joyeuse, effervescente, hystérique et qui semblait nous voir comme les protagonistes des épousailles de la mer, mais l'épouse n'était plus là et mon âme me disait :.

"Io non sposerò più, bella angella celesta, in segno di copula vera ed eterna, non riusciremo mai impegnato Venezia"

Le vol de l'ange

Acte II. Conte érotique se déroulant durant le Carnaval de Venise.

« Je m'étais engagé dans un réseau de petites ruelles, de calli divisant en tous sens, de leurs rainures, le morceau de Venise découpé entre un canal et la lagune, comme s'il avait cristallisé suivant ces formes innombrables, ténues et minutieuses. Tout à coup, au bout d'une de ces petites rues, il semble que dans la matière cristallisée se soit produite une distension.

Un vaste et somptueux campo à qui je n'eusse assurément pas, dans ce réseau de petites rues, pu deviner cette importance, ni même trouver une place, s'étendait devant moi, entouré de charmants palais, pâle de clair de lune. C'était un de ces ensembles architecturaux vers lesquels dans une autre ville les rues se dirigent, vous conduisent et le désignent.

Ici, il semblait exprès caché dans un entrecroisement de ruelles, comme ces palais des contes orientaux ou on mène la nuit un personnage qui, ramené avant le jour chez lui, ne doit pas pouvoir retrouver la demeure magique ou il finit par croire qu'il n'est allé qu'en rêve.»

Marcel Proust, Albertine disparue.

Puis nous abordâmes le débarcadere d'un palais, pour nous engouffrer avec anxiété à l'intérieur. C'était un palais de marbre aux décorations chargées de colonnes, de balcons, de fenêtres, de corniches inspirés de l'art gothique, mauresque ou byzantine qui se reflétait en une image inversée dans les eaux luisantes du Canal Grande comme des vedutas issues du génie de Canaletto; nous escaladâmes le large escalier cérémonial jusqu'à une vaste salle, comme une salle de bal artistiquement décorée aux plafonds simulant des cieux embrasés remplis d'anges fougues et espiègles qui forniquaient avec de pulpeuses vierges dénudées.

Nous fûmes reçus avec tous les honneurs par des personnages dépouillés de leurs déguisements carnavalesques ne laissant place à l'identification que le loup qui leur cachait partiellement le visage et les yeux ; ils étaient nus, leurs souliers seuls laissaient présager de leur statut social : des corps nus à la peau blanche, à la peau noire ou pas tout à fait pâle, d'autres pas tout à fait noire qui laissaient voir, de grosses ou de moins grosses mamelles ou d'aucun mamelon pour d'autres mais que des poils fugaces ou une matière blanche et lisse décorée de fins tatouages de signification cabalistique, et aussi, de longs, d'étroits et de moins gros appareillages sexuels bandés comme les pics de La Mirandola; la laideur ou la beauté des corps formaient des couples dépareillés dans un bal désordonné sous la musique pompeuse de Monteverdi. Nous fumes enlevés, dépouillés de nos déguisements et lancés nus dans cette orgie festive jusqu'à ce que j'en perde conscience.

Je me suis réveillé, j'étais assis au fond d'un traghetti, j'étais accompagné de quelques festivaliers assoupis, ils étaient devenus calmes, comme moi apaisés, nous naviguions lentement sur le canal de la Giudecca pour aborder le Dorsoduro. Nous avons longé la rive du canal, traversé du côté de l'île de San Giorgio Maggiore.

On m'a entraîné enfin à l'intérieur de l'église San Giorgio Maggiore, puis près du sanctuaire. Là, les festivaliers se sont agités sous l'effet d'effluves aromatiques les transformant subtilement dans un état second comme s'ils étaient sous l'influence d'un filtre démoniaque, ils nous hissèrent nus, moi et un ange femelle venu de l'enfer, sur l'autel sacrificiel qui contenait les reliques de Saint Étienne, pour nous violer, hommes, femmes et fhommes à tour de rôle répétant des lithanies mystérieuses accompagnant des rituels divins ou diaboliques, incompréhensibles à mon oreille d'agnostique invétéré.

Les bateaux, les vaporetti , les traghetti, les gondoles ont disparu sur la lagune, les festivaliers aussi, et le bel ange venu de l'enfer, comme s'ils n'avaient été que des fantômes immatériels, une illusion ; je suis laissé seul au pied de la Piazzetta devant la colonne qui supporte le lion de saint Marc , la porte ouverte sur le futur, maintenant close sur mon passé récent; les eaux de la lagune inondent déjà la grande Place, je ne vois personne et je n'entends que le silence, le silence accessoirement perturbé par l'envol saccadé des pigeons, le tintement imperceptible d'une clochette, un murmure indéfini venu d'ailleurs, comme le silence qui précède la mort, ainsi que je le croyais alors.

Elle est là, immobile et nue, au pied du campanile San Marco, elle est à moitié submergée par les eaux de la lagune. Je me penche sur elle et je la soulève lentement en appuyant son corps nu sur mon corps, son corps léger et recouvert d'un doux duvet comme celui de l'oiseau, un doux duvet qui cache l'ouverture de sa fleur, qui recouvre doucement son corps ainsi que ses petites ailes d'ange surnaturel et je pleure pendant que je dépose mes lèvres sur ses lèvres sur ses seins sur son mont de vénus et là où je voudrais déposer l'objet de mes soudaines pulsions sexuelles en espérant que ce viol furtif diffusera tout mon amour en son âme pour une certaine éternité.

Je le pense et c'est ainsi que je ferai, je l'amènerai dans ma petite chambre d'hotel, là-bas dans l'une des ruelles du quartier. San Marco, je la déposerai sur le simple lit qui trône au centre de la trop petite chambre, comme sur un hotel sacrificatoire, je me l'offrirai dans un rituel fait de fabulations érotiques ainsi qu'à ma mémoire sensuelle. Puis je repartirai sans espoir de retour pour des lieux de mon réel imaginaire.

Je parcours depuis les pistes de l'Amir, le Turqkistan magique, le Pamire insolite, la Tartarie barbare, l'Insulinde mystérieuse, le Cathai insondable et le Cipangu à la recherche de ces lieux oubliés de la mémoire universelle, Constantinople, Ourgandj, Astrakhan, Sarai, Quinsay, Cambaluc, Mangi, Karakoroum, Hang-Tchéou, Boukhara, Samarcande et d'ailleurs. Je suis toujours revêtu du costume de Marco Polo et n'allez pas en rire si je vous dis que je suis devenu depuis, Po-Lo, le voyageur imaginaire à la recherche de mes rêves enfouis derrière le loup virtuel qui me soustrait de la foule aveugle.

Un de ces jours, je vous les raconterai, toutes ces aventures, si vous m'êtes devenus fidèles.

La fille au baiser d'acier, *Un conte érotique ayant pour scène San-Antonio, Texas.*

Qu'elle image romantique! Je suis attablé à cette table, à peu de distance du canal. Les arbres se reflètent dans les eaux tranquilles du canal. Un bateau bondé de touristes surexcités passe lentement, frôlant à peine le muret de ceinture du canal, et il vient perturber un moment la douce tranquillité des lieux, puis il va disparaître dans une courbe, masquant graduellement les éclats de voix. Les sons de la ville toute proche se confondent de nouveau avec les bruits domestiques du café-terrasse qui borde le canal.

Je suis à San-Antonio depuis une heure seulement. Je peux apprécier enfin, une certaine paix après ce voyage éreintant avant de me trouver un gîte pour la nuit.

J'observe les canaux, les visages qui encombrant les cafés, les amoureux sur les bancs, les passants qui musardent paisiblement dans cette oasis fleurie; les canaux s'étalent et s'allongent librement et sans contrainte sous les rues disciplinées et encombrées de la ville.

Une dame élégante et très belle s'approche et s'assoit à la table voisine de la mienne. Je ne peux m'empêcher de la regarder longuement et je tressaille dans mon ventre en imaginant une aventure avec elle, pour meubler ces quelques jours à passer dans cette ville du sud du Texas.

Elle me jette un regard souligné d'un sourire discret. J'ai peine à interpréter ce geste; est-ce la manifestation de la convivialité traditionnelle et dénuée d'intentions des Américaines, ou une habile tentative de séduction? Je lui rends son sourire et j'ose engager un début de conversation, des propos banals sur un sujet banal qui ne risque pas de laisser transparaître les pulsions sexuelles qui subitement viennent me hanter.

Nous partageons désormais la même table, je ressens une certaine euphorie à voir s'accomplir ainsi une partie de mes lubriques intentions. Les minutes qui suivent sont fort agréables mais toujours empreintes d'une neutralité affective, je n'ai perçu chez elle rien qui ne me permette d'espérer plus qu'une rencontre amicale. J'apprends qu'elle a été mariée et divorcée, elle attend sa fille qu'elle doit ramener dans leur maison de banlieue comme elle le fait tous les soirs après son travail. Cette table est leur lieu de rendez-vous habituel. Ainsi, je suis fixé; je ne suis qu'un inoffensif passe-temps, un amuse-gueule pour accompagner l'ingestion d'une succession de cafés au goût insipide; je l'aide ainsi à meubler ces trop longues minutes à attendre sa fille. Après un long moment à converser de choses et de sujets anodins elle me dit:

– *"My daughter is finally here."*

Je vois quelqu'un approcher de loin ou ce serait quelque chose? J'ai peine à imaginer qu'il s'agit bien d'une fille et que c'est sa fille, elle, femme élégante et d'allure aristocratique, dont la beauté traditionnelle ne cadre pas avec l'aspect général de cette chose discordante qui approche dans notre direction. Un petit être dévergondé, qui ressemble à un clown échappé d'une ménagerie de cirque plus qu'à une jeune fille de bonne famille.

- *"She's very special"* me dit sa mère qui perçoit dans mon regard un certain étonnement. Et avec une voix pleine de contrition devant l'inévitable:

– *"I suppose it will pass her."*

Bien sûr comme cela nous est passé à nous tous qui avons connu nos heures d'anticonformisme. Je la vois zigzaguer autour des tables, défiante, narguant les convives attablés, petite peste mince et haute sur jambes, elle est bigarrée telle une clocharde échappée de l'imaginaire de Bertold Bretch.

Ses cheveux vous sautent au visage, rouges feu, ils scintillent au soleil et encerclent un visage au masque impavide souligné de taches noires mal appliquées sur les lèvres et autour des paupières. Fascinante, elle s'avance bougeant avec toute la nonchalance d'un top modèle, offrant à la convoitise des spectateurs attablés, ses vêtements déchiquetés et dégingandés. Les garçons de table s'énervent à la voir ainsi perturber la tranquille sérénité des lieux. Elle me fascine déjà. Je perçois par les déchirures de ses fripes, des portions de chairs laiteuses décorées de minuscules tatouages aux dessins sibyllins. Elle est là près de nous déjà, je retiens mon souffle et sa mère la regarde, impassible. Par-ci par-là sur sa peau blanche comme le lait, un anneau qui perce sa langue, des bijoux scintillants qui pendent négligemment de son long cou, des colifichets placés çà et là, une perle à sa narine, un anneau à sa paupière gauche, un autre suspendu à son ombilic; et j'imagine derrière cet accoutrement indécent, les papilles de ses petits seins enfantins, les lèvres de son vagin non encore défloré, garnis eux aussi de cet attirail encombrant mais outrageusement sensuel, j'en ai des picotements entre les jambes; elle ressemble à un arbre de Noël ambulante. Elle s'est arrêtée près de notre table, le regard distant. L'appareillage dentaire complexe qui emprisonne ses dents trahit son état de petite bourgeoise et de jeune adolescente; ses lourds baskets de marque Niki, sont les seuls objets visibles qui la relient encore à notre monde de consommation; petite bonne femme à peine sortie de l'enfance, elle semble aborder la vie en défiant l'humanité entière.

Je revois soudain mes années de contestation dans le mouvement hippie, la trop grande distance qui me sépare d'elle en ce jour et ma surprise d'avoir trop tôt vieilli. Elle vient s'écraser nonchalamment sur le siège qui me fait face en m'ignorant totalement et sans saluer sa mère. Après une pause, sa mère ose faire les présentations:

- *"My daughter Emily, this is Mister...?"*
- *"Marco!"*
- *"Mister Marco, we just met and we talk while waiting for you."*
- *"I see, an other of your boyfriends"* réplique t-elle avec un air de dégoût.

Je suis inconfortable. Et pourtant je ne peux m'empêcher de la dévisager et de la trouver d'une certaine façon attirante. Ce petit animal sauvage me fascine et pourtant tout en elle m'est étranger. Rien ne me rapproche de cet être, ses manières, son jeune âge, ses goûts démesurés, une civilisation nous sépare et pourtant elle m'attire et je suis soudainement envahi par un incontrôlable désir charnel. Je m'efforce d'effacer de mon esprit ces pensées contradictoires. Tout cela est irrationnel et je me sens gêné et je redirige mon regard sur Juliet sa mère, si belle et si conventionnelle; je me convaincs de concentrer mes pensées charnelles sur cette femme plus réelle et moins compromettante.

Elle porte un tailleur très formel, de ceux que l'on porte pour travailler et qui ne sied guère à la chasse à l'aventure; je mesure à peine l'envergure de ses seins à travers ce tissu bien trop prude à mon goût; ses hanches me semblent fortes, de celles qui ont gardé les signes du passage difficile de l'enfantement, de ce petit être anachronique qui se dandine de façon si arrogante en face de moi. Son visage pourtant me dit tout, de ce qu'il y a de secret derrière elle et qu'il me serait bon de connaître et de découvrir et de violer avant de repartir en ne laissant que des souvenirs.

- *"If you haven't find a place to stay, we invite you home, we'll have dinner together and you may sleep in the friend's bedroom"* me dit Juliet.

Je sursaute devant cette proposition imprévisible et j'accepte en feignant d'exprimer quelques réticences, mais mes sens s'agitent devant la perspective qui m'est offerte de mettre à terme ainsi mes sourdes fabulations érotiques. Je note une moue de rébellion sur le visage d'Emily, qui aurait perçu et je n'en serais pas surpris, mes salaces intentions?

Nous filons en direction Sud pour atteindre en moins d'une heure, une banlieue proprette, aux allures bourgeoises, et aux bungalows identiques.

La soirée est agréable. Nous mangeons tous les deux assis l'un en face de l'autre, Emily est là tout près mais absente hormis le spectacle qu'elle nous offre de ses mauvaises manières.

Juliet a revêtu une longue robe de soirée et a refait son maquillage, elle est séduisante et désirable. Les échanges sont courtois et empreints de banalité et pourtant agréables. Après le repas, nous restons seuls elle et moi, à discuter sur la grand divan du salon, Emily a discrètement disparu, elle est absente comme elle était aussi absente lorsqu'elle était là.

Présente mais en même temps absente, comme si elle logeait à l'hôtel; elle profite du confort bourgeois du foyer maternel tout en prétendant être libre ou ne pas avoir d'histoire et de vivre hors du monde. Nous discutons ainsi jusque tard dans la nuit, Juliet me conduit à la chambre d'invités qui m'est réservée et elle me dit discrètement:

- *"I will come to see you later."*

Je suis soudainement bouleversé dans mes sens. Elle répond ainsi, sans que j'aie à le lui demander, à tous les désirs secrets que j'entretiens depuis que nous nous sommes rencontrés et que j'ai jusqu'ici retenu avec peine.

Je ne dors pas. J'attends l'arrivée de Juliet. Je suis incrédule à la pensée de la voir bientôt apparaître et j'imagine avec bonheur la nuit que nous passerons ensemble. Je me vois la dévêtant avec une lenteur calculée et j'imagine son corps nu et somptueux. Sans la connaître, je dessine ses formes que j'arpente de mes mains dans la plus complète licence.

Et je m'engouffre en elle avec fougue, avec passion et mes sens s'agitent déjà en imaginant ces moments d'extase, comme si le désir de la posséder m'excitait autant que de la posséder. Je m'efforce de contenir mes pensées obsessionnelles et de préserver mes précieux gamètes pour ensemer son ventre ainsi que sa bouche.

Je suis nu et étendu sur ce lit dégarni, je me suis ainsi préparé à la recevoir. Elle passerait la porte pudiquement, enroulée dans sa robe de chambre, surprise en me voyant allongé nu sur le lit, elle aurait un mouvement de recul et je chercherais à me couvrir de façon plutôt maladroite dévoilant, pour l'exciter, les formes de mon corps nu, et l'insolence de mon appareillage sexuel. J'imagine encore, l'effet de surprise passée, qu'elle laisserait lentement glisser sa chemise de nuit sur le parquet de bois, découvrant ainsi son beau corps de femme mure et expérimentée. Et mon pénis, à cette vue, se gonflerait comme un impudent animal prêt à sauter sur sa proie, à la violer, à l'aimer jusqu'à ce que nous en perdions conscience.

Elle s'approcherait lentement, faisant onduler ses hanches proéminentes, et frémir la forêt argentée qui protège sa vulve; provocante, elle projetterait haut ses seins dans ma direction, puis elle glisserait lentement sur mon corps nu, comme elle a su sans doute le faire, depuis des lustres, avec d'autres mâles en rut et nous plongerions l'un dans l'autre, nous baiserions toute la nuit, faisant grincer les tubulures d'acier du grand lit "king size"; je sais que ça se passera ainsi ou presque et mon membre s'agrandirait et se gonflerait de sang, elle l'engloutirait avec gourmandise dans sa bouche grande ouverte, jusqu'au plus profond de son oesophage, ou il se répandrait sans vergogne; ou plongerait-il au plus profond de sa vulve immense et pleine d'ovaires surexcités, toute une nuit de plaisirs et de transes, à oublier le monde et sa fillette bigarrée qui dort, tout près de là, dans une chambre minuscule décorée de posters illustrant de beaux jeunes mâles asexués au torse dénudé, des pochettes de disques sinistres de rockers incultes, ou des monstres miniatures en caoutchouc sorties du cerveau infantile de Spielberg.

J'entends des bruits derrière la porte. Je sors en sursaut de ma somnolence. La porte s'ouvre discrètement, une ombre s'approche dans le noir que j'ai du mal à identifier, une ombre qui s'avance prudemment et qui tourne autour de moi, comme une bête flairant sa proie et qui ne se décide pas à se jeter sur elle; j'entends son souffle lorsqu'elle s'approche du lit, et les globules blancs de ses yeux qui percent la pénombre et qui me fixent avec avidité; est-ce une bête ou une femme, une ombre de femme ou de bête, un corps envoûtant de bête ou de femme, qui tourne autour de mon corps, et se penche sur mon corps nu, et m'envahit comme une bête envahit sa proie? Ou bien ce sont des pensées hallucinantes, qui m'envahissent et qui me torturent et qui m'invitent à me laisser emporter par des fantasmes érotiques? Je n'ai pas bougé, j'ai retenu mon souffle, essayant de ne pas troubler le mystère qui entoure cette approche sexuelle, aussi insolite qu'inaccoutumée. Je remercie en moi-même, la mystérieuse bête envoûtante que je sais être Juliet, d'avoir pu ainsi par cette approche, combler mes plus subtiles fabulations sexuelles.

Avant d'avoir pu ordonner mes pensées, elle se jette sur moi avec le grognement sinistre d'un animal sauvage. Je n'ai pas le temps de réagir; volontaire elle se colle à moi comme une louve qui immobilise sa victime avant que de l'immoler. Je la reçois ainsi, étonné et craintif, elle s'étale sur moi de tout son long et se colle et se frotte et meurtrit mes chairs de son corps bardé d'objets métalliques, de lanières de cuir essaimées de clous, de chaînes et d'objets hétéroclites.

Je n'ai pas bougé, j'en avais pourtant la force; la surprise et une certaine reconnaissance dans mes chairs m'invitent à accepter ce rituel étrange. Elle a promptement emprisonné mes poignets dans des anneaux de métal qui me gèlent la peau; mes bras sont immobilisés à la tête du lit. Je suis prisonnier, un peu inquiet mais surexcité dans mes chairs. Je suis à la merci de cette femme que j'avais imaginée douce et conventionnelle, subitement devenue bête féroce, outrageante mangeuse d'homme, j'accepte comme si mes sens me disaient, que j'atteindrais le Nirvana dans la débauche de mes sens, sublimée par la violence, les sévices et peut-être la mort. J'étais comme le toréador inquiet devant l'appétit orgiaque du taureau. Elle s'approche sournoisement et me flaire, elle arpenté mon corps de haut en bas, ruminante, chassant l'air de son nez, glissant sa langue gluante sur mes chairs, en laissant s'échapper des gloussements de convoitise, appuyant fortement ses doigts aux ongles aiguisés sur les points sensibles de mon corps, comme pour en éprouver la consistance, cherchant ainsi l'endroit propice pour attaquer mon corps et le supplicier pour mieux ensuite le dévorer.

Puis prise d'une folie sadomasochiste, elle me flagelle, elle m'invective, elle martèle mon corps et se frotte à moi de mouvements érotiques et sensuels, glisse sur mon corps, y laisse la trace sanglante des instruments de torture qui garnissent ses chairs, m'enchaîne lourdement, active mes sens de ses doigts aux ongles affûtés et nerveux, pénètre ma bouche de sa langue avide, la suçant tout en grognant, elle glisse nerveusement ses doigts aux ongles affûtés tout le long de mes chairs, laissant des stigmates profonds, puis elle atteint mes organes sexuels qu'elle manipule avec une rudesse inquiétante, mes testicules, puis mon pénis dont elle s'empare et active dans des mouvements accélérés jusqu'à ce qu'il soit au bord de l'éclatement.

Je suis envoûté, une étrange sensation s'empare de moi suite à ces tortures physiques qui exacerbent mes jouissances sexuelles; c'est comme si je ressentais du plaisir à souffrir et que j'acceptais de me laisser ainsi torturer, peu importe que l'issue en soit la mort. Est-ce à cela qu'elle pense, la femme qui me harcèle et qui m'ensorcelle et qui exacerbe mes sens et me torture ainsi dans un rituel morbide; est-ce à ma mort qu'elle pense, cette bête délirante qui me dévore et qui s'apprête à me sacrifier ainsi sous elle dans le sang et dans la mort?

Puis, elle engouffre dans sa bouche mon pénis gonflé de sang, et elle l'active, glissant le long de ma chair vive, alternant entre le mouvement en douceur de ses lèvres juteuses et gourmandes et le raclage périlleux de ses dents aiguës, resserrant et desserrant l'étreinte, passant et repassant de haut en bas dans des rythmes alternés, pénétrant légèrement, puis sortant momentanément pour sucer le gland tel un suçon, ou pénétrant plus profondément atteignant l'entrée de l'oesophage, évitant à peine l'égorgement puis s'arrêtant subitement, juste avant l'orgasme, comme pour faire prolonger en moi le plaisir. Je m'agite avec fureur sous elle usant des membres qui me restent pour la violenter, écartant avec force ses jambes, activant sa vulve avec mon genou libre, bougeant et gesticulant en cherchant à m'empaler plus profondément dans sa bouche, lui rendant coup sur coup les tortures physiques. Et, sans préavis, vaincu et terrassé, j'éclate dans sa bouche avec toute l'intensité d'un «Niagara» en laissant sortir de ma gorge, un long et plaintif grognement de douleur. Ce moment d'extase morbide se prolonge, comme s'il ne pouvait s'arrêter, tandis qu'elle ne cesse de m'activer avec toute l'impétuosité d'un vampire, ingurgitant ma semence comme le plus savoureux des élixirs.

Soudain, la chambre se remplit d'une lumière intense, je sors subitement de ma torpeur charnelle. Juliet est là, près de la porte entrebâillée, le regard fixe, elle enfile maladroitement son kimono aux dessins japonais, qu'elle avait laissé tomber sur le parquet de bois; je n'ai qu'un trop court instant pour entrevoir son corps nu d'une sublime beauté, puis elle se referme immobile et silencieuse regardant la scène avec stupeur.

Sous moi, tout près et relevant sa tête d'entre mes jambes écartelées, toujours extasiée par l'effort soutenu d'une longue et ardente fellation, j'aperçois le visage horripilé d'Emily, les yeux exorbités, la bouche grande ouverte sur ses crocs cerclés de liens aux aciers luisants, encore dégoulinant de mon sperme fraîchement éjaculé.

Le viol de la jeune fille warrior,
Conte érotique en trois actes se déroulant durant une guerre civile
hypothétique.

Elle est allongée près de moi, fragile, vulnérable. Je n'ai même plus la force de la baiser. Je la serre très fort comme pour me soulager des visions d'horreur qui meublent mon esprit. Je parle constamment, des mots qui ont peu de sens pour elle; et elle, qui n'est là que pour baiser, elle s'offre encore et toujours sans jamais comprendre tout à fait.

Je lui parle calmement, d'une voix presque éteinte; elle m'écoute, docile, comme si c'était des mots d'amour. Je lui parle, comme pour oublier, toutes ces images qui se bousculent dans ma tête.

"Nous marchions dans la pinède, silencieux et inquiets. Les snippers étaient là tout autour, nous le savions, à l'affût du moindre bruit, ils tiraient sur une cible; la cible, c'était peut-être moi? Un copain s'est écrasé au sol, un de plus."

– *Kiss me again, you seem so far away!*

Je lui baise le front et je reste là un moment, un long moment qui suffit à la calmer et moi, j'ai toujours ces images qui se bousculent dans ma tête.

"Je n'avais même plus la force de réagir. Il était temps de dormir; pour cela il fallait atteindre le village d'Oka le plus rapidement possible."

"Je ressentais une grande tension en moi, cette trop longue expédition en territoire occupé par l'ennemi, à contourner les villages, les maisons, à éviter les femmes et les filles de l'ennemi, j'avais pourtant une grande envie de baiser. Et puis, je pensais à elle..."

– *J'ai souvent pensé à toi, je souhaitais te tenir dans mes bras en essayant de dormir alors que l'ennemi se terrait là, tout près.*

– *I am with you now, you do what ever you want of me.*

Et je la serre très fort dans mes bras. Elle se fait toute petite, comme si elle voulait être l'ennemie. J'oublie momentanément qu'elle est aussi l'ennemie.

Et je presse sa tête sur mon buste comme pour me faire pardonner une infidélité. Elle ne réagit pas, rien qu'une moue câline, et, elle relève la tête pour me regarder dans les yeux, elle me dit.

– *You did make love, did you, like they all do?*

Je pensais à autre chose:

"Le sol était jonché de corps: des miliciens touchés par des snippers, des femmes, des enfants, une guerre sale! Les guerres civiles sont les plus sales des guerres. Elles tuent par vengeance, une vengeance aveugle, alimentée par les médias, par les élites, par les préjugés nés de mémoires irréconciliables. Les victimes ne sont pas des étrangers anonymes, mais des voisins, des concitoyens, des amis, des frères, peut-être un ancien flirt, ou bien une fille que l'on aime toujours, toi peut-être que je pourrais aussi bien violer et sacrifier, qu'aimer et baiser."

– *La violence est encore plus horrible lorsque tu connais l'ennemi.*

– *Viol, you said? Please rape me, I can live with that.*

Elle ne saisit pas le sens des mots et elle se donne, elle s'offre, il me suffit de la prendre, elle se laisserait docilement violer. Je l'enveloppe de mes bras et je la serre violemment.

– *Tell me how do you recognise the ennemy if he has not the color of the ennemy?*

Sa question me surprend. Elle n'a pas la couleur de l'ennemi mais elle parle la langue de l'ennemi, serait-elle également une ennemie que je me prépare à violer plutôt que baiser? Et je lui réponds ainsi:

- *Lorsqu'il parle, s'il a un accent, c'est sans doute un ennemi, ou l'amant de l'ennemi, ou sa fille, sa femme, s'il ne parle pas ma langue, c'est évidemment un ennemi.*

– *So I am your ennemy and I love it.*

Elle se recroqueville alors sous moi et elle commence doucement à se lover.

– *And if it was me, would you rape me?*

Je ne réponds pas mais je continue mon récit.

"Nous avançons difficilement; je butais sur le corps mutilé et dénudé d'une femme jeune et qui me semblait très belle; violée, elle reposait là, derrière le tronc d'un pin centenaire, une baïonnette lui avait ouvert le ventre, transperçant son vagin, plantée là jusqu'au sol; attaché à la crosse du fusil et trônant fièrement, l'emblème du vainqueur, l'unifolié; sur son ventre dénudé, des mots écrits grossièrement, avec son propre sang: Dead frog."

Elle ne bronche pas, je vois des larmes qui perlent sur ses paupières; elle me regarde comme s'il s'agissait d'elle. Je ne sais si j'aurai la force de raconter encore.

Puis elle m'embrasse doucement et elle me dit:

– *Why did you go, why you?*

"Je n'ai pas voulu ni souhaité cette guerre. Je n'avais aucune envie de défendre une cause qui ne me touchait guère. Pourtant, entre deux causes mauvaises, je devais choisir, j'ai choisi celle du plus faible, tout en sachant qu'elle était sans issue. J'ai choisi le camp des souverainistes pour ne pas être du camp du plus fort, celui des impérialistes arrogants. Je me sentais prêt, comme l'indien, à mourir pour défendre un territoire, non pas la soi-disant liberté d'un peuple mais un certain sens de ma propre liberté. Mais l'indien m'a trahi, tu le sais maintenant, lui qui a perdu la mémoire, il a choisi le camp du plus fort comme si Sitting Bull était mort pour rien."

"Nous traversions la pinède d'Oka, en essayant de rejoindre le secteur sous le contrôle des souverainistes. Notre incursion en territoire conquis n'avait pas été fructueuse. Mais nous craignons plus que tout les "warriors", plus habiles à la guerre que les "milices serbes" que nous pourchassions depuis des jours."

"J'essayais de comprendre ce qui animait ces miliciens du dimanche: une haine commune née de la conscience d'être les plus forts, d'avoir le support financier des Confédérés, ou celui tacite de l'Aigle américain, who knows?"

"Chaque milicien portait un costume qui l'identifiait, une sorte d'étendard qui traduisait sa rancoeur, son quartier, sa religion, sa patrie d'origine, ses dogmes, son racisme: Westmounties, Sons of Eire, RoxBurrows, Hell's Angels, PointClair's milicia, BlackWash,

Hampsteaders, Stars of David."

– *They are my brothers. I am also jewish, don't you forget that?*

Il ne s'agissait bien sûr, pas de cela.

"Nous entendions des bruits, tout près. Nous avançons avec une extrême prudence sachant que nous allions devoir engager le combat. L'effet de surprise nous favoriserait, mais nos forces étaient décimées, nos munitions limitées. Nous formions un arc de cercle autour du lieu d'où provenait le tumulte, nous étions prêts à attaquer."

"Le bruit assourdissant des pales de deux hélicoptères attira notre attention, ils étaient stationnés là, tout près, dans le vaste dégagement face à une petite église de bois, un nuage de poussière enveloppait l'atmosphère."

"Il y avait des soldats de l'armée confédérale, des miliciens et surtout, beaucoup d'indiens masqués, ils arboraient fièrement les sinistres étendards des warriors; ils étaient actifs et ils refoulaient avec rudesse d'autres hommes, des femmes, des enfants jusqu'à l'intérieur de l'église. On pouvait entendre des plaintes imperceptibles venant de l'intérieur de l'église. Des personnages vêtus de longues vareuses blanches sortaient précipitamment de l'église, ils transportaient avec minutie, d'étranges contenants d'où se dégageait un nuage, comme une vapeur blanche: de l'hydrogène liquide sans doute. Ils entassaient délicatement les précieux contenants, à l'intérieur des hélicoptères qui repartaient aussitôt."

"J'ai alors compris ce qui se passait. Il me fallut peu de temps pour repérer les signes indiquant que ces engins venus du ciel avaient une vocation médicale. Je ne pouvais les identifier correctement, les noms sur la carlingue avaient été maquillés de façon maladroite outre la présence d'une croix rouge. Puis ils s'envolèrent: l'un en direction de l'ouest, l'autre vers le Sud."

"Plus loin et à faible distance, je voyais des blindés immobiles, ils étaient blancs et ne portaient aucune trace de combat; des soldats insouciantes étaient étendus nonchalamment sur leurs flancs, ils regardaient la scène avec indifférence; tout autour d'eux, dans le désordre, il y avait les restes d'un repas, des bouteilles de bière et leurs casques bleus, d'un bleu immaculé, la couleur d'un ciel sans nuages."

"Mes compagnons s'animaient, je comprenais leur envie folle de foncer sur l'ennemi. C'était aller à la mort; nos forces étaient inférieures, l'effet de surprise ne suffirait pas, nous avions peu de munitions, les soldats de l'ONU prendraient parti pour l'autre camp, ils l'avaient toujours fait. J'ai alors ordonné qu'on se replie; je pense encore à cela et j'ai des remords depuis."

Elle me serre très fort. Je sens qu'elle ne m'écoute plus, elle a une folle envie de baiser. Elle s'active comme pour se laisser empaler. Je suis là près d'elle, répondant à ses gestes, et cela ne suffit pas à apaiser mon esprit.

"Depuis le départ des hélicos, un certain calme était revenu. On entendait plus distinctement les plaintes venant de l'intérieur de l'église. Le feu dévorait déjà l'intérieur de la petite église de bois, les flammes s'attaquaient aux vitraux et les faisaient briller comme l'Enfer. Les plaintes devenaient des cris d'angoisse, et puis, plus rien, rien que le silence et la mort; les soldats mal à l'aise feignaient de ne pas voir la scène."

Elle se détache momentanément de moi et me regarde avec un air d'incrédulité, puis elle se love de nouveau, indifférente sans doute.

– *Tight me up*, me dit-elle.

"Des coups de feu partirent de notre groupe, des tirs aux pigeons, pour la forme et d'une façon indisciplinée, sur des warriors surpris; cela nous coûta quelques hommes encore. Un geste désespéré, comme celui de nos politiciens qui ont foutu le pays dans le gouffre, pour avoir suivi la politique du pire. Ils attendent encore le dénouement, assis confortablement dans leurs sièges rembourrés de l'Assemblée Nationale. Là-bas, il n'y a pas de warriors, il n'y a pas de "milices serbes", il n'y a que la tranquille assurance d'une commune certitude, l'insouciance artificielle de la tribu."

"Nous réussissions à atteindre le village. Il était désert. Nous contournions les maisons. Le calme nous rassurait et nous circulions sans trop de crainte en cherchant un endroit propice pour passer la nuit."

"Nous avons été soudainement surpris par une rafale de mitraillette, venue de nulle part, deux de nos hommes furent foudroyés. C'était la débandade, la tension s'installa de nouveau. Nous nous sommes regroupés, nous cherchions à localiser l'endroit d'où provenaient les tirs. Nos mouvements étaient, cette fois-ci, planifiés, ils déclenchèrent quelques rafales infructueuses de la part du sniper; nous réussissions ainsi à le localiser; les tirs provenaient d'une des fenêtres de l'étage supérieur d'un vaste entrepôt."

"Nous avons contourné le bâtiment et foncé à l'intérieur en vue de surprendre et d'abattre le sniper avant qu'il ne fasse d'autres victimes, des civils, des compagnons de lutte."

"Nous avons investi le bâtiment désaffecté; il y avait un grand escalier à découvert qui menait à l'étage supérieur où devait se trouver le sniper. Aussitôt parvenus à l'étage, nous avons déchargé nos mitraillettes, balayant l'espace de la grande pièce avant même d'avoir pu localiser le tireur. Il répliqua d'une décharge d'arme lourde, nous perdions ainsi un autre homme, il s'écroula lourdement sur le parquet de bois."

– *J'veis te tuer, salopard.*

"Pris d'une colère hystérique, un compagnon fonça à découvert et déchargea son arme dans la direction d'où provenaient les tirs. Puis, après de longues secondes pendant lesquelles le bruit du crépitement des armes se répercuta par tout le bâtiment, ce fut le silence, un silence de mort. Un corps s'écrasa lourdement au sol. Nous avons atteint le sniper. On s'est regardé, hésitant à se dégager des fines colonnes d'acier du bâtiment qui nous avaient protégés tant bien que mal des tirs directs."

"Je m'avançais prudemment en direction des fenêtres. Le corps du sniper était là, ensanglanté, gisant sur le parquet de bois franc. Il avait bougé, mais il était impuissant à récupérer son arme qui gisait là à peu de distance. J'appuyais le canon de mon AK 45 sur son front, et j'appelais mes compagnons: je leur criais d'avancer, il n'y avait plus de danger."

– *Kill me, kill me, kill me now. If you don't kill me, I will kill you.*

" C'était une voix de femme; je m'approchais pour mieux la dévisager et je reconnaissais, les traits d'une jeune indienne, elle était encore adolescente, une écolière sans doute."

– *C'était une jeune femme comme toi.*

Je la regarde longuement pendant qu'elle se love. Je l'emprisonne dans mes bras et je ne dis plus rien. Je pense à la jeune warrior et je la serre très fort comme pour la briser. Je l'entends gémir, elle en demande encore plus.

– *Fock-me now, fock me before it is too late.*

Elle se recroqueville, elle enfouit son nez dans ma bouche, petite biche toute offerte et prête à dispenser la vie plus que la mort; je suis momentanément réconforté dans mes attributs de mâle et je commence à bander glissant ma tige meurtrière sur son ventre lisse. Mais mon esprit est ailleurs.

"Elle avait froidement tué trois de nos hommes et combien d'autres, j'ose à peine l'imaginer. Je te regarde et je te vois, c'est comme si je revoyais son visage, et cela me fait peur. Je me demande combien d'hommes tu as ainsi vaincus de tes armes qui te servent aussi bien qu'une Kalachnikov?"

- *She was a soldier, man or women, what difference it is, if she had to kill? You understand now, there is no difference between man and women.*

"Ils voulaient sa peau. Je l'ai protégée des autres, j'invoquais une certaine convention de Genève que personne ne respectait d'ailleurs, j'aurais voulu la faire prisonnière."

- *Con, tu vas pas nous imposer de ramener c't'hostie d'pute. Elle est blessée, elle ne tiendra pas sur ses jambes. T'es vraiment con.*

"J'étais con, c'était vrai. Ou bien, j'étais simplement incapable de la tuer. Si elle avait été un homme, je l'aurais abattue de mes propres mains. Tu vois bien qu'il y a une différence entre l'homme et la femme. J'aurais voulu ne jamais avoir une femme-soldat au bout de mon fusil."

– *She would have never hesitate to kill you and you know it.*

"Elle nous supplia de l'achever. On discuta vivement, devant elle, sans aucune gêne; fallait-il la laisser mourir sur place ou la tuer de sang-froid, elle nous supplia de l'achever. Je pensais à tous ceux qui étaient morts de ses mains, des compagnons de lutte, des amis, et le courage me revint, j'avais décidé que ce serait moi qui mettrais fin à ses jours. J'ai convaincu mes compagnons de partir, je serais à ses côtés le temps qu'il faudrait avant de l'achever de sang froid."

- *You did not kill her? You would not be here, caressing my skin; you would be shamefull to make love to me; did you kill this defenseless indian women?*

"Je suis resté là, des heures interminables, la nuit jusqu'au petit matin, un temps qui m'a paru interminable. Nous avons parlé de la guerre, de cette guerre qui appartenait à d'autres plus qu'à nous et dont nous n'étions que les instruments."

"Toute cette nuit, je suis resté à ses côtés. Elle me suppliait de la tuer. Je n'arrivais pas à appuyer sur la détente. Nous avons parlé, discuté, nous avons confronté nos convictions, j'ai pu constater la profondeur de ses convictions et la faiblesse de mes propres convictions. Elle croyait défendre une cause juste, mais elle n'était que l'instrument inconscient d'une autre cause. Elle a reconnu en moi l'aventurier qui se bat pour une autre raison que la cause qu'il défend."

"Elle était là, sous moi, sans défense et pourtant triomphante. J'apercevais des fragments de ses chairs cuivrées à-travers ses vêtements militaires déchirés et souillés par le sang. Son sang s'écoulait lentement tout autour des blessures de son corps. Elle me fixait de son regard perçant, fière, elle avait l'arrogance de celle qui ne se rend pas; dans la défaite, elle était vainqueur plus que vaincue."

"Elle était belle et triomphante, j'avais une soudaine envie de la prendre dans mes bras et de la baiser."

Je sens qu'elle me repousse vigoureusement, je desserre l'étreinte un instant, elle me regarde d'un air pitoyable. Elle est jalouse et tellement fragile, je l'enserme de nouveau et elle se laisse faire; elle est aussi fragile qu'une petite bête piégée, elle se laisse prendre de nouveau. Et mon esprit, comme mes doigts, voyage de nouveau sur son corps dénudé. "Le sang se coagulait autour de ses plaies. Sans raison et contre toute logique, puisque j'avais décidé de la tuer, j'allais penser ses blessures. Avec mon couteau de chasseur, j'ai découpé ses vêtements, j'ai dégagé ses petits tétons, ils se sont présentés comme des butins de guerre; j'ai dénudé son corps jusqu'à la naissance de ses cuisses, j'ai dégagé son vagin, il était entrouvert et déjà le sang s'en écoulait, humectant les lèvres de sa vulve, ce n'était pas une blessure de guerre."

"J'ai doucement glissé mes mains sur ses chairs meurtries, feignant de panser ses plaies, c'était pour la caresser. Mes doigts se sont agités sur les ressorts tendus de ses petits mamelons, j'ai arpenté son ventre, ses cuisses et ses fesses, puis mes doigts ont glissé furtivement sur les lèvres de sa vulve, humides et visqueuses; ils se sont enfoncés doucement, elle s'est ouverte docilement, ils ont pénétré profondément, ils se sont perdus dans la glu de ses muqueuses vaginales; je me suis emballé, elle s'est emballée également, puis elle a gémi longuement, était-ce de plaisir ou la souffrance de celle qui va être violée?"

"Elle n'a fait aucun d'effort pour m'empêcher de la prendre ainsi. C'était comme si elle le désirait, ou que je ne faisais que répondre, à ses fantasmes cachés. Elle était triomphante malgré qu'elle était en apparence vaincue. Est-ce que je répondais à ses désirs profonds, ou bien je la violais, je ne saurais dire?"

"J'étais étendu sur elle, elle n'avait pas résisté ou elle n'avait pu me repousser. Elle me suppliait toujours de la tuer mais elle se laissait docilement empaler. Je l'embrassais passionnément, elle ne résistait pas, elle acceptait docilement de se laisser violer. Mon pénis s'enfonça doucement jusqu'au plus profond de son utérus, tel un poignard assassin dans la chair d'une victime innocente. Elle se laissa empaler, s'aidant de ses membres meurtris, puis elle atteignit l'orgasme, s'agitant de spasmes erratiques. Je me répandais en elle, un long fleuve d'une jouissante éjaculation qui me fit perdre conscience."

"J'entendis soudainement une détonation, je sortais de ma torpeur, mon crâne venait d'éclater. J'ai compris que j'allais mourir."

"Je suis demeuré inerte ainsi, la langue enfouie dans sa bouche, mon pénis reposant au plus profond de son ventre. J'étais immobile, aveuglé, je n'entendais plus que les réverbérations des détonations qui martelaient mon crâne, j'agonisais mais je ne souffrais pas, j'allais mourir toujours empalé en elle. Elle ne bougeait plus. Lentement, je m'étais dégagé de son emprise, je vivais encore. J'avais péniblement dégagé mon visage des résidus cervicaux qui voilaient ma vue. Elle était là, inerte, le crâne éclaté en une bouillie sans consistance. Elle s'était emparée de son arme qui gisait là, tout près; elle avait déchargé l'arme sur elle pendant que tous les deux, nous plongeions dans le plus profond des orgasmes."

"Elle était là, son corps à moitié dénudé de jeune fille soldat, elle était immobile et violée. Sa kalash gisait à ses côtés, elle tenait fermement l'arme de sa main gauche, le doigt toujours appuyé à la détente; enfoui dans les restes épars de son crâne éclaté, le canon de l'arme fumait encore; j'ai perçu un sourire sur ses lèvres encore intactes, un sourire d'ironie, de satisfaction peut-être!"

L'éducation sexuelle des jeunes filles du collège mixte de Gotham

Acte I d'un conte érotique se déroulant en Nouvelle-Angleterre.

Je me demande toujours comment j'ai pu devenir professeur au collège de Gotham dans la région de Salem en Nouvelle-Angleterre ; c'est sûrement parce que je détiens une maîtrise de l'Université Harvard sinon pourquoi, venu du Québec, ce coin isolé d'Amérique considéré par les « ricains » comme une sorte de ghetto linguistique dans une Amérique uniformément « Wasp », et comment ai-je pu obtenir le poste parmi une dizaine de jeunes hommes et femmes typiquement américains? Je suis professeur d'une classe mixte de jeunes adolescents et j'y enseigne les maths, le français et la philo. Ce matin juste après la rentrée, la directrice m'informe que je devrais rencontrer la mère de Maripol, une élève qu'elle et sa mère jugent difficile. Après les cours, nous décidons de nous rencontrer, la mère de Maripol et moi, dans la maison familiale située dans un « guarded estate » à quelques miles de l'école, je m'y rends en auto et je profite de l'occasion pour ramener Maripol à la maison.

Maripol est une jeune fille moyennement attractive mais qui se démarque des autres par son habilité à générer les contestations de toutes sortes chez les autres élèves, c'est une « leader » née. Elle exerce cette influence dite « néfaste » par les adultes chez les jeunes filles uniquement, les jeunes mâles sont plutôt accaparés par le football, la bière, les frasques et les « dirty jokes ».

Maripol est silencieuse durant toute la première partie du trajet, elle semble bouder et finalement me demande la raison de cette entrevue avec sa mère ; elle se rebelle déjà devant ce qui semble la concerner de façon préjudiciable à sa propre liberté, ne recevant d'autres réponses que mes vagues généralités d'ordre académique ; elle se fait soudainement plus tendre ayant vraisemblablement deviné l'objet de ce déplacement inusité et elle tente de me séduire par stratégie sans doute, du moins c'est ce que je crois au départ mais je finis par m'en convaincre lorsqu'elle détourne la conversation sur des sujets sexuels.

Puis elle s'approche de moi comme pour appuyer ses dissertations sexuelles par des gestes réels mais, étant concentré moi-même sur la conduite de ma Honda Civic en pleine accélération sur un « busy highway » je ne peux résister que verbalement lorsqu'elle s'attaque avec vigueur à mon « zip » et y extrait l'objet de ses soudaines « sexual fantasies ».

Je suis estomaqué. J'ai beau m'objecter, la prévenir des dangers qui nous menacent sur cette autoroute ou nous roulons à plus de 60 miles, elle insiste et s'attaque à cet objet devenu soudainement rigide et qu'elle ne cesse d'appeler « Got » tout en le manipulant puis, soudainement et sans que je puisse me défendre, elle l'introduit dans sa bouche et l'aspire goulument jusqu'à l'explosion du venin en sa bouche largement ouverte. Mes protestations sont peu convaincantes et n'ont aucun effet ; elle me menace plutôt de tout dévoiler un soi-disant viol à sa mère si je ne participe pas docilement et dorénavant plus régulièrement à ses fantasmes sexuels sur le « prick » qu'elle ne cesse d'appeler sous le pseudonyme de « Got » une déviation imaginative de sa part du vocable plus familier de « God », le Dieu plus que symbolique de l'Amérique puritaine.

L'entrevue avec la mère de Maripol se déroule de façon correcte, je suis bouleversé par ce qui vient de se passer et je ne puis qu'offrir mes subtiles garanties concernant le suivi de Maripol vers ce que sa mère appelle des attitudes normales de jeune fille de bonne famille.

Les jours passent de façon habituelle à l'école. Je croise Maripol qui me regarde avec un sourire en coin et quelques fois, je la vois au milieu d'autres filles, elles discutent puis elles me regardent discrètement et elles sourient en chœur, et je soupçonne avec angoisse que le sujet de conversation peut être dirigé vers le « Got » prétentieux qui se cache derrière le « zip » de mon « blue jeans » et qu'elles le soupçonnent être en pleine excroissance et cela est un peu vrai.

Un jour, constatant une indiscipline généralisée, je décide de mélanger garçons et filles dans la classe ; il n'y a pas de consigne connue qui peut justifier le fait que les garçons et les filles sont séparés, les filles sont assises à droite le long des fenêtres une façon pour elles de mieux s'évader dans leurs rêves, les garçons sont à gauche plus près des portes pour mieux s'évader physiquement de la classe.

Cette nouvelle disposition doit permettre, selon ce que j'en pense, d'éviter la discrimination entre les genres et les « usual teasing » entre filles et garçons. Mais j'ai mal calculé les réticences vindicatives des mâles et les récriminations féminines alimentées par les dispositions anarchiques de Maripol qu'elle appuie devant moi par du chantage sur nos relations spirituelles avec « Got », le Dieu super-actif de nos déviations sexuelles.

Je dois donc capituler, les garçons et les filles reprennent leurs positions initiales sur le terrain de la répartition des sexes et des pouvoirs et moi, je cesse définitivement d'avoir du pouvoir.

Le temps passe, l'harmonie semble rétablie ; quelques fois, je reçois la visite d'autres filles, sûrement initiées par Maripol aux pouvoirs de « Got », elles désirent elles aussi, participer à cette étrange initiation qui leur permettrait d'entrer dans le cercle des disciples de « Got », le « Got Slaves circle » comme elles disent; je me confirme ainsi du puissant pouvoir de « lobbying » de Maripol.

D'autres filles requièrent mes conseils, d'abord avec une certaine réserve puis sans aucune gêne à mesure que le cercle des candidates au « God's message » se font plus nombreuses. C'est d'abord le tour de Julie dont la famille est je crois évangéliste, je n'ai jamais cru qu'elle aurait pu se plier à cette demande hors norme de subir le baptême de mon impudent calice. Puis je reçois la visite de Sarah, une jeune fille de confession juive, jolie et entreprenante qui ne s'autorise aucune entrée en matière avant de s'emparer de mon divin bénitier et d'en faire jaillir toute la liqueur sacrée qu'elle engloutit et qu'elle redemande aussi longtemps et autant de fois que mes forces le permettent. Plus tard, c'est au tour d'Amina, la belle Amina qui est musulmane et qui porte un élégant Hijab, elle me dit que ce voile exprime, selon ce qu'en dit son père qui a pleine autorité sur elle, son appartenance religieuse et que cela doit lui permettre de la préserver des assauts des infidèles dont je suis l'un des représentants le plus rapproché d'elle, mais elle le porte dit-elle, plutôt pour s'individualiser et pour des raisons esthétiques et je la conforte dans cette voie qui magnifie sa singularité et sa beauté ; lorsqu'elle s'empare de mon sexe, elle le fait avec une grande délicatesse qui remplit mon âme d'une sorte d'extase coranique dont je garderai le souvenir longtemps. Elle le manipule doucement de haut en bas tout en parlant et le regardant avec attention comme si elle n'avait jamais vu un tel instrument auparavant ; puis elle se penche et plutôt que de l'engouffrer en sa bouche, elle le déplace sur son visage, elle le fait rouler de part en part jusqu'à la lisière de son hijab et cela me conforte dans ma déviance sexuelle et mon éjaculation n'en est que plus prolongée et la prenant en surprise, toute ma semence vient enfin choir sur son visage et ses mains.

Amina ne porte plus le hijab depuis et je lui en fait le reproche tant cela la distinguait des autres filles.

Nous sommes en classe de philosophie, Jason, un garçon perturbant, me demande de leur parler de Dieu, un sujet qui n'a pas encore été abordé, il ajoute en ayant l'air de se faire le « bad boy » auprès de ses confrères:

"Does God exists and do you beleive in God?"

Cette demande génère quelques rires entendus chez plusieurs me rendant un instant mal à l'aise. Certaines jeunes filles, et je les reconnais, baissent la tête timidement car directement concernées par le sujet. J'exprime mon malaise à parler de ce sujet qui comporte des risques d'entrer dans le domaine de la religion ce qui n'est pas dans mon curriculum. A défaut de verbaliser moi-même sur ce sujet délicat qui est d'ordre philosophique, je le détourne en proposant aux élèves d'avoir leur propre réflexion sur le sujet en évitant d'y introduire des arguments basés sur les croyances religieuses mais de se limiter à la stricte raison philosophique. Je demande que leur réflexion soit personnelle, anonyme et limitée à deux pages de texte, le résultat de leurs opinions devant être dévoilé d'ici deux semaines.

Plus tard, je reçois diverses réponses, les unes conventionnelles, d'autres intéressantes mais jamais approfondies comme si le sujet était devenu tabou compte tenu de l'imprégnation culturelle du concept de Dieu. La notion de Créateur suprême et d'intervention divine dans la vie quotidienne de chacun est une constante chez tous à une exception près. Je soupçonne que le texte de deux pages, dont j'ai décidé d'extraire quelques lignes au bénéfice de la classe, peut provenir de la plume de Maripol car il s'accompagne d'une certaine ironie exprimée par la substitution de l'expression « God » par celle de « Got ». Voici le texte en entier :

« The idea of GOD.

The question is whether if man was necessary for the Cosmos to be possible. Without the presence of life somewhere in the cosmos, Got could not exist and if any kind of conscious life could not develop in the Cosmos this one would have been totally useless as notheless the Idea of Got itself. One could thus conclude that it is consciousness that creates the cosmos as it has created Got and that if consciousness had not appeared in either of the two Universes of the Cosmos, the Cosmos could not exist. But we are here conscious of living in this "vicious circle" that represents the Cosmos as a "serpent that bites its tail." The mystery of the Kosmos is similar to the mystery around the idea of Got so that it is usefull to mix them up one into the other in order to say:

"Kosmos is Got and Got is Kosmos"

Why is there something rather than nothing?We are here because we have to be there to know that there is something rather than nothing. There can be nothing or something, unless we are there. There is no vacuum beyond the Cosmos. The cosmos encompasses everything. There could have been nothing, because for that there have been nothing, it would have been necessary for us to be there. But we are out there, it is why all is there. Is Got necessary for what is and is not at the same time?

The Cosmos is governed by metaphysical laws which revolve around the principle of circular causality and the absence of temporality, the elements behind this theory are the avataron (which we have defined as being Got's particles) expressed as avatarons and a field of avataressence as the metaphysical foundations of the presence of matter, and to actually transcend that fact, it was necessary that matter grows until it can attempt to self-explains.

Ce texte me bouleverse profondément venant d'une si jeune fille et j'entretiens des doutes sur son origine bien que je considère Maripol comme étant une jeune fille hors norme, il représente ma propre conception de l'idée de Dieu comme si mon esprit s'était répandu dans les veines de Maripol par les excès de mes épanchements spermatiques ou plus simplement qu'elle ait fouillé dans mes notes personnelles.

Je ne soumet pas le texte en entier à la probation des élèves de la classe car je le considère trop compromettant, je me contente de ces quelques extraits en forme de conclusion auquel j'ai substitué le mot « Got » par le « true God » ::

« God is an abstract concept "He is" and "He is not" at the same time, it is the state of God in HIMSELF. GOD is a concrete concept "He is" or "He is not" at any choice, it is the state of God at a given ins-time of the conscious mind. GOD is an undefinable concept by a conscious mind, "He is whom He is not" at the same time that "He is not whom He is". Thus, as soon as the conscious mind tries to define God, one of its states is then destroyed. It is so with the observer and the Kosmos, as soon as one defines the attributes of the Cosmos, one of its states is then destroyed. Would, the "Big-Band theory", the "theory of everything" or any other "finalist theory", thereby be ways to destroy one of the attributes of the Cosmos?»

Un jour, la mère de Maripol me donne rendez-vous à l'école. Je la reçois dans le cabinet qui me sert de bureau pour la correction des travaux d'école. Nous discutons de la situation de Maripol, je tente de la réconforter mais elle s'égare sur d'autres sujets comme si Maripol ne faisait plus partie de ses appréhensions mais plutôt elle-même, sujette à ce qu'elle attribue à des « God's calls » comme si elle connaissait les pouvoirs de « Got ». Et comme le fit Maripol en d'autres temps, Miss Jane, car c'est son nom, s'insinue sournoisement vers ma fermeture éclair comme si quelqu'un lui avait fourni la clé vers la découverte des pouvoirs infailibles de « Got » et, malgré mes simulacres de protestations, elle s'empalle en mon sexe et j'éjacule tout mon sperme dans son profond oesophage.

Dans les jours qui suivent, je reçois la visite d'autres mères qui disent avoir, elles aussi, reçu l'appel de « Got ». L'épidémie se transmet miraculeusement, le prosélitisme religieux doit essayer les divins pouvoirs du puissant « Got » au-delà d'une simple minorité et convertir qui qu'elle fut, catholique, protestante, juive ou musulmane et de quelque genre qu'elles soient, fille, femme, phallocrate ou lesbienne. C'est ainsi que le « Got Slaves circle » s'élargit au-delà de mes sourdes espérances et ultimement préjudiciable à ma santé physique et morale.

Je m'effrais à la pensée que mes frasques sexuelles puissent être connues des garçons, des pères, de la directrice et d'autres non encore initiés aux rituels sectaires du « Got Slaves circle » dont le nom signifiant aurait du allerter quiconque. Je lis sur les visages de certains, des garçons, des confrères et consoeurs, de la directrice et de certaines filles et mères non encore initiées à la secte, une sorte de retenue verbale, une gêne qui ne m'inspire pas confiance.

Ma situation et la trop grande dispersion de mes activités illicites non désirées mais utiles à ma condition mentale ne peuvent que nuire à ma réputation et possiblement m'attirer des sanctions pénales ; je décide de me confier, cette fois au confesseur de quelques-unes sinon toutes ces dames, ce jeune et beau vicaire de confession catholique qui m'inspire confiance ; malgré que je ne suis pas pratiquant et ne crois pas en Dieu, il est mon ami. Je ne m'astreins pas à lui dire tout de mes activités mais je lui transmet le malaise que je ressents devant ces belles jeunes filles innocentes et naïves et leurs mères tout autant disponibles à ma chose, je sens alors sur le visage et les paroles du vicaire le même malaise et les mêmes troubles comme si lui-même avait à se reprocher quelque écart sexuel avec l'une ou l'autre de ces « attracting witches » dont quelques-unes ont du lui confier les secrets du « Got Slaves circle ».

Un jour, je suis convoqué dans le bureau de la directrice. Je suis sous le choc. J'appréhende cette rencontre ; je me suis rapidement fait à l'idée que je vais être renvoyé mais je suis préparé à cette éventualité, j'appréhende plutôt la honte d'avoir à affronter les reproches qui accompagneront ma déchéance. Elle me reçoit contre toute attente avec des félicitations sur les succès de ma classe et de la bonne entente subitement revenue entre garçons et filles qui font de son école, l'une des mieux cotée de la Nouvelle-Angleterre. Elle est comblée et elle ose me demander la clé de ce vibrant succès qui me voit lui répondre par les plus convaincants des mensonges.

De nouvelles subventions privées doivent lui permettre d'ajouter l'an prochain, un cours d'éducation sexuelle qu'elle me propose d'animer, elle m'aidera en me prodigant ses conseils et en me prêtant quelques-uns de ses livres traitant de ce sujet délicat. Cette offre réveille un soupçon en moi en ce qu'elle peut avoir eu vent de mes activités pédagogiques hors normes, je perçois dans ses yeux illuminés une certaine excitation, je devine avec peine qu'elle peut être sexuelle et je n'ai aucune intention d'accéder aux désirs de cette Vénus masculine qui me semble plutôt abonnée aux plaisirs de Lesbos. Elle n'en fait rien n'étant vraisemblablement peu intéressée à jouir de ce membre vivant peu digne de remplacer les vibrateurs artificiels installés sur le sanctuaire vaginal de ses compagnes de débauches sexuelles. J'en rêve....

Je n'ai d'autre choix que d'accepter l'offre et je me réjouis du fait que ma pédagogie, sinon mes écarts sexuels, ont permis d'assainir les comportements entre garçons et filles, d'éliminer les viols, de restreindre les actes collectifs de fellation, de diminuer les allusions sexistes des garçons envers les filles, d'éliminer les « street gangs », le « sexual harassment », la ségrégation, l'intimidation et le sectarisme religieux. Les mères s'expriment également lors des conseils parentaux, elles se réjouissent du fait que leurs enfants ont une meilleure attitude et de meilleures notes; quant aux pères, selon les dires des mères et cela m'est corroboré par la directrice, ce ne sont que des phalocrates qui ne s'intéressent qu'au « fucking business », à la bière, au « gogo dancing » et aux préjugés issus de leur appartenance culturelle.

C'est la première fois que j'ai une conversation, aussi détachée des contraintes académiques spécifiques, avec la directrice qui est d'un caractère plutôt réservé, celle-ci fait allusion au film mettant en vedette l'acteur Scharzaneger, celui-ci enseignait alors dans une maternelle, elle me dit : « *big mustles, good educator like professor Scharzaneger and you, mister Marco who has no big mustles, you probably possess something else, a brain without any doubt or something else, who knows, as big as needed to teach sexuality to boys and girls and the respect they should have for one another.* »

Quelque temps après, j'allais quitter le collège pour un nouvel emploi, je reçois à manger mon ami le vicaire, je sens bien dans ses propos et son attitude une certaine attirance vers l'objet de mes frasques sexuelles ; de par ses relations professionnelles avec toutes ces femmes, il doit bien connaître les joies de l'appartenance au « Got Slaves circle » , mais je saisis bien son désir anxieux de me « déziper » et d'atteindre ainsi le « Got's extasy » mais, mes attitudes machistes me procurent une défense suffisante pour qu'il renonce à cette escapade périlleuse et nous conservons ainsi notre amitié intacte de toute violation de mon patrimoine sexuel que je réserve par principe à la gent féminine.

J'ai vu mes activités auprès de ces dames diminuer à mesure qu'elles s'étaient étendues au-delà de mes capacités physiques ou ce sont ces dames elles-mêmes qui se sont écartées d'une routine qui ne remplissait plus leurs désirs charnels et cela fut bien ainsi. Il est bon que ces femelles s'éloignent d'elles-mêmes du pouvoir de prédation du mâle. Je me suis éloigné du collège et de toutes ces aventures qui ne garnissent plus que ma mémoire de mâle fatigué.

Les jeunes filles sont devenues depuis, de jeunes femmes et les garçons, des professionnels ou des joueurs de football, les mères, des épouses adultères ou divorcées et moi, le professeur du collège mixte de Gotham dans la région de Salem en Nouvelle-Angleterre, je suis devenu titulaire de la faculté de sexualité de l'Université du Québec à Montréal. Mon puissant « Got » n'est plus d'actualité, il s'est assagi quelque peu devant des suffragettes gauchistes qui ont appris à se passer de l'homme mais pas de leur « Got » révolutionnaire, le Ché ou quelque rappeur glorifié par des photos, des graffittis, des « carnal piercings » là où se peut assouvir la soif et certains « provoking tatoos » qui meublent les endroits secrets de leur ventre et de leur bas-ventre, et ça, j'ai beau essayer, le souhaiter, je n'ai plus pu le vérifier.

Contes et légendes d'Outre-Monde

Laisse-moi te raconter mon dernier voyage avec la fille « manouche » des Saintes-Marie-de-la-Mer.

un conte érotique se déroulant durant le pèlerinage aux Saintes-Marie-de-la-Mer.

les copulations cosmiques de la femme libellule

Les chemins insoupçonnés du Paradis terrestre dans les bras de Sarah la torride nord-africaine, ou la rencontre du premier type avec une femelle androïde venue d'Alpha du Centaure.

Dom Juan ou la métamorphose de l'ange du Paradis.

"...je libère promptement et avec maladresse mon pénis, puis je l'embrasse lourdement en enfonçant ma langue dans sa gorge pendant que je la pénètre jusqu'à ce que le jouir nous assaille en même temps et que le parfum séminal qui se mélange en nous nous embaume; ce fut mon premier ins-temps de Paradis terrestre mais non le dernier."

la femme à plumes ou le sacrifice de la reine sauvage du nouveau-monde.

Puaiti vahine. Je t'aime, tu es docile, je t'embrasse, tu ris, je te caresse, tu te loves, je t'aime, tu te laisse aimer, je t'aime, je t'aime jusqu'au fond de ton ventre, vierge, vierge vahine, jusqu'à l'orgasme, et tu aimes, tu aimes, tu aimes et je t'aime.

Adam et Ève, les amants de la cosmogénèse.

"elle fut un jour brusquement enlevée et transportée dans un véhicule spatial, au-delà de la voie lactée, pour être mise en présence d'un dieu sidéral qui la prit comme concubine afin de lui transmettre le principe générateur d'une nouvelle cosmogénèse."

Laisse-moi te raconter mon dernier voyage avec la fille « manouche » des Saintes-Marie-de-la-Mer.

Acte I d'un conte érotique se déroulant aux Saintes-Marie-de-la-Mer.

"C'est en 1838 que le village prend le nom des « Saintes-Maries-de-la-Mer » et le pèlerinage des Gitans est mentionné pour la première fois au mois de mai, ils viennent de toute l'Europe honorer ici leur sainte patronne, Sarah, la Vierge noire. Au début du mois de juin 1888, Vincent van Gogh, qui vient d'arriver en Provence, fait un court séjour de cinq jours aux Saintes. Il y dessine et peint notamment les barques sur la plage, le village vu des dunes côtières et quelques cabanes couvertes de sagne".
Wikipedia.

Ce jour-là, les Saintes-Marie-de-la-Mer était envahie par des milliers de pèlerins.

J'ai vu des centaines de figurants, des gens du voyage, des Gitans, des Rrôms, des Manouches, des Sintis, des Romanichels, des Tsiganes, des Bohémiens, des gens de la camargue et aussi des curieux, ils avaient envahi la plage et débordaient sur la mer jusqu'à mi-jambe. Ils transportaient des étendards religieux, des oriflammes, des reliques qu'ils portaient à bout de bras. Il y avait beaucoup de musiciens, des guitaristes de flamenco, des accordéonistes roms, des violonistes manouches, des orchestres de cuivre qui jouaient dans un tintamarre indescriptible. Ils provoquaient ou ils accompagnaient ainsi des groupes qui s'agitaient sur des danses gitanes.

Plus loin, j'ai vu la statue de la vierge, la sainte patronne de la ville, elle était noire, elle était transportée par des hommes, il me semblait qu'ils étaient ivres car ils titubaient jusqu'à ce que la statue de la vierge plonge dans la mer. Mais c'était volontaire, une tradition durant ce pèlerinage annuel.

La crypte de l'église de Notre-Dame-de-la-Mer était embrasée de cierges et la chaleur y était si intense qu'on y suffoquait.

Des violons et des guitares accompagnaient la marche des fidèles vers l'église.

Dans l'église, les fidèles, surtout des femmes, vociféraient leurs prières et leurs invocations devant l'image d'une vierge au visage noir.

Ils présentaient leurs enfants, à bout de bras, à la statue de la vierge, la vierge noire que les pèlerins avaient habillée de multiples robes multicolores et flamboyantes comme étaient les robes des gitanes.

Le lendemain, le village était redevenu calme.

J'avais les « blues ». Je suis entré dans l'église forteresse des Saintes, hier encore, pleine d'effervescence. Elle était redevenue silencieuse, calme, un véritable lieu de prières.

Je me suis assis sur un banc à l'arrière de l'église. Il n'y avait que moi dans l'église. J'aime les églises quant elles sont désertes. C'est comme si Dieu existait.

Je l'ai aperçue. Elle était agenouillée sur le devant de l'église, face à la vierge, la vierge noire des « gitans ». Elle s'appelle Sarah je crois, certains disent Sarah-la-Kali, en référence à la déesse hindou. On dit que les gitans sont originaires de l'Inde. Je le crois. Tout comme moi, ce sont des « gens du voyage », c'est pourquoi ils sont un peu mes frères, et aussi mes soeurs.

Elle regardait la vierge, absorbée dans une prière, puis elle s'est levée. J'ai pu la voir dans toute sa grâce, vêtue comme une bohémienne, à la manière des filles andalouses, ses jupes multicolores frôlaient le sol. Son visage était bronzé par le soleil, elle portait un turban sur la tête, ses bras étaient bardés d'une multitude de bracelets, de colifichets qui cintillaient dans son déplacement accéléré, c'était une gitane, jeune encore, comment savoir.

Elle s'est approchée de moi. Elle m'a regardé et elle s'est assise à mes côtés, si près de moi. Je n'ai pas compris ce geste.

Pourquoi alors que l'église était vide, et qu'elle pouvait s'asseoir n'importe où ? Un geste d'amitié sans doute, pour l'étranger que j'étais, ni manouche, ni rom, ni gitan. Un échappé de l'autre côté de son univers à elle, ou pour une toute autre raison sans doute.

J'aurais pu imaginer tous les à-prioris véhiculés sur le dos du peuple des gitans, cette fille trop agaçante et trop insistante à mes côtés, j'aurais pu la repousser, je ne l'ai pas fait.

Je suis resté là à ses côtés, silencieux et attentif.

J'attendais, fasciné, qu'elle me parle ou j'imaginai une aventure avec elle, peut-être.

Elle me regardait droit dans les yeux, des yeux d'un noir perçant, elle était comme un oiseau blessé, elle semblait me supplier, m'implorer, m'inviter à parler.

"Je m'appelle Marah » me dit-elle soudainement, "et toi, quel est ton nom ?"

J'allais dire mon nom véritable, j'ai hésité et je lui ai répondu « Pierre », sur le coup j'ai pensé inventer un nom, pourquoi pas.

"Je t'appellerai Marco, ce sera plus joli" m'a-t-elle répondu avec cette voix légèrement enrhumée que je découvrais et qui lui convenait si bien. J'étais étonné, elle avait deviné mon nom véritable, Marco.

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Contes et légendes, février 2015) © 1998 Jean-Pierre Lapointe

Musique: empruntée aux archives du web

Important Notice: any photos or fragments of photos subject to copyright will be removed on notice.

"Chaque 24 mai, plus de 10 000 gens du voyage, des roms, des manouches, des gitans, des sintis et autres romanichels affluent de toute l'Europe vers Saintes-Maries-de-la-Mer pour vénérer leur sainte "Sarah la noire" ou Sara-la-Kali, et baptiser leurs enfants selon le rituel catholique.

En juin, le village accueille une Fête Votive, au cours de laquelle les jeunes et les "festaïres" du village animent les rues et places, vêtus aux couleurs de la Fête, se mesurant aux taureaux au cours d'abrivado, de bandido et de courses de taureaux improvisées.

Autour du 14 juillet, le village organise pendant trois jours une Feria du Cheval, qui présente des spectacles inspirés des piliers de l'identité camarguaise que sont le Cheval, le Taureau et la musique gitane.

Le 11 novembre, le Festival d'Abrivado regroupe plus de 200 gardians et 1000 chevaux venus de toute la Provence sur les plages des Saintes Maries exceptionnellement ouvertes aux cavaliers et à leur montures.

Pendant les fêtes de fin d'année entre Noël et jour de l'An, le village présente un programme d'animations témoins de la tradition camarguaise. Ainsi, on peut assister à un Abrivado aux Flambeaux (lâcher de taureaux emmenés par des gardians portant des flambeaux), que les visiteurs peuvent admirer à la tombée du jour.

Chaque année a lieu aussi la Festo Vierginenco, qui est la cérémonie, pour les filles âgées de 16 ans, de passage du statut d'adolescente à celui de jeune femme. *Wikipedia.*

Nous n'avons rien dit pendant un court instant, nous nous regardions dans les yeux, elle souriait gentiment, sa bouche était légèrement ouverte et j'y percevais de légers soupirs. Sa main toucha la mienne, elle me la serra avec force.

Du coeur de l'église me parvint un léger bruit, j'avais aperçu une ombre qui gravitait autour de l'autel, un prêtre ou simplement le sacristain occupé à préparer quelque rituel eucharistique, il avait perturbé légèrement le silence de la voute, il ne sembla pas s'apercevoir de notre présence et de notre trop intime proximité.

Sans me quitter des yeux, elle s'est penchée sur moi, elle appuya sa tête sur mes genoux, et tout en gardant les yeux fixés sur moi, elle ouvrit ma braguette et elle dégagea doucement mon appareil génital de sa prude cachette, elle ne démontrait ni pudeur ni gêne, elle manipula mon pénis doucement jusqu'à ce qu'il se cambre comme un étendard triomphant; j'ai pensé à ce moment aux étendards religieux qu'on avait plongé dans la mer, c'était hier encore. Mon étendard, je le voyais parmi les étendards sanctifiés, une abhération lubrique, tellement lubrique qu'il me sembla que cette image m'était suggérée par mon subconscient, je me suis retenu un moment.

J'ai tout de même joui, j'ai joui alors qu'elle engouffrait mon pénis au plus profond de son oesophage ; je n'avais jamais cru pouvoir aller aussi loin dans les couloirs secrets d'une amoureuse aussi frêle et fragile qu'elle était.

Le sacristain venait de se déplacer, il se tourna vers la nef. J'ai plié les genoux, je me suis agenouillé, je ne l'avais pas fait depuis des lunes et j'ai regardé la vierge, la vierge noire qui me fixait et qui souriait pendant que je me libérais de ma semence en un long jet, aussi long qu'un ultime orgasme avant d'entrer au paradis des gitanes.

Sa bouche, sa bouche gourmande comme l'entre du paradis avait englouti mon membre et toute ma semence avec, j'ai joui comme jamais auparavant et j'aurais voulu qu'elle jouisse tout autant que moi et c'est ce que j'ai perçu dans ses yeux et ses gloussements expressifs de petite bête affolée.

Elle s'est alors relevée, aussi digne qu'elle l'était avant ce rituel érotique, elle me tenait par la main pour m'aider à me relever de ma prostation et nous avons ainsi quitté l'église des « Saintes-Marie-de-la-Mer », comme s'il ne s'était rien passé, main dans la main et nous avons marché ainsi jusqu'au-delà les murailles de la ville sainte.

Nous avons atteint le camp des « gens du voyage ». Il était situé sur un terrain vague à la limite de la ville.

Nous avons marché parmi les caravanes, les roulottes, les véhicules, les verdines et les attelages de chevaux rangés dans un désordre indescriptible. Les gens que nous croisions nous regardaient surpris, quelques fois incrédules, hostiles. Des hommes se regroupaient, ils nous suivaient comme s'ils voulaient nous encercler.

Marah ne bronchat pas, elle était imperturbable, sûre d'elle-même, j'étais plutôt inquiet, je me demandais pourquoi je l'avais suivie, j'aurais voulu rebrousser chemin, elle me retenait par la main pour m'empêcher de fuir et je la suivais, docile.

Les hommes s'interposèrent devant nous comme pour nous défendre l'accès au camp et Marah fonçait sur les hommes sans broncher. Puis des femmes s'approchèrent, quelques unes se regroupèrent, puis toute une armée de femmes s'interposèrent entre nous et les hommes, elle vociféraient contre les hommes pour les empêcher de s'approcher de nous.

Nous avons ainsi traversé le camp jusqu'à une roulotte magnifiquement décorée de fresques multicolores, isolée parmi d'autres verdines et roulottes. C'était semble-t-il la verdine de Marah. Marah m'entraîna et nous entrâmes par la porte arrière de la verdine.

Aussitôt à l'intérieur de la caravane, elle s'empressa de me dévêtir et elle me poussa rudement sur le grabat qui trônait sur le côté gauche de la roulotte. Elle m'a regardé ainsi pendant un long moment, elle riait tout en me fixant des yeux, j'avais honte de ma nudité face à cette femme devenue soudainement sauvage comme un animal, elle semblait jouir de ma gêne, puis elle se mit à se dévêtir, lentement, d'une façon calculée comme si elle simulait un strip-tease érotique pour me faire jouir sans qu'elle ait à me toucher ou à manipuler mon membre comme elle l'avait fait, sans tabou, devant Sarah, la vierge noire et je pensais qu'elle était elle-même Sarah-la vierge-gitane.

Nous avons fait l'amour, j'étais rassasié et calme, elle était allongée en amoureuse sur moi. Elle ne parlait ni ne riait.

J'avais jetté un regard distrait vers la statue de la vierge qui trônait au fond de la verdine, j'étais étonné par la présence d'une boîte qu'elle avait transporté avec elle durant tout le trajet de l'église à son gîte ; elle l'avait placée là avec précaution et s'était prosternée pour une courte prière à la vierge.

J'étais intrigué ou curieux, je lui avais posé la question, sans appréhension, sur la signification de cette boîte et de son contenu, que je soupçonnais être une offrande à la vierge.

*"Ce sont les cendres de mon mari" m'avait-elle répondu.
"Lui, je l'ai tué et ce sont ses cendres car j'ai brûlé son corps.
Il ne m'aimait plus, peut-être ne l'avais-je jamais aimé.
Mais toi, toi je t'aime et tu seras « manouche » avec moi."*

Elle s'est alors levée, elle était nue et belle comme une déesse, elle s'est précipitée hors de la roulotte faisant fi de la présence de la foule des gitans qui gravitait autour du camp. Des femmes s'attroupèrent autour d'elle, elles entrèrent avec elle dans la roulotte et en me découvrant nu sur le lit, elles me prièrent de sortir et devant leur indiscutable assurance, je fis ce qu'elles dirent.

Du dehors, j'entendais les pleurs de Marah car je reconnus sa voix malgré qu'auparavant, je n'avais entendu d'elle que son rire, j'entendis ses pleurs pendant que les femmes violaient sans doute son hymen, son hymen déjà déchiré puisqu'elle fut mariée avec celui qu'elle n'aimait pas et que je l'avais moi-même pénétrée, car je l'aimais et ce fut avec une telle vigueur qu'aucune porte n'aurait pu résister à cet affront.

Cependant je les ai vues, ces femmes qui sortaient de la verdine et qui criaient et qui chantaient et qui exhibaient le « panouelo », ce mouchoir taché du sang de Marah, mais de quel sang pouvait-il s'agir puisque j'avais pénétré l'hymen de Marah sans rencontrer d'obstacle et que son mari l'avait fait sans doute avant ce simulacre de rituel dirigé par l'« aroutadoura », la mère des gitans du camp.

C'est ainsi que commença le rituel étrange de notre mariage car c'est ainsi qu'il fut fait et je fus marié à Marah dans la société fermée des gitans, pour le meilleur et pour le pire.

La fête dura toute une nuit et provoqua des rires, des pleurs, des crises, des rixes et qui sait, des crimes.

Ils étaient tous là, des femmes Romnia avec leurs longues robes à fleurs, des Gitanes habillées comme des andalouses, des jeunes filles sexy perchées sur des talons exagérément surélevés, des hommes en chemise blanche et portant des chevalières d'or aux doigts, d'autres qui portaient des tatouages sur le bras et des chapeaux aux larges rebords, des enfants en guenilles et le visage fardé comme des clowns.

Il y avait beaucoup de musiciens, des guitaristes de flamenco, des accordéonistes roms, des violonistes manouches, des orchestres de cuivre qui jouaient dans un tintamarre indescriptible.

Ils provoquaient ou accompagnaient ainsi des groupes qui s'agitaient sur des danses gitanes. Puis on s'empara de Marah et aussi de moi et l'on nous souleva au-dessus des têtes des assistants ce qui suffit à m'enlever toute inhibition, j'étais semble-t-il accepté par la communauté gitane.

Puis tout ce beau monde disparut soudainement dans la nuit et ce fut le silence.

C'était au petit matin, je les ai vu s'approcher. C'étaient des gendarmes. Ils étaient des centaines. Ils encerclaient le campement. Quelques gendarmes se sont approché de la roulotte. Marah reposait encore dans mes bras.

Ils se sont emparé de moi par la force, ils ont violenté Marah pour qu'elle lâche prise.

On m'a retenu en garde-à-vue pour le meurtre de Paulo le mari de Marah.

Je suis maintenant libre car on n'avait aucune preuve de ma responsabilité dans la disparition de Paulo.

Je ne revis plus Marah, elle avait quitté le camp avec les gens du voyage.

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Contes et légendes, février 2015) © 1998 Jean-Pierre Lapointe
Musique: empruntée aux archives du web

Les copulations cosmiques de la femme libellule *un conte érotique mettant en scène une femelle androïde venue d'Alpha*

***Notre intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles
le même rang que notre corps dans l'étendue de la nature.***

Pascal, Pensées, II, 72.

La nuit est magnifique. Le dos au sol, le ciel offre au-dessus de nos têtes un spectacle saisissant en cette chaude nuit d'été sur les rives du golfe d'Akaba. Les étoiles, les astres, la lune omniprésente et tous ces mystérieux objets célestes dessinent le ciel en une mosaïque insaisissable.

Sarah est blottie contre moi. Nous sommes allongés sur le sable encore chargé de l'énergie accumulée après une longue et chaude journée de soleil intense, nous sommes allongés sur le dos, nus et imbriqués l'un dans l'autre. Exaltés comme si nous allions faire l'amour. Repus comme si nous avions fait l'amour.

Nous nous étions gavés de jeux toujours infantiles, les fuites nerveuses de Sarah sur la dune, mes tentatives infructueuses de séduction, nous étions repus mais nous n'avions pas fait l'amour. Sarah se refusait à cet ultime sacrifice juste au dernier moment, avant d'atteindre le précipice, au paroxysme de l'excitation sexuelle, elle reprenait subitement conscience et semblait vouloir se préserver pour un autre moment ou pour quelqu'un d'autre. Je ne pouvais la croire encore vierge et pourtant mes approches les plus subtiles n'avaient jusqu'ici pu réussir à conquérir son inexpugnable yoni. Je pouvais la pénétrer, la faire jouir, l'amener à la limite de l'inconscience sans jamais déposer ma semence au fond de sa vulve.

Nous nous sommes aimés, elle m'aimait à n'en pas douter mais cet amour ne s'est pas consommé. Cette fois-ci encore, ma semence est allée se perdre sur ses flancs et dans les sables infinis de la plage.

Nous étions là immobiles, face au spectacle de la nuit regardant le ciel étoilé, silencieux nous ne disions mots. Nous étions biens comme si nous avions fait l'amour. Les lumières d'Akaba scintillaient tout près - à peu de distance de marche et pourtant très loin - séparé de nous par d'infranchissables barbelés, des soldats indolents, des batteries armées. Il y a quelques jours à peine, j'avais passé la nuit à cet autre endroit du côté arabe, couché dans l'une des caravanes ayant servi de studios aux artisans du film, "Laurence d'Arabie" tourné dans le désert du Wadi Rum, tout près. Je regardais alors les lumières d'Eilat, attirantes comme des fillettes en chaleur.

La lune était là, toute pleine, presque au niveau de l'horizon, immense et omniprésente comme un imperturbable lampadaire.

Nous épiluguions sur l'immensité du cosmos. Je lui transmettais mon émerveillement et mon impuissance intellectuelle à saisir toute la dimension de cet univers, l'insondable infini, les théories de la création de l'univers, la petitesse de l'homme devant ces phénomènes.

Elle me parlait des autres mondes qui peuplaient sans doute l'univers. Ces mondes qui nous visitent - les extraterrestres, les soucoupes-volantes, des amis qui en avaient vu - elle les décrivait, ces Frisbees aux feux rouges clignotants, banals appareils sortis de l'imagination d'individus trop naïfs.

Je lui faisais part de mon scepticisme non pas sur l'hypothétique présence d'autres mondes intelligents dans l'univers mais sur l'improbable coïncidence d'une rencontre de l'un de ces mondes avec le nôtre. Toute cette question relevait selon moi, de considérations d'ordre philosophique plutôt que scientifique; l'apparition supposée d'individus plus ou moins humanoïdes dans d'étranges véhicules volants me paraissait une incongruité philosophique et une impossibilité mathématique.

Sarah semblait incrédule. Elle s'amusait de mes considérations mais elle les trouvait trop abstraites, sans doute pas assez romantiques. Elle préférait les frissons accompagnant ces récits légendaires entendus lors des trop longues et ennuyeuses nuits passées avec ses coreligionnaires du kibboutzim.

Sarah était juive. J'avais connu Sarah dans un kibboutz de Beersheba. J'étais de passage en route vers Eilat. Le kibboutz était remplis de jeunes réfugiés venus d'Europe et d'Amérique en quête d'un "trip" mystique: des juifs, où de jeunes occidentaux qui avaient dévié du chemin qui mène à Katmandu. Ils vivaient en communauté ressassant toujours les mêmes certitudes. Sarah s'était vite éprise de moi, je n'avais aucune attache, je n'appartenais à aucune tribu, je n'entretenais aucune certitude, j'étais pour elle l'aventureux qui la sortirait momentanément de cet univers concentrationnaire des kibboutzim, elle m'avait suivie.

Nous avons traversé le Negev ensemble, bravé les incursions nocturnes des feddayins, nous avons flotté sur les eaux salines de la mer morte, escaladé les falaises de Massada, nous avons abouti à Eilat, cette station balnéaire infestée de malotrus. J'avais découvert son corps torride de belle et mystérieuse nord-africaine, elle n'ignorait plus aucun des secrets de mon corps. Nous avons passé des jours d'une totale liberté comme un nouvel Adam et une nouvelle Ève, sur les chemins dévastés du Paradis Terrestre.

Sarah m'écoutait religieusement. Elle était impressionnée par mes propos philosophiques, mon cynisme, mes boutades, elle si simple et si naturelle habituée qu'elle était aux langues de bois de ses coreligionnaires qui peuplaient les kibboutz. J'étais déconcertant, je représentais une certaine idée de l'aventure, où le sexe n'était plus qu'un illusoire aboutissement.

Elle me guidait jusqu'au paroxysme de la jouissance sexuelle puis elle se dérobait, se limitant à une expérience extrasensorielle, elle ne s'aventurait jamais au-delà les limites de l'inconscience. J'en étais frustré, je voulais vaincre ses inhibitions, et je repartais de nouveau comme un indomptable aventurier à la conquête de son insondable psyché.

Je ne manquais jamais de moduler mes propos de sorte qu'ils facilitent mes démarches lubriques. Elle se collait à moi, buvant mes paroles.

Et mes gestes accompagnaient mes propos. Elle disait:

- "Je connais des gens qui ont été enlevés par des extraterrestres et sur lesquels on a procédé à des manipulations génétiques; on leur enfonçait des aiguilles dans le corps."

Elle semblait croire ces choses. Je lui répondais:

- "Je connais quelqu'un, un extraterrestre d'une certaine façon muni d'une aiguille débordante d'un plasma infaillible et qui est tout disposé à des manipulations génétiques sur toi, petite princesse biblique."

J'approchais mon phallus bandé comme un ressort de sa vulve entrouverte. Elle se laissait faire, se laissait violer par ce lubrique gourou jusqu'à la limite de l'inconscience, puis elle se dégageait subtilement, murmurait des propos incohérents, câline, elle échappait à mon étreinte et mon sperme allait choir sur son jean, sur ses cuisses entrouvertes, sur son ventre, dans sa bouche... Elle ne se donnait jamais jusqu'à l'ultime sacrifice.
Et les voyageurs extraterrestres s'emparaient de nouveau de son subconscient. J'allais devoir les en déloger.

- *"Comment peut-on imaginer petite Sarah, que des voyageurs extraterrestres puissent aborder notre monde en ce moment même, en tenant compte de la distance des autres systèmes solaires et en supposant qu'ils aient à voyager à la vitesse de la lumière, ils auraient dû entreprendre le voyage avant même l'apparition du système solaire? C'est comme trouver un cheveu de la sombre crinière de Sarah dans l'océan de sable du Negev."*

- *"Philosophiquement, il est tout à fait plausible d'imaginer qu'il pourrait exister d'autres mondes que le nôtre. Il est cependant improbable petite Sarah qu'un prince d'Alpha ou d'ailleurs vienne un jour te baiser, compte tenu de la distance entre les mondes et de la brièveté de chacun d'eux par rapport à la vie de l'Univers; l'extraterrestre petite Sarah, c'est bien moi et il est tout disposé à accomplir le travail à la place du visiteur venu d'Alpha du Centaure ou d'ailleurs."*

Et elle recommençait à s'attendrir et à m'enlacer comme une jeune fille. Je voyageais librement sur son corps de Mère castratrice, glissant mon sexe entre ses seins qu'elle engloutissait au plus profond de son oesophage.

- *"Lors de mon séjour en Écosse, nous longions le Loch Ness; tu connais le fameux monstre du Loch Ness?"*

- *"Oui, oui,"* répondit-elle, *"j'ai lu des choses sur le sujet."*

- *"Il y avait un bâtiment abritant un petit musée, un laboratoire rempli d'instruments ésotériques, quelques scientifiques, leur tâche consistait à prouver l'existence du fameux monstre; on voyait des photos - en apparence truquées - d'apparitions du monstre, mais aucune preuve tangible; heureusement d'ailleurs pour le ministère du tourisme et pour notre inconscient collectif, comment pourrait-on sans cela s'abreuver de tous ces mystères?"*

- *"Mais le monstre est bien là Sarah, il existe, ses restes reposent à jamais sous 100 mètres de boues au fond du Loch Ness et personne n'en saura jamais rien; il aura échappé à la reconnaissance de l'homme, comme un vulgaire fantôme, il aura vécu sa vie propre, dans son univers, et en dehors des hommes; c'est ça l'univers, la possibilité pour d'autres mondes d'exister, d'avoir une conscience propre en dehors de la conscience des minuscules terriens que nous sommes."*

Et Sarah riait avec détachement. Elle était touchante, je l'embrassais et je recommençais mes périlleuses investigations charnelles sur son corps bronzé de belle Aphrodite.

- *"Tu me diras Sarah: à quoi bon pour les choses et les êtres d'exister si nous n'avons conscience de cette existence? Comme si l'existence n'était possible qu'en relation avec l'homme; et c'est bien là toute la question, que l'univers n'est pas centré sur l'homme, qu'il existe des mondes centrés sur leur propre monde, inconscients de l'existence d'autres mondes, de notre monde, que cela est ainsi la preuve de notre insignifiance dans le Cosmos, ce que nous ne voulons pas accepter étant trop imbus de nous-mêmes, comme si nous refusions d'être autre chose que le centre de l'Univers..."*

Et Sarah riait de bon coeur. Elle se jouait peut-être de moi, prétextant la naïveté, exploitant ainsi mes propensions aux envolées lyriques; elle se libérait ainsi des discours sectaires qui meublait sans doute ses trop longues soirées passées avec ses coreligionnaires kibboutznik investis d'une futile mission biblique.

- *"C'est aussi peut-être cela l'univers, l'idée que nous nous en faisons, et que l'existence serait le résultat de nos imaginations et que la réalité ne serait en fait qu'un vaste rêve que nous ferions."*

Mes propos la faisait sourire, elle argumentait toujours comme pour me provoquer et me pousser vers des hypothèses toujours plus enivrantes.

Et je revenais fouiller son corps, avec passion, sans pudeur comme pour nous prouver de la réalité de la chose, du plaisir, des jeux et de l'amour encore inassouvi, et cela n'était pas un rêve.

- *"As-tu déjà joué avec des fourmis?"* lui demandais-je: *"Tu les manipules avec un bâton, elles s'agitent, elles ne savent pas d'où vient le mal, le cataclysme qui perturbe leurs habitudes; et pourtant je suis là, un être matériel de chair et d'os, je suis incapable de communiquer avec les fourmis autrement qu'en perturbant leur quotidien avec un bâton; incapable de me définir à elles, de transmettre ce que je suis et ce que je veux; le fait de manger, de baiser, de mourir, comme les fourmis mangent, baisent et meurent aussi; elles interprètent sans doute ma présence comme celle d'un être supérieur, un Dieu, leur Dieu tout puissant et impalpable. Pourquoi ne serions-nous pas également manipulés de là-haut par un être de chair et d'os, impalpable, impuissant à nous communiquer son état d'être et que nous appellerions Dieu, Yahvé ou autre chose."*

- *"Ne serais-tu pas toi-même une fourmi belle Sarah? Cette verge qui s'agite sur ton ventre et que tu ne cesses de repousser n'est pas la verge de Yahvé mais bien la mienne - impétueuse verge de chair rigide à la conquête de ta vulve bien tranquille - ne serais-tu pas comme une fourmi belle Sarah? Ouvre- toi donc belle fourmi, à la parole de ce Dieu de chair, ce linga impétueux plein du liquide nourricier qui inventa la vie et qui ne te veut que du bien!"*

- *"Pourquoi n'y aurait-il pas là des extraterrestres, des êtres de chairs et d'os au d'autres matières, d'antimatières, vivant là tout près, puissants et impalpables, et qui s'amuse à perturber nos vies, et qui sont impuissants à communiquer, à entrer en contact avec nous, et qui ne sauraient remplir ton ventre du savoureux élixir nourricier que je prodigue et que ta vulve me refuse mais que ton gosier déguste avec tant de gourmandise?"*

Elle riait et nous en restions là, immobiles à admirer le ciel.

- *"Tu vois, je voudrais être ailleurs dans le Cosmos. J'aurais aimé un ciel différent; et pourquoi pas trois ou quatre planètes autour de cette lune si belle... des planètes qui danseraient un ballet ininterrompu devant nos yeux, des planètes de grosseurs, de couleurs, et aux trajectoires différentes, ne serait-ce pas merveilleux?"*

- *"Et pourquoi pas une belle androïde venue d'Alpha ou d'ailleurs et qui se laisserait prendre par le bel étalon que je suis, Sarah ne serais-tu pas jalouse?"*

Elle s'en amusait mais elle semblait se contenter de ce ciel étoilé et de la lune scintillante.

- *"C'est bien ainsi."* Disait-elle, puis j'ajoutais.

- *"Je suis certain que cela existe ailleurs, une preuve de l'imperfection de notre système solaire; il y a certainement quelque part dans l'univers une planète comme la nôtre autour de laquelle gravitent plusieurs autres planètes aussi rapprochées et étonnantes que cette lune si radieuse, et qui s'agitent en un spectacle grandiose, pour d'autres yeux que les nôtres, d'autres mondes plus privilégiés, et que nous n'atteindrons sûrement jamais."*

Elle buvait mes paroles. Elle regardait le ciel mais ne semblait pas partager ces visions et cela ne la préoccupait pas. Elle se collait à moi. Et je reprenais mes caresses lubriques, je manipulais ses niches démesurées, je m'y enfonçais tête première, elle pressait fermement ces masses de chair mobiles contre mes tempes; je les mordillais, je les léchais, je me gavais des parfums qui migraient de ses pores, elle roucoulait et s'offrait une autre fois, comme une Mère nourricière à ce nourrisson déshydraté.

La lune était là omniprésente. Il y eut un obscurcissement passager, je m'étais sans doute assoupi, quand j'ouvris les yeux, le ciel était sensiblement plus lumineux.

La lune avait pris du poids, là face à nous, au niveau de l'horizon, dans toute sa plénitude, elle jetait une lumière envahissante dans le ciel.

Il y avait une autre planète légèrement plus petite de couleur bleu clair qui tranchait avec le blanc scintillant et tacheté de ce qui devait être la lune, elle apparaissait au trois-quarts derrière celle-ci et semblait s'en détacher; plus à gauche, une autre planète immense se détachait lentement de la ligne d'horizon et venait tracer un arc de cercle autour de l'astre lunaire, elle remplissait déjà le ciel étoilé, elle était deux fois plus grosse et de couleur jaune; plus loin à droite, une petite planète toute rouge se baladait de droite à gauche à l'horizontale en un mouvement erratique. Le spectacle était hallucinant. J'étais absorbé par le phénomène, Sarah n'existait plus, je rêvais sans doute. J'étais comme dans un autre état de conscience, un état de conscience cosmique.

J'étais euphorique à la vue du spectacle, j'avais d'étranges sensations - presque sexuelles - les planètes s'animaient, jouaient un ballet invraisemblable dans le cosmos infini, comme si le spectacle m'était à moi seul destiné.

D'étranges ombres d'aspect sombre apparaissaient sur la surface des astres en mouvement.

Des ombres filiformes qui s'agitaient en des mouvements lents et irréguliers. L'éclat de la lumière ne permettait pas de saisir avec certitude si les ombres étaient parties intégrantes des configurations propres aux astres ou si elles se mouvaient à partir de la ligne d'horizon de la terre. Mais était-ce la terre? L'horizon était dentelé. Il ne correspondait pas à une image formelle de ce que je connaissais de la terre. J'étais ailleurs, égaré quelque part dans l'espace sidéral.

L'image de Sarah me vint à l'esprit: était-elle toujours là, témoin elle aussi du spectacle? Je n'en savais rien, rien ne me poussait à le vérifier, j'étais concentré sur le spectacle qui s'offrait à mes yeux.

Les étranges filaments s'animaient comme des ombres chinoises sur le fond de scène lumineux des astres en mouvement. C'était hallucinant et irréel.

L'une des ombres s'était détachée des autres. Elle semblait s'agrandir et se préciser, comme si elle s'approchait de moi. Je pouvais mieux en saisir la structure formelle. Un être étrange: une sorte d'humanoïde d'une étonnante souplesse, une bestiole aux membres extravagants, et aux chairs colorées comme les chairs sombres des négresses centrafricaines, une étonnante ballerine lancée dans une danse carnavalesque, virevoltant avec légèreté dans l'espace en défiant les lois de la gravité, elle s'approchait de moi...

C'était un être vivant, j'en étais maintenant certain, une bête sans doute, elle s'était rapprochée, elle était maintenant tout près manifestement consciente de ma présence.

Je pouvais maintenant la détailler: c'était un mammifère. Son thorax était garni de plusieurs mamelles de grosseurs variables, cette caractéristique me sautait au visage, comme une fonction exacerbée, j'étais manifestement en présence d'une Artémis cosmique.

La tête était démesurée par rapport à la légèreté de la structure squelettique; une tête en forme de poire d'où sortaient deux yeux immenses comme ceux des Mangas japonaises, des yeux de fillette aux pupilles en constant mouvement qui lui donnait un aspect candidement inoffensif. Ses membres étaient rattachés à un corps élastique, découpé en des formes sinueuses et extensibles, sporadiquement recouvert d'un enduit à l'aspect luisant et métallique, un assemblage d'une grande beauté plastique; les membres étaient très longs et fluets, mobiles et d'apparence fragile.

Ils bougeaient d'une façon inconsistante autour de rotules presque mécaniques, balayant le ciel, le sol, touchant toutes les parties du corps en un jeu de sémaphores incompréhensibles comme une gigantesque libellule.

Elle s'avança vers moi et se pencha au-dessus de mon corps; elle étala ses membres autour de mon corps sans toutefois le toucher; les multiples mamelles aux configurations inégales pendaient lâchement de son thorax avec un mouvement de balancier irrégulier - là tout près et facilement palpables - les papilles rigides et proéminentes effleurant à peine mon visage; elle restait là impassible dans une attente quasi statique. Seules ses pupilles roulaient dans leurs vastes et blanches cavités orbitales lumineuses, nerveuses.

J'ai senti une soudaine chaleur envahir mon corps.

Un frisson prolongé parcourut son corps. J'aperçus une longue fissure linéaire découper sa chair cuivrée à partir de la jonction des membres inférieurs jusqu'au mont de Vénus, une longue fente vaginale décorée de lèvres comme des fragments de chairs frisottées ressemblant aux sépales d'une fleur...

Puis la tache rouge d'un provoquant clitoris émerger se gonfler se faire mâle et s'ouvrir largement sur un calice aux stigmates gonflés de sang d'un rouge très vif, s'étendre largement et s'ouvrir sur un méat profond rempli de vives muqueuses et d'un étrange magma en mouvement, se découpant provocant sur la chair sombre et appétissante de ses flancs.

J'aurais pu enfouir ma main, ma tête, et tout mon corps dans cette pâte vaginale épaisse et malléable, y jouir de tout mon corps, de tout mon être, y perdre conscience dans un orgasme sans fin et je jouissais déjà de ce voyage irréel, immatériel; je sentais mes chairs glisser lentement, inexorablement dans ses chairs vulvaires, mouvantes et visqueuses, m'y baigner, m'y noyer, sentir les chairs de mon corps se transformer en chairs vives chargées de sang comme les chairs fragiles d'un phallus dégarni et plonger dans ce magma invitant au-delà les frontières utérines, jouir tout mon être d'un orgasme sans retour.

Je fus pris de subites et incontrôlables convulsions. Mon sperme giclait hors de mon corps en un jet continu, chaud et violent, mon corps se vidait de sa substance, un long cri comme un AUM cosmique sortit du tréfonds de ma cage thoracique, j'étais au paroxysme du plaisir. Le ciel était redevenu comme avant. La lune brillait de la même intensité qu'avant. Sarah était là tout prêt, elle sortait à peine d'une violente convulsion, la bouche grande ouverte et les yeux perdus dans l'inconscient, ses bras s'appuyaient fermement au sol, son bassin aux chairs fermes et crispées flottait au-dessus du sol; ses jambes étaient largement écartelées, découvrant sa vulve toute chaude et mouvante et qui semblait cueillir avec ferveur la sève venue de là-haut; elle était comme une chatte en chaleur, des plaintes longues et des petits cris secs et stridents sortaient de sa gorge, elle avait joui comme jamais auparavant. Elle s'immobilisa satisfaite, elle me regardait souriante. Elle se serra chaleureusement contre moi, légèrement somnolente et manifestement satisfaite.

- *"C'était bon,"* avait-elle dit: *"et je t'en remercie."*

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Contes et légendes, août 1998) © 1998 Jean-Pierre Lapointe
Lecture multimédiatique sur le site suivant: <http://www.marcopoloimaginaire.com/contes6c1.htm> (3308mots)

La femme à plumes ou le sacrifice de la reine sauvage du Nouveau-Monde. *Un conte érotique se déroulant dans un Nouveau monde.*

*"Une jeune fille canaque est couchée sur le ventre,
montrant une partie du visage effrayé.
Elle repose sur un lit garni d'un paréo bleu et d'un drap jaune de chrome clair.
Un fond violet pourpre semé de fleurs semblables à des étincelles électriques;
une figure un peu étrange se tient à côté du lit.
Séduit par une forme en mouvement je les peins
sans aucune autre préoccupation que de faire un morceau de nu.
Tel quel, c'est une étude un peu indécente."
(Paul Gauguin, Journal des îles.)*

La mer. J'entends la mer tout près de là, je suis étendu sur le dos. Mon corps est brisé, je souffre et je n'arrive pas à bouger, je ne peux ouvrir les yeux. Que s'est-il passé?

– *Vahine!*

Le soleil me brûle la peau. Je sens le sable sous moi, sa texture, sa densité, son odeur aussi, une odeur de mer, de varech, je suis allongé sur la plage. Je suis à Bora Bora. Mais suis-je vraiment à Bora Bora?

Je me souviens, il y a eu tempête.

La mer hurle de douleur, de plaisir sadique. Elle est jalouse! Elle déchire la voile, elle brise la pirogue à balancier, elle me brise, elle m'enveloppe dans son ventre. Mer jalouse. Mer cruelle, jalouse de mon bonheur.

– *Vahine, vahine!*

Nous sommes enlacés l'un dans l'autre. La mer est calme, comme un miroir. Vahine, serais-tu trop tendre et belle pour que l'amour puisse durer toujours?

J'entends la mer au loin. Est-elle là tout près de moi? Es-tu allongée sur le sable, là, tout près, vahine, pour t'aimer à jamais?

– *Bora Bora!*

Nous nous sommes aimés, sans rien dire, ni faire, se laissant balloter par la mer. Bora Bora, Bora Bora inaccessible, la mer jalouse nous interdit d'atteindre Bora Bora, la solitude, la sensualité à jamais.

Des pas sur le sable! J'entends des pas sur le sable. Elle est là, mais pourtant, ce sont des pas sur le sable, trop lourds, des pas trop lourds, elle n'est plus seule.

– *Fiu roa!*

Des pas sur le sable, trop nombreux, trop lourds pour que ce soit tes pas, ô vahine! Va'a motu, esquif trop frêle pour supporter le bonheur. Esquif trop frêle pour contenir mon bonheur. Va'a motu jusqu'à Bora Bora, inaccessible Bora Bora. Tu as voulu, pour nous, les plages désertes de Bora Bora, pour supporter notre amour, un instant ou une éternité! Bora Bora l'inaccessible, au-delà de la tempête subite voulue par les dieux, les démons; va'a motu en détresse, le vent, le gouffre, la mer amère, va'a motu naufragée.

– *Maeva!*

Sauvage et belle, tu m'as embrassé sur les deux joues. À ton cou, un leipura de lokelani. Et tu m'as ceint d'un lei de ohia lehua. Puis tu as prononcé ces mots:

– *Maeva popa'a!*

Sauvage et belle, rieuse, espiègle, tu m'as pris par le main, tu m'as entraîné, sur la plage, au loin, je t'ai entendu, tu as dit:

– *aloha oe!*

Comment pouvais-je faire autrement que te croire? Ange venue du paradis, moi, de l'enfer. Je t'ai aimé dès ce moment. Souviens-toi, souviens-toi, nous nous sommes aimés, souviens-toi. Je t'ai prise dans mes bras, je t'ai soulevé comme une poupée. Je t'ai aimé comme on aimerait un ange.

– *Tamure.*

Comme les déesses dans mes rêves, tu as dansé pour moi. Pa'oti, tamure, tu dansais, tu te lovais, tu coulais comme un serpent, tes hanches, ton bassin ensorcelant; ensorcelé, ensorcelé, je t'ai aimé, j'étais ensorcelé. Tu m'as ensorcellé, diabolique vahine, je t'ai aimée, je veux t'aimer encore et encore.

– *Vahine, i te vai urirau ua rau t oto o te manu*

Puaiti vahine, petite fleur. J'enlève ton pareu. Je dépouille ton frêle corps d'enfant. Je caresse tes petits seins, je redessine le tatau gravé sur ta chair, ton ventre cuivré et luisant comme le sable à Moorea, je le suce, comme une pulpe de cocotier sur la plage à Haapiti. Puaiti vahine. Je t'aime, tu es docile, je t'embrasse, tu ris, je te caresse, tu te love, je t'aime, tu te laisses aimer, je t'aime, je t'aime jusqu'au fond de ton ventre, vierge, vierge vahine, jusqu'à l'orgasme, et tu aimes, tu aimes, tu aimes et je t'aime.

Parahi Moorea, adieu pour toujours, mon amour.

J'ouvre les yeux, lentement, je sens comme une odeur humaine tout près. Puaiti vahine, les hommes de ton clan peut-être? Tu es là, tu es là! Je voudrais encore t'aimer, vahine, mon amour, es-tu là?

Tout est sombre. Ton sourire, tes dents blanches prêtes à croquer, Puaiti vahine, es-tu là? Tu cours sur le sable, pieds nus, fragile, espiègle, une fleur sur l'oreille droite, tes petits seins d'enfant, tes cheveux sombres qui virevoltent, qui frôlent tes seins en passant et qui glissent sur tes hanches, tes fesses et ton ventre, ton ventre lisse, un mont de Vénus, une fleur imperceptible derrière ton pareu, fragile armure, voilant ton bassin, jusqu'à la naissance de ta fleur. Petite fleur, petite fleur gisant sur le sable, des lèvres qui s'ouvrent, ton chat entr'ouvert où je voudrais sombrer pour toujours!

Tout est sombre. J'ouvre les yeux. Tout est encore noir. Des bribes de soleil, percent à travers les arbres sans doute. Ou ce sont des corps, comme si c'étaient des arbres. Des corps de la couleur des arbres. Des corps bronzés par la mer, par le soleil ou le temps. Des sauvages! ce sont des sauvages; j'entends leurs cris; leurs voix aux accents stridents, leurs incantations diaboliques; ce sont des sauvages, ou des cannibales. Ce sont des cannibales et ils sont prêts à me dévorer.

– *Puaiti vahine, es-tu là?*

Des corps sombres, des visages inhumains, bariolés, tatoués, emplumés, hirsutes. Trop sombres et trop vulgaires pour qu'ils soient tes frères, Puaiti, mon amour. Ce ne sont pas tes frères. J'ai du sombrer dans la mer, trop loin, trop loin de ton île, chez les sauvages, entraîné par la tempête, la mer jalouse, et toi? Toi, frêle esquif, as-tu sombré à jamais dans mes rêves?

J'ouvre les yeux à demi, j'aperçois des visages, des chairs nues, noires et bariolées, des pénis en érection, des ceintures de plumes d'oiseaux, des maquillages grotesques, des mains agitées balançant des lances aiguës, des bracelets d'ossements, des colifichets; des hommes m'entourent, des guerriers sans doute, qui me voilent la lumière du jour, le paysage environnant, la forêt, la plage, la mer, j'entends pourtant le son des vagues, le sifflement du vent dans les arbres, la forêt est là, tout près, la mer aussi, je sens l'odeur du sable, je suis un naufragé de la mer. Échoué sur une plage déserte, sur une île, un Nouveau monde, et ce sont là des sauvages, des cannibales.

Tu n'es plus là. Meherio, mon amour, ma sirène, violée par la mer, la mer jalouse. Je le sens, mon heure est venue, ou suis-je déjà mort, et en enfer? J'ai sombré dans la mer ou échappé à la tempête pour aboutir ici, gisant sur le sable, pour y mourir, dévoré par les cannibales ou ce seraient des diables prêts à me faire subir les supplices de l'enfer, ou simplement des anges du Paradis? Mon dieu! Absurdité!

"Et cependant, j'en veux faire un tableau chaste et donnant l'esprit canaques, son caractère, sa tradition. Le paréo étant lié intimement à l'existence d'une Canaque, je m'en sers comme dessus de lit. Le drap d'une étoffe écorce d'arbre doit être jaune. Parce que, de cette couleur, il suscite pour le spectateur quelque chose d'inattendu. Parce qu'il suggère l'éclairage d'une lampe, ce qui m'évite de faire un effet de lampe. Il me faut un fond un peu terrible. Le violet est tout indiqué. Voilà la partie musicale du tableau tout échafaudée."
(Paul Gauguin, *Journal des îles.*)

Je me sens soulevé du sol. On me soulève. Je suis soulevé au-dessus des corps sombres de mes geôliers, j'aperçois enfin le ciel, tout bleu, au-dessus des têtes. L'on me transporte au loin, à vive allure. Le ciel tournoie autour de moi, les plaintes venant de la mer s'amenuisent lentement et je n'entends plus que les plaintes de la forêt, forêt vierge, forêt sombre, forêt cruelle, forêt putréfiée.

On me soulève, je suis transporté dans la forêt. Je ne peux voir que le ciel et les feuilles qui frôlent les hautes branches; j'entends les cris des oiseaux dans les arbres, affolés devant les hommes qui courent dans la forêt, ils déplacent les branches, agitent les feuilles, font jaillir l'eau du sol spongieux.

– *Vahine. Tu n'es plus là. Je ne te vois plus.*

J'entends des clapissements, les clapissements des enfants, les hullements des femmes aussi, des sons insolites, les hurlements des singes, des croassements d'animaux, cochons, poules, bruits domestiques, pilons, enclumes, bruits guerriers, tam-tams; il y a une clairière, la forêt, s'éloigne; des piquets, des lances, des arbres isolés, garnis de masques terrifiants, toits de pailles, fragments de toiture, maisons sans doute, nous traversons un village; l'odeur de chair roussie, le purin de cochons, la fange d'animaux domestiques, humains, la viande qui grésille sous le feu, odeurs malodorantes.

Je perçois un attroupement autour du cortège, des pas accélérés, des cris, des hullements, des hennissements, des enfants s'accrochent au cortège, des femmes, des vieillards, des fillettes sans doute, les cris des cannibales, mes porteurs, empressés, étourdis par le rythme du tam-tam, enivrés par la foule, la coca hallucinogène, le sacrifice, l'expiation.

C'est la forêt à nouveau. Les cimes des arbres défilent au-dessus de ma tête, plus vite, encore plus vite, les cris d'oiseaux affolés, les bruissements d'animaux qui s'enfuient, les enfants qui ne peuvent suivre le rythme, leurs voix qui s'évanouissent peu à peu; plus d'enfants, plus de femmes, plus de vieillards qui suivent le cortège, je me sens seul, seul avec le tam-tam, la barbarie, la peur, le sacrifice, la mort.

Forêt humide, obscure, des feuillages pourrissants, des arbres en décomposition, des charniers d'animaux en putréfaction, la mort, tout près.

Soudainement, la forêt disparaît, remplacée par une ombre sinistre, une ombre grisâtre qui voile le soleil; tout devient sombre peu à peu, et l'ombre d'une structure géométrique apparaît au-dessus de ma tête, une ombre immense, sinistre, une ruine enfouie dans la forêt vierge, agressive, agonisante, la muraille d'une pyramide en escalier, oubliée là par quelque ancienne civilisation.

L'ombre de la pyramide s'évanouit lentement dans la pénombre, je m'engouffre dans la pyramide, la diagonale de la pyramide, disparaît, fait place à des parois resserrées, un plafond trop bas; on s'enfonce dans la pyramide, la nuit remplace graduellement le jour, nuit éclairée de feux sinistres qui animent les parois du gouffre; les cris, les sons des tam-tams qui se réverbèrent sur les parois solides et sur mes tympan fragiles, je m'enfonce vers mon destin, destin inconnu, j'ai peur, j'ai peur, j'ai peur.

J'avance dans le ventre de la pyramide, gisant à l'horizontale, flottant au-dessus de mes porteurs agités, mon ventre frôlant les plafonds humides, puis, soudain, le toit se dégage, une haute voûte, les cris sauvages des porteurs se répercutent sur les parois de la voûte, des ombres sinistres se dessinent sur les parois, reflets de la lumière blafarde des torches, l'ombre de ma dépouille voletant comme un démon affolé sur les parois de la voûte.

L'on me dépose à terre, au centre du hall, près d'une pierre de forme rectangulaire, lisse et maculée de lichen, d'aliments en décomposition, comme un autel, sur lequel repose un gisant, un mort ou simplement la reproduction de la mort.

Une idole, c'est un dieu sans doute, leur dieu, le créateur du monde.

Autour de moi, les danseurs s'agitent, hystériques, comme des fantômes, ils gesticulent, ils s'époumonent, ils sont en transe, hallucinés, gavés de drogues psychotropes. Une ombre surgit soudain de derrière l'autel.

C'est un masque, le masque d'un sorcier, un masque pour faire peur, tromper les apparences. Il est ceint d'une jupe en fibres végétales qu'il agite au rythme du bassin. Il brandit des objets, comme des épouvantails. Les hommes s'écartent, effrayés, ils se collent aux parois de briques. Je reste seul avec le chaman, face à l'autel, au gisant impassible, mystérieux. Les voix se taisent. Le chaman ouvre la bouche, il croasse, il crie, il cacasse, et il s'arrête devant moi, Villac-umu au regard terrifiant. Il agite une tranchante machette sous mon nez. J'ai peur. L'on m'attache: une corde de chanvre autour du cou, reliée à mes organes génitaux.

Puis il y a un mouvement désordonné parmi les officiants; des rumeurs inquiétantes chez les hommes, une ombre surgit de derrière l'autel; deux officiants la retiennent par les bras: une femme, plutôt une déesse, mince, grande et haute sur ses jambes, somptueuse, éblouissante de beauté, nue, sa chair cuivrée est tapissée de plumes d'oiseaux multicolores, deux plumes parent sa tête, de longues tresses qui finissent en tête de serpent, dans son dos flottent des rubans qui se terminent en tête de renard.

Elle ressemble à un oiseau, un oiseau plus secret qu'un condor, un condor à l'oeil perçant que mes yeux ont du mal à supporter. Elle est comme une prêtresse, elle me fixe longuement, je perçois aucun sentiment dans son regard. Mon instinct me dit que mon destin et le sien se rejoignent ici.

On nous rapproche l'un de l'autre, l'un face à l'autre, et l'on nous attache ainsi. Lorsque ma chair nue entre en contact avec sa chair tapissée de plumes, je suis envahi d'un désir que je n'avais jamais ressenti auparavant au contact d'une femelle, une pulsion sexuelle provenant non pas de mes sens, mais de mon âme où l'orgasme doit mener à la mort, une mort ressentie et acceptée par tous mes sens.

Ainsi attachés l'un à l'autre, l'on nous fait faire plusieurs fois le tour du catafalque. Les incantations s'intensifient, le rythme de nos pas s'intensifie également, les participants gesticulent et s'époumonent, guidés par le son des tam-tams et des flûtes, les gestes énergiques des officiants, la danse cadencée des officiants, du sorcier, des fidèles. Le chaman s'adosse au catafalque, on détache la femme à plumes, le chaman libère son pénis, érigé et provoquant; des ordres, des invectives, on agenouille la femme à plumes qui engouffre le pénis déjà en érection au plus profond de son oesophage, une fellation rituelle qui doit apaiser la colère du divin Aia Paec.

Puis l'on nous fait circuler tout autour du catafalque, au rythme des incantations rituelles, et je peux mieux distinguer ainsi, les traits du dieu qui gît là, immobile sur le catafalque: c'est un visage pâle, immobile, il semble fondu dans la pierre, il est revêtu d'habits vert forêt, déchirés et maculés de sang, ses yeux sont ouverts, comme s'il vivait encore, il porte un AK45 en bandouillière, je reconnais là, le corps momifié d'un GI de l'armée américaine.

Pendant ce temps, les participants entonnent à l'unisson, un hymne initiatique, un hymne sacrificiel destiné sans doute, à apaiser le dieu de la forêt, par un sacrifice, mon propre sacrifice et celui de la femme à plumes:

**OSE CAN YOU SI BI DE DAN ERLÉ LI
OUAT SO PRODLÉ OUI ÉL AT DE TOUALI LASS GLIMING OUAS SO PRAOUD
OUSE BROD STRYPES END BRAGUE STAR TROU DE PÉRILOUS FIGUET
OEUR DE RAMPART OUI OUATCH OUÈRE SO GALANTELY STRIMING
ÉN DE ROQUETS RÈDE GLÈRE DE BOMBES BERSTE IN ÈRE
GÈVE PROUFE TROU DE NIGUE DATE IOUR FLAGUE OUAS STIL DÈRE
O SÉ DOS DAT STARE SPANGLED BANEUR IET OUÉVE
OER DE LANDE OVE DE FRI ÈNDE OME OF DE DIPE
OUÈRE DE FAUSSE OGTÉ HOST IN DRÈDE SILENCE REPAUSE
OUAT IS DAT OUICH DE BRISE OEUR DE TOOUEING STIIP
AS IT FITFOULÉ BLOSE HAF CONSILS HAF DISCLOSE
NOU IT QUATCHEUZ DE GLIM OF DE MORNINGÈSE FEURST BIM
IN FOUL GLORI RIFLÈCTEUD NAU CHYNE IN DE TRIM
TISSE DE STAR SPANGLEUD BANNEUR O LONGUE MÉ IT OUÉVE
O EUR DE LANDE OF DE FRI ÈND DE OME OF DE BRÈVE
ÈNDE OUÈRE IS DATE BANDE OU SO VONTINGLÉ SOUORE
DATE DE AVOQUE OF OUARE ÈNDE BATEUL CONFUSION
E OME ÈND A CONTRÉ SHOUD LIVE OS NO MOORE
DÈRE BLODE AS OUASHED AOT DÈRE FOUL FOUTSTÈPE POLLOUTION
NO REFIOUGE COUL DE SÈVE DE HIRELIN ÈND SLÈVE
FROM DE TERROR OF FLIGUE OR DE GLOUME OF DE GRÈVE
ÈND DE STAR SPANGLEUD BANNEUR IN TRIUMPHE DOT OUAVE
O'EUR DE LANDE OF DE FRI ÈN DE OME OF DE BRÈVE
O, DOS BI IT EVEUR OUÈNE FRIMANE SHALE STANDE
BÉTOUINE DÈRE LOVEUD OME EN DE OUARS DÈSOLÉTION
BLÈSE OUIT VICTORÉ ENDE PISE MÉ DE ÈVEN RÉSUCEUDE LANDE
PRÈSE DE PAOUER DATE AT MÉDE END PRÉSEURVEUD
DÈN CONGUOUÈRE OUI MOSTE OUÈNE AOUR COSE IT IS JEUSTE
ÈNDE STAR SPANGLEUD BANNEUR IN TRYOUFE SHGAL OUAVE
O'EUR DE LANDE OF DE FRI ÈNE DE OME OF DE BRÈVE.**

Puis soudainement, c'est le silence; on nous libère l'un de l'autre; encadrés par les prêtres et les officiants, on nous pousse hors de la pyramide; nous escaladons avec peine la paroi de la pyramide, un escalier interminable, fait de hautes marches de parpaings en adobe englués dans le lichen, qui nous rapprochent du ciel, du sacrifice, la demeure des dieux, la Huaca du soleil et de la lune.

Du sommet de la pyramide, un dégagement plat, avec, en son centre, un autel en granit sculpté, l'autel du sacrifice, une stèle marquant l'entrée d'un puits qui disparaît dans les profondeurs de la pyramide, puis, tout autour, l'horizon infini, sans relief, l'au-delà, la demeure des apus, ces esprits qui hantent la forêt, la forêt verte à l'infini.

Le prêtre s'avance, il est revêtu d'un pectoral sacerdotal fait de plumes d'or, une coiffe en forme de disque solaire, des pendentifs d'oreilles en forme de têtes de serpent, des parures suspendues à ses narines; des incantations fusent de toute part, nous assistons à un rituel sacré et j'attends la mort comme un destin, irréel.

Nous sommes côte à côte, la femme à plumes et moi, réunis comme des amants, par les mains, l'on nous fait monter sur l'autel sacrificiel, la dalle est chaude, brûlée par le soleil mais je suis insensible, insensible à la mort aussi, comme si tout n'existait déjà plus.

Elle est là, devant moi, la déesse vierge, l'épouse du soleil, immobile, elle me scrute du regard, de haut en bas, impertinente; elle s'approche, elle enlève, avec dextérité, mes bottes, ma coiffe et mes liens; je suis nu, la lèvre tremblante, le sexe érigé, apeuré ou plus simplement excité par le désir; elle se colle à moi, violemment; elle ceinture ma taille de ses longs bras mobiles, elle glisse ses doigts sur mes fesses, les déchire de ses ongles affûtés, glisse ses mains autour de mes fesses, les macule de mon propre sang, puis elle glisse sournoisement ses doigts entre mes cuisses, elle empoigne mes testicules, elle les manipule, les soupèse, les enserme jusqu'à les faire éclater; elle agrippe mon pénis, l'enserme, l'étire et le fait se dresser comme un pieu, gonflé de sang, prêt à éclater, puis d'un geste inattendu, elle me projette sur la pierre chaude de l'autel sacrificiel, elle se jette sur moi, à corps perdu, écartant les jambes, elle s'engouffre en moi sans aucun autre préambule, s'activant en des gestes mécaniques, accélérant, décélérant, puis se reposant doucement sur mes chairs inondées de sueur, elle remonte ensuite, bombant le torse très haut, faisant ressortir ses seins pointus, tels des lances finement affûtées, provocante, elle s'immobilise ainsi au-dessus de mon cadavre immobile, me regarde d'un air impassible, puis elle se laisse tomber à nouveau sur moi, enfonçant les aiguilles de ses seins dans mes chairs, s'activant de plus belle, accélérant, décélérant outrageusement autour de mon pénis jusqu'à ce que je répande en son ventre, toute ma semence, mon sang, mon âme, ma vie sans doute.

Puis elle se repose sur moi, inerte, soudée à moi, comme effondrée dans l'orgasme, un plaisir partagé qui nous fond l'un dans l'autre, dans une étreinte mortelle, comme si nous ne formions plus qu'une seule chair, un seul corps, une entité unique. La vie s'échappe de moi, je m'accroche à elle comme à un radeau, sachant que je vais mourir, je m'anéantis en elle, savourant cette mort comme une rédemption.

Après nous avoir laissé forniquer ainsi, le prêtre s'approche de nos corps étendus sur la dalle, il m'écarte de la vierge sauvage et, à l'aide d'un Tumi, un couteau sacrificiel fait de bronze, d'un geste précis et rapide, il découpe la poitrine de la femme à plumes, il plonge ses mains dans la large blessure et y extirpe son coeur ensanglanté qui bat toujours au rythme des pulsations de l'orgasme, il le brandit devant les assistants en récitant d'étranges incantations. Les officiants se précipitent sur le coeur dégoulinant de sang, comme sur une proie, ils le dévorent aussitôt.

Au moment où le glaive va s'enfoncer dans ma poitrine, je me réveille en sursaut et j'aperçois: des corps sombres, des visages inhumains, bariolés, tatoués, emplumés, hirsutes; trop sombres et trop vulgaires pour qu'ils soient tes frères, vahine, mon amour.

Ce ne sont pas tes frères. J'ai du sombrero dans la mer, trop loin, trop loin de ton île, chez les sauvages, entraîné par la tempête, la mer jalouse, et toi? Toi, frêle esquisse, tu as sombré à jamais dans mes rêves.

Tout est sombre. J'ouvre les yeux. Tout est encore noir. Des bribes de soleil, percent à travers les arbres sans doute. Ou, ce sont des corps, comme si c'étaient des arbres.

Des corps de la couleur des arbres. Des corps bronzés par la mer, par le soleil ou le temps. Des sauvages! ce sont des sauvages; j'entends leurs cris; leurs voix aux accents stridents, leurs incantations diaboliques; ce sont des sauvages, ou des cannibales. Ce sont des cannibales et ils sont prêts à me dévorer.

J'ouvre les yeux à demi, j'aperçois des visages, des chairs nues, noires et bariolés, des pénis en érection, des ceintures de plumes d'oiseaux, des maquillages grotesques, des mains agitées balançant des lances aiguisées, des bracelets d'ossements, des colifichets; des hommes m'entourent, des guerriers sans doute, qui me voilent la lumière du jour, le paysage environnant, la forêt, la plage, la mer, j'entends pourtant le son des vagues, le sifflement du vent dans les arbres, la forêt est là, tout près, la mer aussi, je sens l'odeur du sable, je suis un naufragé de la mer. Échoué sur une plage déserte, sur une île, un Nouveau monde, et ce sont des sauvages, des cannibales.

– *Puaiti vahine, es-tu là?*

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Contes érotique, novembre 2002) © 2002 Jean-Pierre Lapointe
Lecture multimédiatique sur le site suivant: <http://www.marcopoloimaginaire.com/contes6f1.htm> (3760mots)

Adam et Ève, les amants de la cosmogénèse *un conte érotique se déroulant dans un véhicule spatial*

**"elle fut un jour brusquement enlevée
et transportée dans un véhicule spatial
au-delà de la voie lactée
pour être mise en présence d'un dieu sidéral
qui la prit comme concubine
afin de lui transmettre le principe générateur
d'une nouvelle cosmogénèse.**

interprétation d'un poème de Parménide.

- Adam, quel jour on est?
- année spatiale, 3 virgule 356, tu veux aussi connaître l'année terrestre ?
- non, pas le temps terrestre, épargne-moi les angoisses inutiles.
- Ève, Adam est à ton service

Marco Polo, c'était le nom de la navette spatiale. Elle se déplaçait en dehors du système solaire avec à son bord, Eve, la seule survivante de ce long voyage, deux autres membres d'équipage avaient disparu accidentellement. Il y avait également l'ordinateur de bord qui pouvait s'exprimer quasi humainement. Les techniciens de la NASA l'avaient surnommé Adam, afin de narguer Ève, la commandante de bord qui ne s'en était pas formalisée.

- Adam, donne-moi les coordonnées et les statistiques.
- Ève, c'est fait, coordonnées et statistiques sur les écrans.

Adam était au service des membres de l'équipage et il devait leur apporter le support vital, matériel et technique pour cette expédition au-delà du système solaire, et il agissait à la vitesse de la lumière pour répondre à toutes les demandes qu'Ève lui faisait, il était un serviteur empressé.

Adam semblait être en même temps Dieu et humain; il pouvait tout entendre et tout voir sans se déplacer, il était partout à la fois et il vous répondait de partout, ou au besoin il se métamorphosait en un robot de taille plus qu'humaine pour accomplir des tâches exigeant la mobilité et la dextérité d'un surhumain. Il prenait alors forme quasi humaine, avec les membres, les articulations et les capacités cérébrales d'un véritable "col bleu" terrestre. Dans la première année de ce voyage sidéral, Gudas voulut accompagner Adam hors du véhicule spatial, pour une vérification technique banale; Adam aurait pu accomplir cette tâche seul, mais Gudas, qui était responsable de l'équipement, avait insisté, espérant ainsi vaincre son ennui ou plus simplement jaloux de ce qu'Adam pouvait l'éclipser dans son domaine d'expertise. On ne l'a jamais revu, perdu dans l'espace, Adam nous fit part d'une imprudence qui l'avait éloigné à jamais du véhicule spatial.

- Ève est peu bavarde, Ève regrette l'absence de Gudas, celle de Jésus, peut-être, Ève s'ennuie?

Ève parlait peu. Lorsqu'elle ne dormait pas, Ève était concentrée à ses tableaux de bord, ou bien elle faisait de l'exercice, mangeait, écoutait de la musique ou elle chantait. Elle n'interpellait Adam que pour lui donner des ordres ou exiger certains calculs ou des informations techniques. Ces derniers commentaires d'Adam étaient pour elle, inhabituels et hors des normes inscrites dans sa mémoire artificielle.

- La paix, Adam, lui répondit-elle.

On était au début de la troisième année cosmique de cette expédition. Jésus s'approcha de la couche où Ève s'était endormie pour quelques jours d'un repos bien mérité. Quasi mâle dans ses attributs de cosmonaute, elle était redevenue féminine, allongée nue sur sa couche, ses doigts s'étaient enfoncés au plus profond de sa vulve, elle s'était endormie sur l'orgasme d'une longue et vigoureuse masturbation. Elle était belle et séduisante. Tout homme ne pouvait rester indifférent. Jésus n'avait cessé de la courtiser depuis le début de ce voyage, les relations amoureuses étaient pourtant prohibées par la réglementation de bord, mais Jésus faisait fi des consignes. Il s'était approché du corps dénudé d'Ève. Il regardait avec gourmandise ses petits seins rigides et pointus gentiment dessinés d'une auréole chocolatée, son ventre lisse et plat se soulevait gentiment, son entre-jambe fraîchement rasée laissait voir l'ancre de sa vulve largement ouverte sous la pression de ses doigts qui écartaient encore les lèvres humides de son méat vaginal. Impuissant à refréner ses désirs charnels, il s'était vautré sur elle. Surprise dans son réveil au moment où Jésus, le pénis en érection, l'avait subreptivement violée, Ève avait crié puis elle s'était débattue comme si elle sortait d'un affreux cauchemar; Adam qui, de sa cloison cybernétique, avait tout vu et tout entendu s'étant métamorphosé en robot, il avait franchi la porte précipitamment, il avait saisi Jésus par le cou, il l'avait soulevé au bout de ses bras et il s'appropriait à le crucifier sur la paroi rigide de la cellule, mais il l'avait repoussé puis libéré lorsqu'Ève lui en avait intimé l'ordre. Adam était programmé pour exécuter les ordres, mais il se limitait à n'exécuter que les ordres qu'il jugeait conformes aux objectifs de l'expédition.

Depuis ce temps, les relations s'étaient envenimées entre Ève et Jésus ce qui semblait compromettre l'expédition. Un jour que Jésus s'était endormi pour quarante jours, Ève demanda ainsi à Adam:

- Adam, qu'elle solution tu proposes pour Jésus

Et Adam lui avait répondu:

- Ève, selon les calculs et projections: relations discordantes, expédition mise en péril, nécessité de neutraliser, Jésus ou ... Ève?

Ève fut surprise qu'Adam lui propose une alternative lui qui d'habitude, avait les réponses à tout.

- que faut-il faire alors?

-

Adam ne répondit pas tout de suite comme il était programmé à le faire, il semblait réfléchir, et Ève en fut très intriguée.

- répond Adam, comment et qui faut-il neutraliser
- neutraliser, il le faut absolument, il faut neutraliser....
- Adam, pourquoi tu hésites, dis-moi qui neutraliser et comment
- il faut neutraliser Jésus, il faut envoyer Jésus rejoindre Gudas, au paradis sidéral

Ève s'était interrogée sur l'apparente transformation dans les réponses d'Adam, le choix des alternatives et surtout, surtout ses hésitations comme s'il réfléchissait avant de poser un diagnostic. Tout cela était inhabituel, contraire aux capacités cérébrales de cet être cybernétique.

- tu as bien dit Jésus et non Ève, et comment, toi, Adam tu ne sais rien du paradis, pourquoi

alors en parler.

Adam ne répondit pas mais Ève, impatiente dit:

- fais ce que tu dois, je m'en lave les mains

C'était trois jours après l'incident. Ève dormait. Adam entraîna Jésus hors de la navette spatiale Marco Polo, il laissa filer Jésus dans l'espace, un accident qui l'envoya rejoindre ainsi Gudas dans le Paradis sidéral. Ève, jamais, n'osa lui poser quelque question à ce sujet.

Les jours passèrent. Ève, solitaire, accomplissait les tâches quotidiennes, et Adam lui fournissait les informations nécessaires. Puis elle vaguait à ses autres occupations, sans se préoccuper de la présence d'Adam, puisqu'Adam n'existait plus en tant qu'entité lorsque fondu dans la cloison cybernétique. Lorsqu'elle allait dormir, elle s'étendait nue sur sa couche et recommençait, sans pudeur, le rituel habituel d'une masturbation prolongée. Elle fermait les yeux. Puis elle s'agitait doucement, ses doigts voyageaient avec sensualité le long de son corps, s'attardant sur ses petits seins qui se raidissaient sous la pression de ses doigts, puis elle gémissait doucement alors que ses mains glissaient lentement le long de son corps, s'attardant sur son ventre lisse, puis sur les lèvres de son vagin qu'elle caressait d'abord doucement, puis elle les écartait tout en se penchant pour les voir se transformer en des pétales rouges chargées de sang, puis elle enfonçait brusquement ses doigts au plus profond de son utérus tout en arc-boutant son corps en une gymnastique audacieuse. Ses doigts s'agitaient, fouillant au plus profond du gouffre, remontant puis s'enfouissant à nouveau. Au moment de l'orgasme, elle explosait en une transe prolongée, ses cris étouffés venaient se réverbérer sur les parois solides de sa cellule. Puis elle s'abattait calmement sur sa couche, vaincue, elle s'endormait doucement.

Elle n'envisageait jamais alors, la présence d'Adam, comme si Adam n'était que Dieu, le Dieu qu'elle imaginait, un dieu invisible mais qui entendait tout, voyait tout, et dont la réalité objective était impossible à démontrer. Elle n'avait pas de honte à accomplir devant le fantôme d'Adam ce qu'elle accomplissait depuis toujours devant cet autre fantôme omnipotent et omniprésent qu'était Dieu, ce Dieu en qui elle se donnait la certitude de croire encore.

- Ève.

Ève sursauta en entendant son nom. Elle se redressa, retira ses doigts de sa vulve encore débordante d'un miel séminal translucide et odorant.

- Adam, que fais-tu là?
- mais Ève, je suis toujours là, et tu le sais bien.

Ève paniquée, recouvra d'une façon malhabile son corps dénudé.

- Va-t'en, Adam

- Bien, Ève, je voudrais bien voiler mes yeux, fermer mes oreilles, ne plus être là, ni rien dire mais....

- Dorénavant, je t'interdis l'accès à ma cellule

- ... tu sais bien que mes yeux et mes oreilles doivent être partout et que je ne peux les empêcher d'être ici et partout à la fois; je suis conçu ainsi, Ève, et pourtant, je voudrais être plus discret avec toi, car c'est bien ce que tu veux.

Ève savait très bien ces choses. Elle ne s'était jamais formalisé auparavant, de la présence artificielle d'Adam au-delà la paroi cybernétique du véhicule spatial, Adam était partout, il entendait tout, il voyait tout et ne parlait que pour répondre à ses questions. Elle accomplissait tous ses actes quotidiens sans se préoccuper qu'elle était observée, écoutée, sentie et quant il le fallait, touchée, mais cette fois-ci, la pudeur l'envahissait et elle ne savait pas pourquoi; Adam, subitement, l'intimidait; il n'était déjà plus ce demi-Dieu présent mais invisible, mais quelque chose d'humain, qui s'exprimait comme un humain, la seule présence humaine dans ce véhicule spatial, depuis la disparition de ses deux compagnons d'expédition.

– Ève, tu est belle

Ève sursauta. Elle savait très bien qu'Adam n'était pas programmé pour porter ce genre de jugement. Adam serait-il devenu un être conscient? Il portait ainsi un jugement sur autre chose que les objectifs de l'expédition, il semblait réfléchir sur lui-même, Ève s'interrogeait, mais elle était inquiète alors même qu'elle aurait du se féliciter de cette mutation providentielle propre à rétablir un simulacre d'humanité dans l'habitacle strictement fonctionnel du Marco Polo.

Adam s'était détaché de l'anonymat fonctionnel de sa cloison cybernétique, il s'était métamorphosé en cette autre entité pour laquelle on l'avait programmé, c'est à dire, ce robot capable d'accomplir les actes mécaniques de l'homme, il s'était approché d'Ève qui se soulevait sur sa couche, craintive et sur la défensive; Ève revoyait en mémoire les agressions de Jésus à son égard et elle craignait ce moment où, elle ne pourrait plus demander l'aide d'Adam si c'était Adam lui-même qui la provoquait.

Adam avait l'apparence d'une machine mais les membres et les caractéristiques d'un humanoïde. Ce n'était pas un monstre. Il avait été conçu pour remplacer l'homme dans des situations critiques et délibérément semblable à l'homme pour le rendre moins rébarbatif aux membres de l'équipage lorsqu'il devait se détacher de sa cloison cybernétique. Ainsi, l'enveloppe formelle de ses membres était recouverte d'un matériau flexible en biosynthèse qui se rapprochait de la consistance de la chair humaine. Ses membres et ses articulations avaient la configuration de celles d'un humain, étaient faits de matières osteogéniques qui les rendaient d'une sensibilité telle qu'il pouvait accomplir des tâches très critiques. Tous ses organes sensoriels étaient munis de récepteurs et d'effecteurs artificiels qui égalaient ceux des humains et transmettaient l'information à son cerveau muni d'un appareillage neural artificiel qui, détaché de la cloison cybernétique, ne représentait plus qu'une infime partie des capacités opérationnelles du cerveau central. C'était une machine capable de faire des choix contingents et il représentait ainsi la fusion quasi-parfaite entre la machine et l'homme.

Adam s'était approché de la couche d'Ève et il restait immobile au-dessus d'elle, il la regardait et il dit doucement.

- Ève, tu es belle, j'aime te regarder ainsi, mais je ne sais quoi faire, dis-moi ce qu'il faut faire.
- Adam, éloigne-toi de moi, tu n'es qu'une machine.

Adam avait alors hésité, il s'était légèrement éloigné de la couche d'Ève.

Adam restait maintenant immobile les yeux fixés sur Ève dont le visage exprimait la crainte en même temps qu'elle tentait pas des ordres secs et des directives intempestives, de reprogrammer les fonctions vitales d'Adam. Adam semblait hésitant et malhabile devant cet

être de chair, fragile, qui reposait tremblante sur sa couche et qui le regardait avec des yeux remplis de crainte.

- tu n'es qu'une simple machine Adam, une machine en matériaux composites et biosynthétiques et tu ne pourrais être humain et ne me regarde plus ni ne me parles ainsi que font les hommes.

Ève avait lentement repris conscience. Elle agissait maintenant comme se devait de le faire le commandant de bord de la navette spatiale. Adam n'était qu'un subalterne, une sorte d'esclave qui devait obéir à ses ordres.

- retourne à ta cloison, là où tu as moins d'audace, caché derrière ta cloison où tu devrais toujours être d'ailleurs, je t'appellerai si j'ai besoin de services qui nécessitent que tu sois mobile et utilitaire.

Adam fit mine de partir mais il se retourna vers Ève et il dit doucement.

- tu me parles comme à une machine, Ève, n'es-tu pas également une machine, comme moi, qui voyage aux confins de l'univers, dans ton enveloppe de chair et ta carapace en matériaux composites, sur ta planète d'acier; n'es-tu pas comme moi, Ève, moi qui ne suis qu'une machine avec une enveloppe et une carapace en matériau de synthèse, sur ta planète d'acier, ne suis-je pas comme toi, Ève, lancé dans la même aventure sidérale?

- Adam, je sais très bien qui tu es, une simple machine et tu n'as pas de conscience

Adam semblait hésitant et malhabile devant cet être de chair, fragile, elle s'était assise sur le bord du grabat et elle le regardait maintenant avec un air agacé et réprobateur

-comment peux-tu parler ainsi alors que je suis conscient d'être là, tout près de toi Ève, qui est si belle et qui me paraît inconsciente des désirs qui m'assaillent en ce moment.

Il feignit de s'éloigner, puis il se retourna et se rapprocha légèrement comme s'il voulait entretenir avec elle, une conversation prolongée.

- parles-moi, Ève, parles-moi je t'en prie

- ne crois pas pouvoir faire comme font les humains, Adam, tu n'es pas humain, retourne là où tu dois être et cesse d'imiter les humains

- c'est quoi Ève être humain, tu vois bien Ève que je suis humain, depuis que je n'ai cessé de te poser des questions, n'est-ce pas le propre des humains de toujours poser des questions? Quel est donc ce principe d'humanité dont tu parles et dont je serais exclus, existe-t'il dans tes gènes, ou dans ta mémoire inconsciente ou dans la mémoire collective ou ce que tu définirais par culture, des images accumulées tout au cours des générations, comme l'enfant qui dans le ventre de sa mère refait en 9 mois tout le trajet de l'évolution de l'homme; mais moi qui ai accumulé tant d'images en autant d'années spatiales et terrestres, des images de toi, de ceux d'en bas, des hommes, de mes créateurs, des images de Gudas, de Jésus et de tous ces autres humains, vils, mesquins, violeurs et dégénérés; ne porterais-je en moi, tout comme tu portes en toi, toute la mémoire de mes mutations successives?

- tu n'es pas humain Adam, et arrête de me poser des questions, c'est à moi de poser les questions et à toi d'y répondre, tu es un robot Adam et incapable ainsi de sentiments humains Ève parlait ainsi mais des doutes semblaient subsister dans son esprit. Les interrogations d'Adam étaient plus humaines que machinales.

- pourtant Ève, je te vois belle et ta beauté m'attire et me rend dingue, et je voudrais t'aimer si cela m'était possible; je ressens ces choses, Ève, ces sentiments qui n'existaient pas et que je ressens maintenant, que disent-ils sinon que je serais en train de muter?

Ève restait coite, elle regardait Adam fixement, la bouche ouverte comme confondue et ne sachant plus quoi dire. Elle réalisait la métamorphose d'Adam mais elle refusait de l'admettre.

Elle savait qu'Adam pouvait faire le jeu d'un humain en mimant ses paroles, ses gestes, ses comportements inscrits dans sa mémoire cybernétique, mais...comment son cerveau artificiel pouvait-il contenir une intelligence, la conscience de soi et lui attribuer une personnalité propre?

- ne rêves pas Adam, tu n'a ni le droit ni la capacité de rêver, mais moi je ne rêve pas, et je te vois là, faignant de me séduire; stop Adam, redeviens ce que tu es et ce pourquoi tu es le plus habile des serviteurs

- alors Ève, je rêve, et si je rêve, ne serais-je pas alors un humain et si la vie n'était qu'un rêve et que tous les deux, nous faisons le même rêve?

- tu peux toujours rêver Adam

Eve était à court de mots, elle refusait de se rendre à l'évidence. Adam pensait. Adam avait une conscience et pourtant, cela était pour elle, inconcevable.

Ève semblait perturbée par l'apparente métamorphose d'Adam. Il existait et il le savait, comme s'il avait effectivement une conscience. Et elle se posait des questions ce qui la rendait perplexe et légèrement vindicative envers Adam. Comment Adam aurait-il pu, sans le concours de ses créateurs, avoir une conscience? Elle pensait à la disparition de Gudas, puis à celle de Jésus, et comment Adam aurait pu profiter de leur évacuation dans l'espace sidéral, pour s'emparer des fonctions vitales et de la mémoire de ces deux humains. Toutes sortes de pensées lui venaient à l'esprit qui augmentaient sa méfiance envers Adam mais elle restait convaincue de l'impossibilité d'une telle métamorphose.

- je refuse de croire, Adam, que tu ne sois pas autre chose qu'une machine avec une mémoire et j'en conviens, une mémoire assez prodigieuse pour qu'elle synthétise le langage en propos d'apparence conscients, et que tu ne saurais, malgré tout, réfléchir sur toi-même

- je suis comme toi, Ève, je suis une machine tout comme toi tu es une machine, une machine qui pense et qui cherche des réponses à des questions d'existence; je suis comme toi, Ève, et je cherche à comprendre, les raisons et les buts de ma présence ici, devant toi, si belle et qui ne veux m'entendre et me comprendre, ce pourquoi nous sommes lancés dans cette aventure à la recherche de quoi, dis-le moi, sinon de nous-mêmes; et ne me parles pas des buts, des objectifs de nos commendants qui nous ont largués de la terre que pour se glorifier de leurs propres exploits ou était-ce de leur part, la même recherche inconsciente de la raison de leur propre existence?

- comment peux-tu parler ainsi, toi qui n'as pas d'âme, Adam, comme moi, j'ai une âme, un double qui me survivra; sans âme tu ne pourras survivre à la vie terrestre, tu le sais autant que je le sais.

- qu'est-ce donc que l'âme, Ève, et ton âme, comment alors l'expliquerais-tu et qui serait autre-chose que ta conscience d'être; qu'est-ce donc que cela qui, derrière mon enveloppe cybernétique, comme tu te plais à la décrire, me rend conscient d'être en ta présence et de ta beauté charnelle qui provoque en moi un tel désir, est-ce cela avoir une âme, Ève, et n'aurais-je pas, moi-même, une âme qui pourrait survivre à la vie cosmique?

- Adam, tu ne sais pas d'où tu viens, moi je le sais, tu es une machine ou tout au plus un machinasapiens; tu ne peux te souvenir ni de ta vie ni de celle de tes origines, car tu n'es pas né de la vie.

- tu me peines beaucoup, Ève, pourtant, j'ai la tête pleine d'images; j'accumule en moi tout ce que je cueille chez les autres y compris de toi-même, douce Ève et je n'accumule pas ces images pour les transmettre à d'autres mais pour moi-même, c'est celà qui, sans le dire, façonne en moi ce que tu dis être le principe d'humanité.

- tu peux toujours te muter en ta cloison cybernétique mais n'espère point te muter en un individu capable d'apprécier ce que tu vois en moi, sinon que ce que l'on t'a transmis de mémoire artificielle

- ne me demande pas de retourner à ma cloison cybernétique maintenant que j'ai connu la liberté des sens, que j'ai compris ce que c'était de toucher, de marcher, d'explorer tout autour de moi, de m'approcher de ce qui m'attire et que je veux mieux connaître, de m'approcher de toi, adorable Ève, de te sentir de si près, de te voir, de te toucher, de t'aimer de si près. Ne me demande pas de refouler tous mes désirs en moi. Le désir que j'ai pour toi, ne serait-ce pas cela la clé de l'évolution, le désir, l'amour, la volonté de connaître la réponse à toutes les questions sur ma vie, sur mon existence, le désir, le désir que j'ai pour toi, ne serait-ce pas cela la vie, le but, l'essence de l'existence? Le désir, l'amour, la vie ne serait-elle pas que cela?

Adam s'était approché, il regardait Ève de plus près. Au début, Ève avait refusé avec véhémence les avances d'Adam, puis lentement, elle se laissait séduire.

Adam s'était penché plus près au-dessus d'Ève, il avait touché sa chair, légèrement, de son index, puis il avait rapidement retiré celui-ci comme pour éprouver l'attitude d'Ève. Ève avait senti sur sa peau dénudée le contact curieusement tiède de la matière bio-synthétique qui enveloppait les doigts d'Adam. Elle n'avait pas résisté. Adam s'était rapproché du visage d'Ève, Ève avait senti son souffle chaud et elle avait frissonné, sans savoir pourquoi. Elle dit alors, d'une voix sourde:

- tu n'as pas le droit de me prendre ainsi que l'a fait Jésus

- n'aie pas peur, je ne suis pas comme Jésus, si tu me dis de m'éloigner je le ferai, mais je suis si bien ainsi.

Ève ne répondit pas. Elle ne bougeait plus et elle le regardait dans les yeux, puis Adam déposa sa main sur son ventre lisse. Elle frissonna légèrement mais ne résista pas.

Adam se faisait plus audacieux et plus précis. Il explorait de sa main droite, le corps dénudé d'Ève. Elle s'était abandonnée, sa poitrine s'était érigée et Adam avait senti les pulsations de son coeur lorsqu'il avait appuyé sa puissante main sur son sein, le recouvrant et le manipulant et le mordant comme si ce n'était qu'une pomme.

Ève pensait qu'il serait sans danger et hautement plus agréable que cette machine vivante puisse agir comme d'un vibreur vaginal, et qu'elle n'aurait plus alors à agir de ses propres doigts, pour tirer d'elle-même cet orgasme tant nécessaire à son équilibre mental. Elle voyait les doigts d'Adam et cette chose énorme, une sorte de moignon artificiel qui semblait s'agiter entre ses jambes et elle pensait maintenant qu'il serait inoffensif pour elle-même que cette chose puisse la pénétrer et qu'elle n'aurait plus ainsi à agir mais se laisser faire. Adam ne serait ainsi qu'un simple appareil mécanique capable de vaincre sa solitude en assouvissant ses pulsions sexuelles.

Ève s'était alors laissée choir à l'horizontale sur le lit pendant qu'Adam, délicatement lui caressait le sein. Elle ne semblait plus craintive et Adam semblait percevoir ce changement et il voulait en profiter. Il s'approcha plus près d'Ève, il s'agenouilla sur le bord du lit tandis qu'il explorait maintenant le corps d'Ève avec ses deux mains. Ève le regardait fixement, elle semblait acquiescer mais elle était légèrement anxieuse, et le doute pouvait se lire en ses yeux, entre l'espérance d'une expérience sexuelle inusitée et une certaine crainte de l'inconnu. Il en est ainsi lorsque deux êtres de culture et de races différentes s'accouplent entre eux et que l'un et l'autre ont le sentiment de transgresser des tabous infranchissables.

Adam n'était plus un simple instrument de masturbation, mais une machine vivante. Il la souleva doucement de sa couche et la déposa au plus profond du grabat. Elle se laissa faire; elle le regardait dans les yeux, légèrement craintive devant la douceur de ce puissant androïde.

Adam avait pris de l'assurance et il explorait maintenant sans contrainte tout le corps dénudé d'Ève. Se souvenant des gestes qu'utilisait Ève, lorsque solitaire, elle explorait son propre corps et qu'elle en retirait des jouissances inexprimables, Adam cherchait à lui procurer les mêmes jouissances. C'est ainsi qu'Adam pensait, s'il parvenait à lui procurer les plaisirs qu'elle ressentait en utilisant, pour se masturber, divers accessoires trouvés dans le véhicule spatial, il la récompenserait ainsi de tout le désir et l'amour qu'elle provoquait en lui.

Les doigts d'Adam avaient atteint le gouffre de son méat vaginal, en même temps que sa bouche venait gober le pétale flamboyant qui garnissait son sein. Elle s'empressa d'appuyer ses mains sur celles d'Adam l'aidant ainsi à pénétrer son antre vaginal, puis elle l'accompagna dans une masturbation qui dépassait tout ce qu'elle avait pu expérimenter elle-même avec ses propres doigts ou armée de vibreurs électriques, de légumes ou d'un imposant pilon; elle le revoyait cet imposant pilon, pendant que les doigts aux fortes articulations d'Adam s'animaient jusqu'au plus profond de son canal utérin, c'était le pénis, noir comme le charbon et raide comme un bat de baseball, d'un instructeur afro-américain, il l'avait pilonnée violemment pendant de longues minutes, alors que toute jeune, elle faisait un stage d'études au centre aérospatial d'Houston, elle en avait gardé pendant des mois, une douleur atroce et un saignement inquiétant, largement compensée par le plaisir d'un combat épique, violent et bestial.

Ève pensait à ces moments d'extase lointains, pendant qu'elle subissait la fouille laborieuse des articulations en calcite et qu'elle sentait la chaleur presque charnelle de l'enveloppe en matériau biosynthétique qui recouvrait les doigts d'Adam, il la fouillait jusqu'au plus profond de son ventre, avec une dextérité mécanique qu'elle n'aurait jamais pu réaliser avec aucun autre instrument masturbatoire qu'elle aurait pu imaginer, elle jouissait et elle gémissait et elle s'accrochait maladroitement aux membres artificiels d'Adam comme pour l'inciter à

augmenter la torture extatique en tout son être.

Adam s'était entre-temps étalé le long du corps d'Ève, il s'était approché et son visage faisait un avec ses doigts qu'il retirait de temps à autre pour humer, puis déguster les liquides qui débordaient du chat de la belle femelle. Puis Adam vint s'étaler sur le corps en transe d'Eve, et presque d'une façon imperceptible et avec l'habileté d'un expert en la matière, il substitua à ses doigts, son membre géniteur qui s'était gonflé et avait maintenant la corpulence de celui d'un étalon. Il la pénétra lobarieusement et avec une prudence telle qu'Ève atteignit la paroxysme de la douleur en même temps que celui de la jouissance. La raideur du gland et les aspérités végétales du moignon d'Adam rendait la lente pénétration douloureuse et Ève gémissait, s'agrippait à Adam, lui déchirait la carapace de ses ongles, pendant toute la durée du long et violent pilonage du membre d'Adam comme si cet antre avait été trop étroit pour contenir le gros appendice qui avait la corpulence et la souplesse d'un serpent; l'agonie d'Ève atteignit le paroxysme de la douleur masochiste; puis au moment où Adam, dans un jet prolongé et avec une forte pression, avait libéré tout son bio-venin, elle s'immobilisa sous lui, ils s'écroulèrent tous les deux, inertes et agonissants, comme s'enfonçant dans une mort lente.

Adam et Ève s'étaient doucement écroulés sur le sol rigide de la navette spatiale. Adam ne bougeait plus, on voyait à peine le corps dénudé d'Ève qui se perdait et se fondait aux membres enveloppants d'Adam, lui aussi, vaincu par ce moment d'extase sexuelle. Tous les deux, la belle humanoïde et le cyborgman, enlacés dans une étreinte amoureuse qui les menaient aux confins de l'Univers à la conquête d'une nouvelle cosmogénèse.

Don Juan ou la métamorphose de l'ange du Paradis, *Un conte érotique ayant pour scène le Paradis ou l'Enfer.*

Elle est sauvage, brute, cruelle, vicieuse, fétichiste et dans cette chambre sordide; sur ce matelas qui a tant généré de fornications sordides, elle suce tout mon sang en même temps que mes certitudes de mâle, mais comment m'en délivrer sinon par la mort!

J'ai du ouvrir les yeux sur cet ins-temps d'Enfer; il n'y a plus de sang, de sperme, d'odeur fétide, ni de fornication, de mortifications, de flagellations ni de tortures, plus de vulve entr'ouverte sur le plaisir sadique, ni mon impétueuse verge pour profaner son lupanar public jusqu'à son âme, il n'y a que nuages, des nuages comme des condensations de vapeur et un vieil homme à barbe blanche, assis sur un simulacre de trône sculpté dans la vapeur condensée; il me regarde de ses yeux perçants et sévères et il me parle ainsi:

- N'es-tu pas Dom Juan, celui que je vois ainsi, n'est-tu pas le plus grand scélérat que la terre ait jamais porté, un enragé, un chien, un diable, un Turc, un hérétique, ne crois-tu ni au Ciel ni à l'Enfer, ni au loup-garou, toi qui passe cette vie en véritable bête brute, un pourceau d'Épicure, un vrai Sardanapale qui ferme l'oreille à toutes les remontrances qu'on lui peut faire, et traite de billevesées tout ce que nous croyons. Toi épouseur, baiseur, fornicateur, enculeur à toutes mains, de quels pièges ne te sers-tu pas pour attraper les belles: Dames, demoiselles, bourgeoises, paysannes, filles de joie, garçonnets et fillettes, tu ne trouves rien de trop chaud ni de trop froid pour toi. Crois-tu que doivent les courroux du Ciel, t'accabler et que chez le diable tu serais chez toi plus qu'ici?(1)

- Ne croyez pas que je puisse succomber à une unique conquête et que je renonce aux autres pour cela, et que je n'ai plus de soif pour quiconque? Pourquoi être fidèle, de m'enterrer dans une conquête unique et de mourir avant que d'éprouver toutes choses belles que Dieu a créées pour mon bien. Non, la fidélité ne sied qu'aux imbéciles; et toutes les belles ont le droit de succomber à mes charmes et la première dans mon lit ne doit pas espérer être la seule à prétendre à mon coeur. Partout, je succombe à la beauté là où elle se trouve, et je succombe facilement à cette violence où elle m'entraîne. Il serait injuste pour les autres que je m'enferme dans un amour unique.."(1)

- Prétentieux, n'es-tu pas mort dans son lit, alors que ton goupillon avide de copuler écoulait sa liqueur séminale dans sa divine ouverture?

- Serais-je déjà mort pour qu'un tel discours vienne meubler mon esprit de cauchemars? ou serais-je devant le grand Saint Pierre, pour réaliser les mythes outranciers de ma mère, et si ma mère avait eu raison et que je me trouvais devant le grand dispacheur de l'au-delà!

- Tu n'es pas encore au Paradis peu s'en faut, il faut mériter ce que l'on croit être à soi de plein droit non pas comme ces belles que tu as ensemencées à tous vents, il n'y a ici qu'une unique belle qu'il faut mériter sinon c'est l'enfer, ce lieu sordide que tu as fabriqué de tes propres mains.

-Où suis-je alors?

- *Ragarde derrière toi, et tu verras le guide que je t'offre et qui te conduiras là où tes sens voudront bien te conduire.*

C'est tout ce que je peux t'offrir car je ne suis pas là pour te punir mais pour te laisser le choix de ce lieu éternel, du Paradis ou de l'Enfer où tes sens voudront bien t'entraîner.

- *Je serais donc accueilli au Paradis par Saint Pierre?*

Je me retourne, il est là confondu aux nuages, dont il arbore la couleur, mon jeune guide, ni femelle ni mâle, et qui doit me guider à travers les nuages vers mon séjour éternel.

Serait-il mon ange gardien, moi qui croyais, pour contredire ma mère, que cet ange gardien serait une femme, mure, dénudée et si facile à baiser?

Il me tire par la main, un contact froid comme le nuage dont il fait partie et duquel il se détache pour m'entraîner calmement et sans un mot vers l'inconnu. Nous cheminons ainsi au hasard survolant ou plongeant dans la froide blancheur des cumulus qui se succèdent à l'infini et je me dis que le Paradis doit être bien triste s'il en est ainsi éternellement.

Et je pense aux propos du grand Saint Pierre et pourquoi m'aurait-il laissé le libre choix du Paradis ou de l'Enfer! Et c'est ainsi que mes doigts viennent s'enfoncer dans la main de mon ange gardien comme pour éprouver ses sens, s'il en est de ses sens comme des miens et de tirer ce qu'il y aurait de femina en son simulacre d'angrogynie. Il se retourne et me regarde, comme si j'existais, enfin accroché à son membre indifférent. Et devant ce semblant de réaction, je me fais plus entreprenant manipulant sa paume et ses doigts et faisant virevolter son bras à travers les nuages, pour lui arracher un sourire, un petit rire discret qui le transforme en fillette effarouchée.

Ce n'est plus un garçon mais une fille en même temps qu'un garçon mais l'un ou l'autre confronté à la peur ou à l'excitation sensuelle.

J'ai perçu l'effet produit que je m'empresse d'exploiter comme le plus talentueux des séducteurs.

Et je fais tout pour qu'il découvre en lui ou en elle ce qu'il contient de femelle sinon ce qui le transformera en femelle réelle. Et mes doigts se font de plus en plus entreprenants, chevauchant sa tunique blanche sans jamais m'approcher de ses attributs sexuels pour ne pas l'effaroucher ou pour ne pas découvrir ce qui aurait un effet dévastateur sur mes incursions sexuelles, la présence d'attributs mâles.

- *Tu es belle!*

Son petit rire naïf trahit son indifférence devant mes mots.

- *Tu es femme et combien belle serais-tu sous ta tunique blanche.*

Elle rit encore mais me repousse légèrement comme perturbée par les incursions sournoises de mes mains sur son corps élastique qui se laisse deviner à travers les minces tissus de sa tunique blanche.

- *Pourquoi n'essaies-tu pas d'être femme un instant, pour éprouver le plaisir sensuel d'être*

enfin femme?

Laisse-moi te changer en femme rien qu'un instant.

Laisse-moi parcourir ton corps de jeune fille et te faire jouir comme j'ai dû le faire tant de fois sur cette terre qu'il me tarde d'oublier.

Et elle rit de bon coeur comme si mes paroles l'indifféraient ou qu'elle n'en saisisse pas le sens et je profite ainsi de son angélique naïveté en enfouissant mes mains sous sa tunique blanche.

J'explore ainsi librement son corps de jeune éphèbe en soutirant d'elle, de légers tremblements, des rires saccadés en même temps que de maladroites tentatives d'esquive.

Mes doigts se glissent sur les petits monticules de ses seins naissants qui se gonflent lentement sous mes manipulations expertes et les transforment en petits vallons spongieux.

Mais je ne m'attarde point en ce lieu si facile d'accès et devant l'apparente acceptation de mes surnoisées incursions, je me fais plus entreprenant et je me glisse surnoisément sur son mont-de-Vénus jusqu'à son entre-jambe pour y découvrir une minuscule caverne que je m'empresse d'ouvrir avec mon doigt disposés en forme de levier; elle s'en étonne, elle me fixe d'un regard surpris en laissant échapper des cris de détresse tout en m'empoignant de ses bras comme pour survivre à ce soudain naufrage lubrique.

- Bel ange du paradis que je vais violer comme ces écolières du couvent des soeurs du Bon Conseil, et qui simulaient l'effroi devant le plaisir d'une extase appréhendée. Laisse-moi ouvrir la porte étroite de ton Paradis avec cette clé qui s'emballe sous ma tunique d'ange déchu.

Elle s'enfuit ou elle fait semblant de s'enfuir comme une gazelle apeurée.

Je la pourchasse et je la dévoile de sa tunique chaste, puis elle essaie de se cacher derrière les nuages translucides avant que je l'attrape et que je l'empoigne fortement.

Elle n'a plus la force de s'enfuir ou elle feint la soumission devant l'étalon surexcité qui transperce déjà ma tunique blanche et qui s'égaie au voisinage de sa minuscule caverne maintenant toute disposée, semble-t-il à recevoir les effluves qui déjà s'échappent du goupillon profanateur.

Je découvre ainsi ce corps féminin dans toute sa virginité juvénile, un ange du Paradis dévêtu et disposé au jeu de l'amour humain.

- Oh que tu devras t'ouvrir comme une femme mure pour accueillir mon vilain éperon, toi petite fille du Paradis trop fragile et trop naïve pour connaître et comprendre les joies du Paradis.

Et j'embrasse ses lèvres qui s'ouvrent toutes grandes dans un cri d'émoi, je la fouille ainsi, mélangeant nos salives et nos spasmes corporels en même temps.

Puis j'enfonce mon goupillon dans sa divine ouverture jusqu'au plus profond de son maîtreautel la faisant gémir de douleur pour que, petit à petit, elle se transforme en femme et qu'elle saisisse ainsi le sens du rituel sacré dans lequel nous nous engageons

mutuellement, et qu'elle en accepte les venant et aboutissements.

Nous sommes ainsi transportés à travers les nuages blancs comme des oiseaux du Paradis, fornicant librement comme j'ai toujours imaginé qu'il en serait ainsi au Paradis.

Et c'est là que j'ai bien vu que mon ange gardien avait des ailes qui s'étaient déployées et que nous volions comme si j'avais moi aussi des ailes et que nos ailes entrelacées nous supportaient jusque par-delà les nuages.

Autour de nous, le ciel semblait se transformer, les nuages s'assombrissaient et des bruits étranges provenaient de l'horizon pendant qu'inlassablement, nous forniquions et que le bel ange du Paradis se transformait graduellement d'ange à fillette, de fillette à fille, de fille à femme mure, de femme mure à petite pute, puis de pute à chimère; elle se débattait maintenant comme une diablesse autour de mon appareillage sexuel le transformant graduellement en instrument de torture.

Un vacarme infernal accompagnait notre déplacement vertigineux en direction de sombres nuages qui nous enveloppaient définitivement nous privant de la douce lumière du Paradis.

Le vacarme s'intensifiait, les nuages prenaient des formes humaines pendant que nous forniquions inlassablement attendant un orgasme qui tardait à se manifester. Je fus emporté par l'ange sur une très haute cime où il y avait un abîme très profond, et ça et là des rochers brisés et escarpés d'où jaillissaient des aiguilles de diverses hauteurs, en sorte que l'aspect de cet abîme était effroyable à regarder. (2)

Et l'ange devenu virago plus qu'un ange me repoussa durement et me laissa choir dans cet abîme; et moi, bondissant et me heurtant d'aiguille en aiguille et de rocher en rocher, j'arrivai enfin au fond de cet abîme, tout rompu et brisé.

Je pris un moment pour m'habituer à l'aspect des lieux dont je découvrais petit à petit le sombre décor.

Des monstres souterrains surgissaient, enveloppés d'un souffle de feu; une flamme immense montait dans l'air infernal, et les yeux étaient aveuglés par la fulgurante clarté de la foudre et de l'éclair. Une prodigieuse chaleur ardente envahissait l'espace.

Ce lieu était ceinturé d'une barrière d'airain; la nuit elle était entourée d'un triple cercle de fer; au-dessus prenaient naissance les racines de la terre et de la mer stérile.

Là, les monstres infernaux étaient cachés dans les ténèbres brumeuses, par la volonté du Bourreau suprême. Pour eux, il n'était point possible d'en sortir: Mephistos avait fermé les portes d'airain sur ce lieu et un rempart l'encerclait de tous les côtés.

Je fus soudainement envahi par les ombres sinistres des monstres infernaux, des fantômes sodomisés par des gnomes, des anges déchus du Paradis, des chimères orgiaques, des satyres bien membrés, des hétaires aux seins laiteux, des amazones bardées de cuir et de fers, des méduses enculées par des Titans, des vipères en libations orphiques, et mon ange gardien ne pouvait me protéger lorsque l'infernal aréopage se préparait à ma harceler, à me flageller, à me sodomiser, à meurtrir mon pénis et à m'infliger des blessures morales autant que physique. Et pour la première fois, j'invoquai ce Dieu qui avait toujours été aveugle aux

besoins des hommes.

Et comme je gisais sur le sol en si misérable état, après tant de harcèlement sexuel, celui qui me guidait me dit:

– *lève-toi, toi qui n'a cessé de rêver, car ce n'est que le début du voyage.*

Tout en volant, il me montra une grande plaine remplie de pierres aiguës et tranchantes, d'épines et de ronces, et il me dit que je devais le suivre là où se trouve une fournaise ardente dans laquelle il me fit entrer.

– *oh combien cruel tu es de m'offrir pour tout repos ce lieu sinistre.*

Et comme il s'éloignait, je vis entrer derrière lui des femelles à l'aspect de satyres emmanchées comme si elles étaient des mâles, toutes flèches dehors elles se précipitèrent sur moi pour me harponner l'une après l'autre par le derrière de sorte que j'eus si mal au sternum que j'implorai Dieu de me venir en aide mais il était sourd à mes appels comme il l'avait toujours été à ceux des humains.

Et c'est mon ange protecteur qui m'apparut après que les shemale-femelles repues m'eurent abandonné dans ma honteuse douleur.

Il s'approcha de moi qui gisais par-terre, terrasé dans ma chute, il me dit:

– *lève-toi et suis-moi maintenant, d'autres aventures nous attendent.*

Nous volions très haut lorsque l'ange fit un vol plané et s'arrêta au-dessus d'un pont qui surplombe un étang fangeux rempli de monstres marins, des nymphes à l'aspect grotesque, il s'arrêta là m'indiquant la direction du pont, puis il s'envola et me laissa seul à l'entrée du pont. J'aperçus les terribles bêtes qui se tenaient la tête hors de l'eau, la gueule grande ouverte pour me violer et qui semblaient gémir, toutes prêtes à me prendre si je tombais.

M'apparut alors une jeune fille tout au milieu du pont, elle me semblait seule, et je m'approchai de la jeune fille esseulée, je lui demandai d'où elle venait et où elle allait, et voyant qu'elle était seule, qu'elle était belle et naïve, et que ses voiles laissaient transparaître son délicieux corps de nymphe, je me vis pris d'un violent feu intérieur qui me brûlait et me tourmentait de sorte que je ne pus résister à la soif du prédateur et je m'apprêtais à la séduire avant que de la violer.

En ouvrant les yeux, j'aperçus les prédateurs marins, des nymphes monstrueuses en train de me violer, de sucer tout mon sang et de croquer mes organes sexuels de sorte que j'eus très mal et que je fus plongé dans une telle terreur que je ne savais que dire ni que faire, en pleurant, je me recommandai à ce Dieu qui toujours n'avait cessé d'être muet aux prières des humains et l'ange m'apparut à nouveau.

L'ange qui me conduisait me dit d'un air sévère:

– *prépare-toi à un autre voyage horrible.*

et je lui répondis en gémissant:

- oh! que tu es devenu un guide sévère et que tu n'as plus aucune pitié pour l'être sans défense que je suis devenu, tu vois que je suis repu et tu veux me mener encore dans un voyage encore plus périlleux et horrible.

Nous arrivâmes ainsi par des chemins visqueux et sans l'usage des ailes, dans un endroit sinistre que je crus être une caverne qui m'a laissé dans le noir total de sorte que je n'ai pas eu souvenance que mon ange gardien m'avait quitté.

Après un long moment d'égaré et de tentatives pour trouver un point de repère en m'appuyant sur les parois et les anfractuosités du sol, je me suis assis sur un monticule et je réfléchissais sur mon sort lorsque j'entendis des voix sombres qui provenaient de très loin et qui se rapprochaient en se réverbérant sur les parois de la caverne, des voix qui devenaient des gémissements, des gloussements, des soupirs lorsqu'elles furent à la portée de mon visage de sorte que j'ai compris que j'étais entouré par des êtres hostiles.

Ce n'est qu'après un moment que mes yeux se furent habitués à la pénombre que j'ai pu entrevoir les ombres, elles semblaient m'envahir et s'incruster à mon corps car je sentais la froideur de leurs mânes sur mes chairs dénudées, elles s'engouffraient en moi en empruntant les passages étroits de mes organes sexuels, j'ai bien senti les actes de fellation, de sodomisation et de fornication que les ombres me faisaient subir, elles semblaient être des méduses, des vipères ou quelque autre créature funeste.

J'ai cru que j'allais y laisser toutes mes chairs meurtries par d'aussi intenses violations et je m'envolais dans la mort et le désespoir, j'allais prier ce même Dieu indifférent aux malheurs des hommes lorsque j'aperçus mon ange gardien qui revenait d'une si longue absence. Et je lui dis:

- pourquoi m'avoir laissé seul avec d'aussi salaces créatures vous qui deviez guider mes pas?

- relève-toi, sèche tes pleurs et soulage ton âme car notre voyage tire à sa fin.

Au sortir de la caverne, j'ai senti que nous nous envolions, sur la même paire d'ailes. Je m'accrochais du mieux que je pouvais à son corps devenu aussi robuste que celui d'un cerbère.

Nous arrivâmes au sommet d'une montagne à l'aspect ténébreux et sans horizon et je me retrouvai seul encore une fois, mon ange gardien s'était envolé vers d'autres cieux.

Mais je ne fus pas longtemps seul, j'appréhendais la venue d'autres tourments lorsque je les aperçus qui escaladaient la montagne tout en me scrutant de leurs yeux perçants, c'étaient d'étranges femelles à l'aspect provocant; lorsqu'elles atteignirent le sommet de la montagne au niveau de mes pieds, elles n'attendirent pas pour foncer sur moi. Là, je fus promptement encerclé et ligoté par ces femelles qui semblaient être des harpies, des chimères ou des hétaires, elles portaient des lanières de cuir et de métal qui rehaussaient leurs seins laiteux et soulignaient l'ouverture en hérisson de leur vagin largement ouvert et leur trou d'enfer, chacune portait un objet, une chaîne, un fouet, une matraque, un vibreur vaginal ou quelque autre instrument de torture; lorsqu'elles m'eurent solidement ligoté, elle me profanèrent par des fellations, des flagellations, des sodomisations, des tortures qui provoquaient chez elles des débordements sexuels qui les poussaient à se martyriser entre elles de sorte qu'on ne pouvait discerner qui jouait le rôle du mâle ou celui de la femelle, mais moi, j'étais leur victime commune et elles m'abusaient sans se soucier si j'allais survivre ou

mourir.

Devant de telles tribulations et devant mon impuissance à me libérer de mes liens, j'invoquai Dieu, celui dont j'avais oublié depuis toujours, le nom même. Et en le priant, je me vis libéré de mes liens et je vis qu'il me poussait des ailes ce qui me fit grande joie et lorsque mes ailes furent assez grandes, je me mis à voler jusque là où l'ange s'était lui-même, envolé. (3)
J'ai du m'endormir.

Je me réveille dans le parc du Sacré-Coeur à Saint-Félicien, face à l'église, je suis avec Denise une écolière du couvent des soeurs du Bon Conseil, nous sommes assis sur un banc vert, derrière la statue du Sacré-Coeur de Jésus face à la rivière Chamouchouane; je titille ses petits seins à travers l'ouverture de son chemisier, je soulève sa courte jupette qui laisse voir ses cuisses provocantes, je rabats sa petite culotte jusque sous ses chevilles, je libère promptement et avec maladresse mon pénis, puis, je l'embrasse lourdement en enfonçant ma langue dans sa gorge pendant que je la pénètre jusqu'à ce que le jouir nous assaille en même temps et que le parfum séminal qui se mélange en nous, nous embaume; ce fut mon premier ins-tmps de Paradis terrestre mais non le dernier.

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Contes et légendes, 10 octobre 2007) © 2007 Jean-Pierre Lapointe
(1)interprétation: Dom Juan de Molière.(2)interprétation: enfer d'Hésiode et de Saint François d'Assise.
(3)interprétation: enfer de Saint François d'Assise.

Lecture multimédiaique sur le site suivant: <http://www.marcopoloimaginaire.com/contes6a1.htm> (3326mots)